PLAISIR de FRANCE

LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

MAI 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

MAI 1957 — Nº 223

Éditorial — Pages

L'HOMME A L'ÉCOUTE, par Olivier Quéant .. 1

Du tourisme en Italie

MAI EN TOSCANE, avec Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie Française 2

PORTRAITS FLORENTINS, par Marcel Brion .. 12

Une évocation littéraire

IL Y A CENT ANS MOURAIT MUSSET, DANDY SÉMILLANT ET POÈTE DÉCHIRÉ, par Claude Baignères 18

De la décoration

DANS LA MAISON, PLACE A L'HOMME : CHAMBRES ET BUREAUX 24

Des carrières pour les jeunes (suite de notre enquête)

II. L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE L'AÉRONAUTIQUE, par Bernard Simiot 34

De l'art

BISCUITS ET PORCELAINES CHINOISES DE L'ÉPOQUE KHANG-HI, par Yves Mallié.. 40

De l'humour

A QUI SONT CES DOS ? 44

Rythmes du mois

UNE GRANDE ACTUALITÉ 46

LE THÉATRE, par Robert Kemp, de l'Académie Française. 48

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 50

LES EXPOSITIONS, par René Barotte 52

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 56

L'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN : *Du Boulevard du Crime aux Ballets Russes* .. 58

UN POÈME D'ALAIN BOSQUET : *Premier testament* (extrait) 62

LES LIVRES, par Yves Gandon. 63

ÉCHOS ET INFORMATIONS 65

LE RALLYE-BOUTIQUE 66

DISQUES DE JAZZ ET VARIÉTÉS, par Anne Fourny.

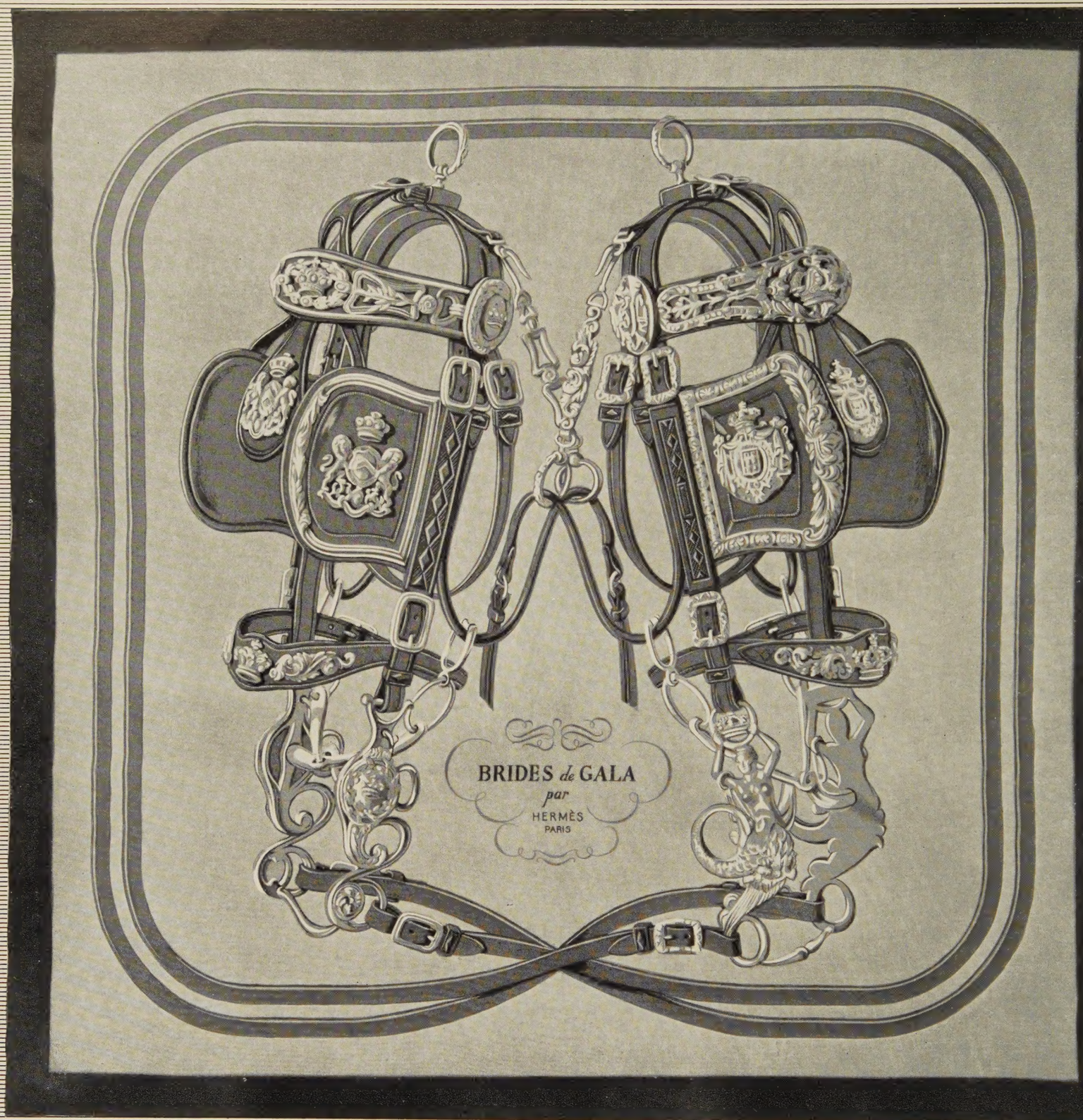
Après Gaston Sébire, nous avons demandé au second lauréat du Prix Greenshields, Guy Bardone, de dessiner à son tour une rose pour notre couverture. Ce tout jeune peintre, élève de Brianchon et de Desnoyer, expose actuellement ses dernières œuvres à la Galerie Marcel Guiot.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Photo Draeger

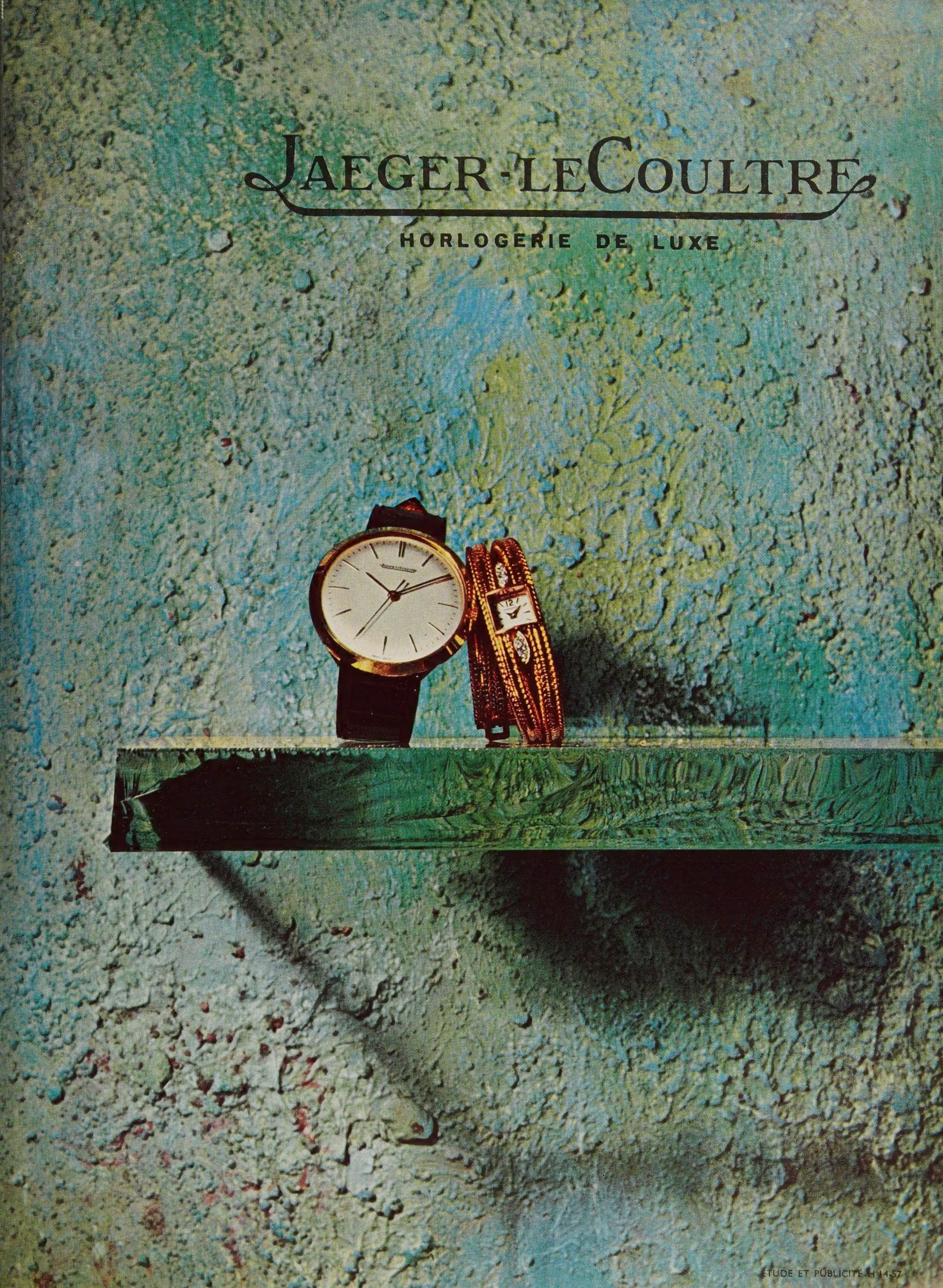
Wallace et Draeger

Petit Salon Louis XV
réalisé par
FERSEN



DRAEGER

CARRÉS
HERMÈS



ÉTUDE ET PUBLICITÉ H 14-57

Baguès
57, Avenue Raymond Poincaré Paris.

STERLÉ

Joaillier

PARIS

43, AVENUE DE L'OPÉRA

* *Extrait de la mine du platine,*
le palladium en possède l'éclatante blancheur.
Seuls l'en distinguent son poids plus faible
et son prix voisin de celui de l'or.

Présence...

Tout l'attrait, tout le charme du Nouveau Monde - sa jeunesse, son éclat, sa vigueur, son efficience, l'hospitalité sincère et expansive de son peuple - vous entourent dès que vous montez à bord de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA les deux navires prestigieux de la United States Lines.

Non seulement les cinq ou six jours de la traversée de l'Atlantique se déroulent dans un cadre somptueux où les derniers perfectionnements du confort sont appliqués avec un luxe raffiné ; mais encore vous trouvez, à bord des paquebots de la UNITED STATES LINES, une ambiance tout à fait américaine qui fait de votre voyage un enchantement, une évasion ... et une merveilleuse initiation à la vie d'Outre Atlantique.

Voyage d'affaires, voyage d'agrément quel que soit le motif qui vous mène au Nouveau Monde, vous y êtes en réalité avant même de quitter Le Havre - dès que vous franchissez la passerelle de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA.

CONSULTEZ VOTRE AGENCE DE VOYAGE OU

United States Lines

INTERCONTINENTAL PUBLICITÉ - PARIS

10, Rue Auber - PARIS - Tél. OPÉ 89-80

ENIT

Italie

Les pittoresques lacs italiens vous attendent pour un séjour aussi agréable et confortable que par le passé.

AUCUNE RESTRICTION.

Réductions sensibles sur le prix de l'essence pour les touristes étrangers.

Renseignements :

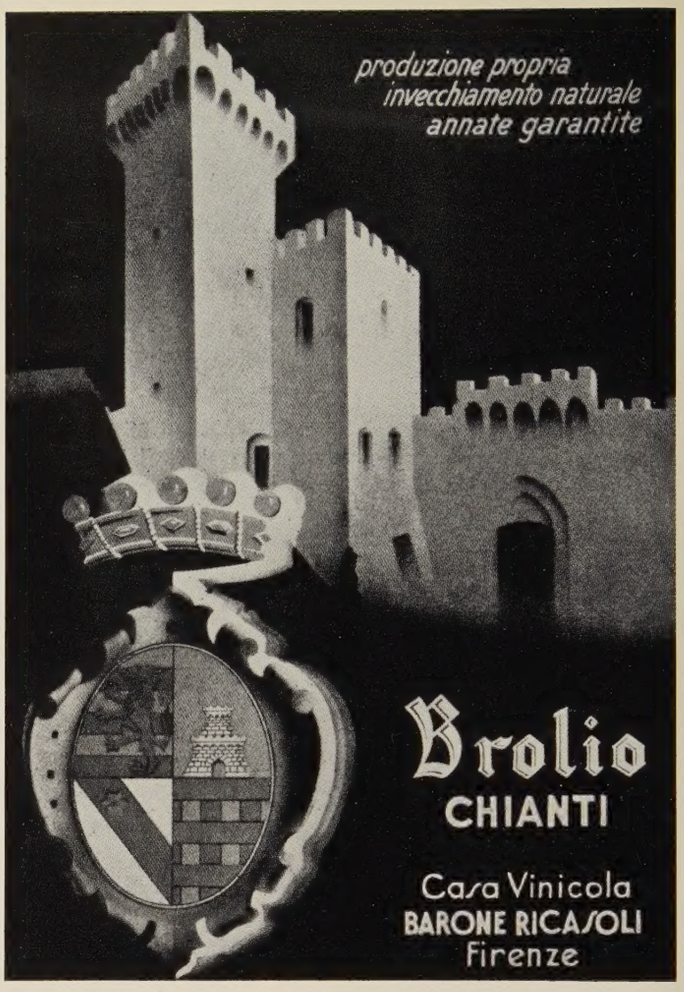
OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris — 23, rue de la Paix (Délégation pour la France)
Nice — 14, avenue de Verdun
Marseille — 73, La Canebière
et toutes Agences de Voyages.

FLORENCE

vous attend....

ART
MUSIQUE
ELEGANCE

Renseignements:
AZIENDA AUTONOMA DI TURISMO
15, Via Tornabuoni-FLORENCE-



P. CELLI - MILANO - VIA A. BONO CAIROLI 17 • **NEW YORK** - 16, N. Y. 104 EAST 40" STREET

à FLORENCE

pour vos séjours, préférez les

KRAFT HOTELS

EXCELSIOR

HOTEL ITALIE

Télégr. ITALEXOTEL - Téléph. 294301 - 08

et

GRAND HOTEL

Télégr. GRANDOTEL - Téléph. 294401 - 07

Garage service

400 Chambres

Vue sur l'ARNO

CRÉDIT LYONNAIS

Siège central à PARIS : 19, boulevard des Italiens

FONDÉ EN 1863

CAPITAL :
SIX MILLIARDS

RÉSERVES :
UN MILLIARD
500 MILLIONS

1.500 AGENCES

EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD
DANS L'UNION FRANÇAISE ET A L'ÉTRANGER

●

BANQUES AFFILIÉES

CRÉDIT FRANCO-PORTUGAIS
BANCO FRANCES E BRASILEIRO
BANQUE G. TRAD (Beyrouth)
BANCO DE LIMA
BANCO PROVINCIAL DE VENEZUELA
BANQUE DE LA RÉUNION
&
Cie BOURBONNAISE DE CRÉDIT RÉUNIES

●

BANQUE
BOURSE
CHANGE

OPÉRATIONS SUR TITRES
SOUSCRIPTIONS
PAIEMENTS DE COUPONS

CHÈQUES DE VOYAGE
AVANCES SUR TITRES
LETTRES DE CRÉDIT
COFFRES-FORTS EN LOCATION

BUREAU DE TOURISME

19, boulevard des Italiens — PARIS

Location de places dans les Chemins de fer, Avions, Paquebots, Hôtels, Théâtres, etc.

Guichet du Touring-Club de France

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

HERMES Baby

NOUVEAU MODELE

Un Cadeau du TONNERRE!

La plus compacte des portatives légères (3,6 kg. coffret compris), appréciée déjà par un million d'usagers. Les caractéristiques essentielles d'une plus grande machine : clavier, chariot, cylindre, ruban, écriture et toucher normaux. Performances remarquables. Exécution standard et de luxe.

AGENCE
CLUSIVE
UR LA FRANCE

GASPARD TRUMPY & CIE

S. A. R. L. — CAPITAL 100 MILLIONS DE FRANCS

12 RUE CAUMARTIN
PARIS-9e - OPE. 30-47

et chez 300 revendeurs de Paris et de Province

Degrémont le spécialiste de la piscine

DEGREMONT met à votre disposition sa Section Technique Piscine qui, s'inspirant des méthodes américaines, pourra vous fournir toute une documentation qui vous permettra de réaliser, vous-même ou avec l'aide de votre architecte, une piscine privée sobre ou luxueuse, mais toujours parfaite et économique.

De la piscine de 25 m^3 à celle de 2.500 m^3, DEGREMONT possède une expérience très importante et les meilleures références; il ne se contente pas de vous fournir une installation moderne pour le traitement de l'eau. DEGREMONT vous apportera aussi son expérience quant à la conception du bassin. Il vous conseillera pour l'exécution du génie civil et pour les aménagements divers, éclairage, chauffage, accessoires de natation, le revêtement du bassin.

Sur simple demande de votre part, DEGREMONT mettra gracieusement à votre disposition toute sa documentation concernant la piscine de votre rêve !

PLACE DE LA PAIX - SURESNES - BOITE POSTALE 46 SURESNES - TÉLÉPHONE MALMAISON 29-28 à 31

D'ACCORD!
d'accord!
...oui, tous les utilisateurs sont d'accord sur les qualités des tuyaux d'arrosage KLEBER-COLOMBES
TUYAUX CAOUTCHOUC
Robustes, souples, élégants
CASCADE
GERMINAL
RIVIÈRE
• TUYAUX PLASTIQUE
Légers, souples, élégants
KLÉGÉFLOR (jaune bouton d'or)
PRAIRIAL (ambré translucide)
Liste des revendeurs de votre région sur simple demande à :
Service PU. 15 Boite postale 9-16
QUALITÉ
Kléber-Colombes

VOS VACANCES EN SUISSE...

Kursaal-Casino Lucerne

ses belles distractions

•

son restaurant et son jardin au bord du lac.

GRAND HOTEL NATIONAL

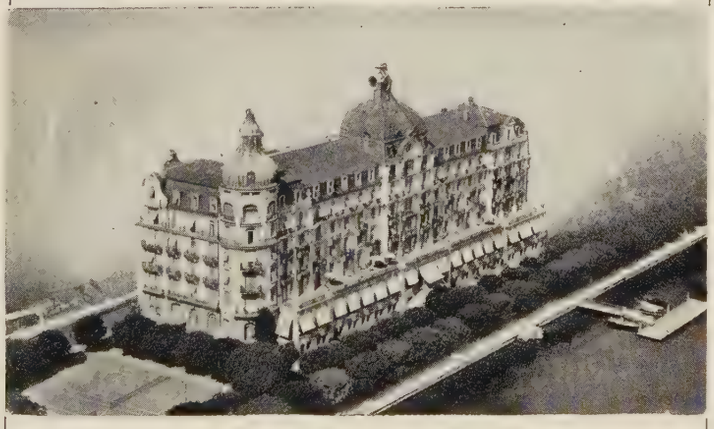
Lucerne
Suisse

Situation idéale au bord du Lac.
Cuisine française réputée - Snack-bar - Orchestre
Tous les sports à proximité.
Golf 18 trous - Garage.

Groupe
RITZ-CARLTON

H.-F. ELMIGER
Administrateur - Dir. Gal.

PALACE HOTEL LUCERNE



Situation unique au bord du lac

200 chambres et 150 salles de bains
" Mignon " Grill-Room et Cocktail-Bar
Restaurant français - Bar - Orchestre

Fam. A. ERNST

CH. FRICKER, Directeur

HOTEL DU CLOS DE SADEX

NYON (Suisse)

" Loin des villes
Au bord du Léman
Le plus tranquille
De Paris à Milan. "

Dir. L. de Tscharner

•

Tél. (022) 9.58.38

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

JUAT

NYON
au bord du lac

Trois mois en hiver à Champéry
Cours de vacances en été

BRANCHES COMMERCIALES
LANGUES
TOUS LES SPORTS

M. et Mme JUAT, directeurs **Téléphone 9 52 14**

DEAUVILLE

1957 « *LA PLAGE FLEURIE* » 1957

A 2 heures de Paris par le rail ou la route

PENTECOTE

CASINO

Roulette - 30 et 40 - Baccara - Banque

NORMANDY - HOTEL du GOLF - ROYAL

2 GALAS AUX AMBASSADEURS

Présentation de la collection de JACQUES HEIM

COMPÉTITIONS DE GOLF

JUIN 1 au 3 : FRANCE - BELGIQUE - HOLLANDE

●

JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE

GOLF (2 parcours) JUILLET 22 au 24 : RENCONTRE ANNUELLE DES SENIORS GOLFEURS DE FRANCE

25 au 28 : *COMPÉTITION INTERNATIONALE DES SENIORS GOLFEURS*

AOUT 3 au 6 : GRAND PRIX DE GOLF DE DEAUVILLE

TENNIS (25 courts) *TOURNOIS INTERNATIONAUX*

TIR aux PIGEONS *(12 MILLIONS DE PRIX)*

16 au 31 JUILLET :

CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL

17 au 22 JUILLET :

COURSES SUR DEUX HIPPODROMES

160 millions de prix. 25 AOUT : *GRAND PRIX DE DEAUVILLE*

POLO 18 AOUT : « LES COUPES D'ARGENT » (Championnat de France)

25 AOUT : « LES COUPES D'OR » (Championnat du Monde)

VENTES DE YEARLINGS en AOUT

●

LE FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

PRÉSENTERA DEUX ŒUVRES DE MOZART

Les 3 et 4 AOUT : **LES NOCES DE FIGARO**

Les 7 et 8 AOUT : **COSI FAN TUTTE**

●

10 au 31 AOUT :

GRAND BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS

●

AMBASSADEURS

JUILLET et AOUT : ***10 GRANDS GALAS***

27 JUILLET : HOMMAGE A LA FAYETTE

(commémoration du deuxième centenaire de sa naissance)

Deux services aériens avec l'Angleterre

SUR LONDRES par AIR FRANCE

SUR SOUTHAMPTON par SILVER CITY

Président Directeur Général : F. ANDRÉ

PIERRE PAGÈS

VERSAILLES

son château, son parc, ses fêtes

L'ILE DE FRANCE

Sa table réputée

Ses grillades · Ses Crustacés

45, rue Carnot (Avenue de Saint-Cloud)

Ouvert tous les jours - Open every day

TRIANON PALACE HOTEL

★★★★ LUXE

Ouvert toute l'année

GRAND PARC DE 5 HECTARES
DÉJEUNERS - DINERS - THÉS

15 minutes de Paris par l'autoroute
Versailles 34-12 (6 lignes)

Direction Rey

ANCIEN ET MODERNE

IMPORTATION - EXPORTATION
MEUBLES DE STYLE

•

GRAND CHOIX EN CÉRAMIQUE
CRISTAUX - PORCELAINES

HASSLACHER

DÉCORATEURS

34, rue des Réservoirs (près du Château) Ver. 16-15

KID

JEUX — JOUETS
JOUETS SCIENTIFIQUES

•

5, rue du Maréchal Foch
Ver. 24-30

Phot. J.-C. Martin

H. Destrez-Harenger

Joaillier de la Ville — *Maison Centenaire*
11, rue G. Clemenceau

Maurice DECURE

ANTIQUAIRE

ACHAT - VENTE - ÉCHANGE
MEUBLES & BIBELOTS ANCIENS

•

19, Avenue de Saint-Cloud
Ver. 03-19

Cartel Louis XV

VÊTEMENTS GUÉRIN

LE VÊTEMENT DE QUALITÉ

12-14, rue du Maréchal Foch
Ver. 14-29

Parmi de nombreuses propriétés d'agrément ou de rapport situées dans la région, ainsi que des appartements et hôtels particuliers en ville

L'Agence CHESNEAU

43, rue du Maréchal-Foch
Ver. 35-70

vous présente

UNE PETITE DEMEURE XVIII^e

joliment construite en bordure résidence choisie, à 40 km de Paris par autoroute, et confortablement installée, avec pavillon de gardien, communs, garage, jardin d'agrément à la française et petit parc à la suite. Superficie : 9.000 m2.

Lac d'Annecy

BEAUTÉ · HARMONIE · QUIÉTUDE

IMPERIAL PALACE

Annecy

DOUCEUR DE VIVRE · VIEILLE TRADITION FRANÇAISE

PHOT. ANDRIEUX

DANS UN PARC MAGNIFIQUE-DIRECTEMENT EN BORDURE DU LAC - CADRE ENCHANTEUR

TRANQUILLITE - GAIETE - TOUS LES PLAISIRS DE L'EAU - CASINO - GOLF 18 TROUS

28 MAI • OCTOBRE
TELEGR-IMPERIAL ANNECY

TEL · 980 981
ALBAN DULONG (DIR. PROP.)

Moustache

MARCEL ROCHAS

EAU DE COLOGNE - AFTER SHAVE - SAVON - TALC - CRÈMES A RASER - HAIR CREAM - EAU DE TOILETTE - PARFUM

NTACT", PH SCHALL

Nos lecteurs nous écrivent...

Voici la photographie reproduite dans notre numéro de mars et qui motiva la lettre de la Société nationale d'acclimatation de France. (Phot. Ray Delvert, collection de la Direction générale du Tourisme.)

Les flamants roses de Camargue.

A la suite de notre article sur le Rhône, paru en mars, nous avons reçu de M. Roger de Vilmorin, président de la Société nationale d'acclimatation de France, la lettre suivante qui nous a causé une certaine surprise et dont voici un extrait :

« *En parcourant le numéro de mars de* Plaisir de France, *je n'ai pas manqué d'y voir la photographie aérienne des colonies de flamants de Camargue. Sans contester la valeur artistique de ce document, je me dois de protester vivement contre le fait que le photographe se soit permis de prendre ce cliché. En effet, les flamants figurent sur la liste des animaux protégés par la loi, et nul n'est autorisé à les approcher et à troubler la tranquillité indispensable à leur reproduction. Un avion passant à basse altitude effraie les oiseaux, les force à s'envoler, et lorsque les femelles sont en train de couver, à abandonner leur nid sans retour, ce qui implique la perte définitive d'un très grand nombre de sujets.* »

Notre directeur a aussitôt répondu en ces termes :

« Nous avons la plus grande considération pour les vraies valeurs et singulièrement pour toutes celles qui ont leur source dans la nature. Nous aimons en particulier les animaux et avons souvent consacré des articles à leur défense... Dans un chapitre qui avait pour objet de présenter à nos lecteurs français et étrangers, tout à la fois une richesse touristique, une beauté historique et un effort industriel de notre pays, nous avons pensé que cette photographie, par sa valeur artistique et documentaire, méritait d'y figurer, et nous n'avons point supposé qu'une telle publication risquât de porter un préjudice à la vie des animaux ni pût constituer une infraction quelconque. La santé physique et morale des hommes est, à notre avis, plus menacée chaque jour par la prolifération des bruits de moteur, et en particulier par les détonations produites au moment où des avions franchissent le mur du son. Tout en nous inclinant devant les préoccupations et l'action de votre Société, nous exprimons le vœu qu'une autre Société ait, à l'égard des hommes, des femmes et des enfants, les mêmes soucis que ceux qui vous animent. »

Dans sa réponse, qui a mis un terme à ce courtois débat, M. Roger de Vilmorin écrit :

« *J'ai cru comprendre, à la lecture de la fin de votre lettre, que vous n'attribuiez à la protection de la nature sauvage qu'un intérêt secondaire, ou simplement sentimental, et que vous préféreriez voir nos efforts s'appliquer à la santé physique et morale « des hommes, des femmes et des enfants ». Cette dernière préoccupation est certainement très respectable, mais elle échappe à l'objet de notre Société. Par ailleurs, il est à présent universellement reconnu que les hommes, en exploitant et en détruisant les richesses naturelles vivent sur leur capital et mettent ainsi en grand péril la subsistance des générations à venir. Tout effort tendant à ménager les ressources de la nature contribue donc à la défense de l'humanité future.* »

Nous ne pouvons mieux édifier notre correspondant sur notre communauté de pensée qu'en lui rappelant le thème et l'esprit de notre numéro de juin 1954 « Nature et Technique ». Nous y écrivions :

« Il n'est certes pas question de revenir en arrière, mais bien de ne pas aller trop fort ni trop vite en avant, si tant est que l'homme aille « en avant » quand il fait passer la technique avant la nature. »

DANS L'ÉDITION

■ La collection des classiques Garnier s'est enrichie d'un ouvrage en deux volumes : *la Vie et les Aventures personnelles de David Copperfield le jeune*, par Charles Dickens. La traduction ainsi que l'introduction, les notes et la bibliographie sont l'œuvre de Sylvère Monod, professeur à la Faculté des lettres de Caen.

■ Robert Joffet, conservateur en chef des Jardins de Paris, à qui nous devons la plupart des belles expositions florales, publie en souscription : *Paysages d'une place royale* (J.-B. Baillière et fils, éditeurs). Il s'agit de la place des Vosges et de ses variations survenues ou projetées au cours des quatre derniers siècles. Ce livre, bien illustré, a pour principal objet de présenter un projet de transformation des jardins qui ferait de ce magnifique ensemble architectural un lieu où s'exalterait l'esprit de Paris.

■ Georges Doyon et Robert Ubrecht, en publiant *l'Architecture rurale et bourgeoise en France* (Vincent, Fréal et Cie, éditeurs), ont voulu intéresser le grand public à l'art de construire, trop souvent négligé bien qu'il soit étroitement lié à la vie de chacun et au charme des paysages de France. Leur ouvrage est un cours, accompagné de nombreuses photographies et croquis où sont étudiées toutes les techniques de la construction régionale.

■ La revue *Techniques et Civilisations* publie un article de Georges Delbart : « *l'Art abstrait est toujours figuratif* ». Sous ce titre, qui ne manque pas de nous étonner, l'auteur, directeur scientifique d'un institut de recherches, donne un aperçu des extraordinaires fantaisies de la nature révélées par la microphotographie. Métaux, oxydes et scories fournissent, affirme-t-il, à l'infini des motifs dont le peintre abstrait se rapproche inconsciemment, faisant ainsi du figuratif... comme M. Jourdain faisait de la prose.

■ Francis Mazière, à la suite d'un voyage à travers le Pacifique, a réalisé un livre-reportage *Teiva, enfant des Iles* (Fernand Nathan, éditeur) : histoire d'un petit indigène épris de nature et de liberté, dont la vie nous est contée moins par le texte, qui est mis à la portée des enfants, que par de nombreuses photographies.

■ Sous le titre *A quand le jour...* (Les Gémaux, édit.), André-Michel Suquet a publié récemment un essai qui contient bien des réflexions judicieuses et profondes sur la vie, comme celle-ci : « Il arrive qu'on rende le bien pour le mal sans parvenir à chasser l'impression de s'être tout de même vengé. »

EAU DE COLOGNE POIVRÉE

COUP DE FOUET CARON

L'HOMME A L'ÉCOUTE

L'Église se prépare à célébrer le centenaire des miracles de Lourdes. Il est bon de réserver ce mot aux faits d'essence divine, à l'exclusion des phénomènes mystérieux de la nature. La science seule réussira-t-elle un jour à expliquer tous ceux-ci? Si l'on élève un doute à ce sujet, les scientifiques protestent : « Pourquoi pas? » Récemment, dans un salon, il y avait une dizaine de savants et un ignorant. Un neurologue célèbre narrait les dernières découvertes sur la vitesse de l'influx nerveux entre le cerveau, les organes et les membres. L'ignorant risqua une question : « A quoi sert le cerveau? » — « Que voulez-vous dire? » — « Vous parlez des sens de l'homme ; mais son intelligence, sa mémoire, son caractère, sa personnalité, où en est le siège, quel rôle joue à leur égard le cerveau? » Le savant répondit : « Cela, c'est de la métaphysique ! Nous ne nous en occupons pas ! » Alors, l'ignorant : « Si vous ne considérez que le physique, si vous estimez que le corps de l'homme est un tout, vous admettez alors que ses connaissances en histoire, en mathématiques, que ses notions de musique ou de langue anglaise sont *en lui:* ce qui semble absurde. Il est courant, dans les sciences, pour trouver la solution d'un problème, de faire des hypothèses : pourquoi s'interdirait-on, dans le domaine qui n'est plus physique, de faire aussi des hypothèses? En voici une : « Notre personnalité psychique ne peut être *en nous;* elle est donc *en dehors* de notre corps, elle commande à nos nerfs par l'intermédiaire du cerveau, qui ne serait qu'un organe de transmission. » Cette énormité ne trouva pas d'écho. L'ignorant, face aux savants rangés, eut le front de poursuivre : « Par quel mécanisme faites-vous donc venir dans votre cerveau ou sur votre nerf optique l'image — virtuelle et non réelle — du visage de Clemenceau? Où puisez-vous, Messieurs, la citation latine qui est dans votre bagage de connaissances et que vous énoncez ensuite avec vos lèvres, ce qui implique, à un moment donné, une articulation entre le psychique (la mémoire) et le physique (le son de la voix) ? Comment expliquez-vous qu'un chat parcoure 80 kilomètres, de Montreuil-sur-Mer à Arras, pour rejoindre l'ancienne demeure de ses maîtres? Qu'un chien franchisse seul la distance de Saint-Nazaire à Reims pour retrouver l'enfant qui l'avait recueilli? Si on a la preuve que la chauve-souris aveugle est guidée par les ultra-sons qu'elle émet (phénomène physique), « l'instinct » du chien et du chat est-il de même espèce? » Les savants ne répondirent point.

« Tout ne se passe-t-il pas comme si l'homme — et aussi l'animal, chez qui saint François d'Assise voyait une partie divine — étaient plongés dans un monde de radiations invisibles, disons plus généralement de *messages*, dont certains sont physiques, comme l'onde hertzienne captée par le poste de radio, mais dont d'autres sont peut-être d'une essence différente : tel celui que perçoit une mère, pendant son sommeil, d'une chambre à l'autre, l'avertissant que son enfant est réveillé avant qu'il ait poussé un cri?

Je vais faire une comparaison hardie (mais nous ne pouvons parler qu'avec nos pauvres mots) : l'esprit de chacun de nous n'aurait-il pas sa « longueur d'onde » et son propre réglage, qui le brancherait sur telle ou telle émission? Dans ce flot de messages ambiants, certains seraient humains, d'autres, divins.

Bernadette, à Lourdes, a vu la Vierge. Des croyants affirment : « Elle l'a vue avec ses yeux, et c'est là le miracle ! » Je réponds : « Ne soyez pas aussi intraitables, à l'autre extrémité, que les sceptiques. Bernadette n'a pas vu *la Vierge avec ses yeux*, puisque ses camarades, à côté d'elle, ne l'ont pas vue. Elle l'a vue dans son cerveau, là où aboutit le nerf optique. Elle ne l'a pas entendue *avec ses oreilles*, puisque les autres enfants n'ont rien entendu : elle a entendu la Vierge dans son cerveau, grâce à ses rouages physiques, tout comme Jeanne d'Arc a entendu « ses » voix. Et si Bernadette a été seule à voir et à entendre, c'est qu'elle avait été choisie — comme Jeanne d'Arc — pour intercepter le message divin. »

Pourquoi donc s'est-on tant étonné qu'une petite fille de sept ans, Minou Drouet, soit capable de poésie, alors qu'Henri Sauguet me disait un jour : « Quand je compose, je ne suis pas seul. » N'y a-t-il pas aussi, dans l'inspiration, des messages, d'un ordre différent?

Vous méritez, Messieurs les Scientifiques, toute notre admiration ; à toute notre reconnaissance vous avez droit. Mais certains d'entre vous, lorsqu'ils ne nient pas des faits mystérieux, refusent d'y porter intérêt. Pour eux, tout ce qui n'est pas physique est de l'obscurantisme!

A cela, un des savants présents objecta : « Nous ne nous occupons que de ce dont nous avons des preuves, que de ce qui peut être expérimenté. Nous poussons le plus loin possible les recherches dans l'ordre physique : s'il y a un *résidu...* » ce mot, l'ignorant répondit : « Merci pour Dieu ! »

Olivier Quéant

Mai en Toscane

avec Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française

Sans les restrictions d'essence, qui rendent présentement les déplacements par route malaisés, je crois, chère Amicie, que je vous eusse conseillé d'atteindre Florence par le détour du Midi français... Mais, après tout, pourquoi — il paraît que cela n'est point ruineux — ne pas envoyer par le train, un peu d'avance, votre petite voiture jusqu'à Nice, sinon jusqu'à Vintimille ? Le moment venu, vous vous y retrouveriez toutes deux et gagneriez *allegramente* la Toscane par la riviera italienne. Cent quatre-vingts kilomètres séparent Vintimille de Portofino, « joyau de la côte ligurienne », enchâssé dans son double écrin de montagnes vertes et d'eaux bleues. Avant d'atteindre cet heureux gîte d'étape, vous aurez fait halte à Gênes, où je ne vous conseille pas de vous arrêter bien longtemps : deux heures ou trois, pour visiter les exubérants *palazzi* (le *rosso* et le *bianco*), étagés presque en à pic dans la vieille ville, et monter (peut-être) jusqu'à la *circonvallazione*, pour le très vanté panorama. Gênes, chérie de Valéry, est un gigantissime port, ultra-moderne, grouillant et grondant de vie ; on s'y sent perdu. Je n'ai jamais été beaucoup tenté, pour ma part, d'y prolonger un séjour.

Après une reposante nuit portofinienne *(albergo nazionale)*, partez de bon matin vers le sud, par la belle et bonne route qui longe la mer et qui, parfois, est la Voie Aurélienne elle-même, laquelle, depuis deux mille ans, relie Rome à notre Occitanie. Cent quatre-vingts kilomètres de nouveau jusqu'à Pise. Soyez-y pour déjeuner *(ristorante Cavalieri)*. Pise, sérieuse jusqu'à la tristesse, n'a guère à montrer que les quatre monuments fameux (tour penchée, dôme, baptistère et campo santo) rassemblés, pour la commodité du touriste, sur l'herbe maigre d'une esplanade où clignent au printemps les minuscules étoiles de mille pâquerettes mélancoliques. Vous pouvez fort bien vous dispenser de faire l'ascension de la sotte tour penchée ; et je vous encourage peu à pénétrer dans le campo santo : les suites de fresques qui en faisaient l'attrait furent irrémédiablement mortifiées, en 1944, par les bombardements.

De Pise, une autostrade porte à Florence en moins d'une heure.

Mais êtes-vous si pressée ? Il n'y a pas 20 kilomètres entre Pise et Lucques. Faites le crochet ; il en vaut la peine. Lucques, providentiellement préservée, est une des plus aimables petites villes de la Toscane occidentale. Dans une gracieuse région vallonnée, de vieux remparts l'enceignent, si robustes et si épais qu'on a pu aménager dessus une large promenade plantée d'immenses arbres, aussi nombreux et aussi prospères que des arbres de forêt. Sous ces opulents ombrages vous laisserez rêveusement mourir le jour, et je gage que vous serez bientôt conquise par l'idée de demeurer à Lucques jusqu'au lendemain *(albergo Universo, ristorante Garfagnana)*. Vous l'explorerez à loisir dans la profonde solitude de la nuit, puis dans l'animation (modérée) de la matinée suivante. Lucques, où les charmes du passé ne sont pas beaucoup profanés, est riche de nobles palais, entre autres le palais Controni, aux délicieux jardins ; riche aussi de vénérables églises : San Frediano, San Michele et le Dôme, où, morte en sa fleur, Ilaria del Caretto repose, longue gisante gothique, sur un sarcophage Renaissance imité des Romains et sculpté d'anges et de guirlandes par Jacopo della Quercia.

... Les promesses de Florence comptent parmi les promesses majeures que l'Italie offre de loin à l'imagination. Il faut toujours, Amicie, à votre âge comme au mien, faire durer tant qu'on peut les promesses ; surtout à l'instant pathétique où elles vont être exaucées. Ne vous précipitez donc pas sur Florence comme une affamée, et, entre Lucques et elle, arrêtez-vous à Pistoie, arrêtez-vous à

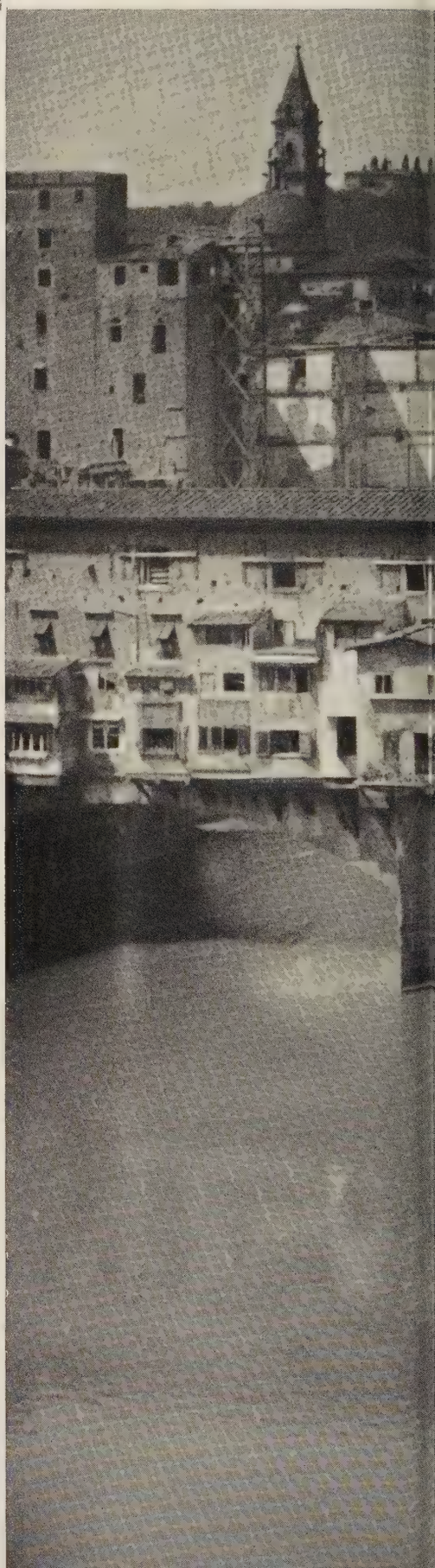
CARTE DE GILLES TASSIGNY

Pistoie
Lucques
Prato
Fiesole
Florence
Pise
Arezzo
San Giminiano
Sienne

QUE SERAIT

Prato. Ce sont les deux ambassadrices que la courtoisie de Florence délègue au devant de vous pour vous donner l'avant-goût de ses beautés. Pistoie est toute constellée de ces ineffables terres cuites émaillées, typiquement florentines, ouvrages des Della Robbia ; et c'est à Prato que vous apparaîtra, à l'extérieur du Dôme, la chaire exquise au balcon de laquelle Donatello fait danser une ronde trépignante de *bambini*, tandis qu'à l'intérieur dudit Dôme, peinte à la fresque par Filippo Lippi, une enfantine Salomé danse aussi, moins, Amicie, pour séduire le tétrarque que pour vous séduire vous-même...
A Prato, vous serez à 18 kilomètres de Florence. Freinez, freinez toujours ! Je me répète, mais je suis si sûr d'avoir raison : ne vous dépêchez pas ! et lorsque, à un tournant de route, vous verrez, dans les approches du lointain, surgir, envermeillés par les feux du couchant, le dôme d'argile de Sainte-Marie-des-Fleurs, le thyrse de lis et de roses du campanile, l'aigrette de fer qui coiffe le double crénelage de la tour de la Seigneurie, stoppez, stoppez immédiatement et jouissez de cette bienheureuse minute de tous vos yeux, de toute votre âme : « ... Sur le tard du plus long jour de mai, quand les heures nocturnes sont bleues, brodées de vieil argent, entrer à vingt ans pour la première fois à Florence et se dire à chaque pas, avec un bond du cœur au devant de l'esprit, « Je suis à » Florence ! Je suis à Florence !... », voilà de ces fêtes qu'on ne retrouve plus et qu'on cherche à se rendre toujours plus avidement, au cœur de la vie... » (André Suarès).

... Etes-vous contente de votre hôtel ? Je vous l'ai choisi selon mes goûts, puisque, depuis plus d'un demi-siècle, je n'ai guère logé ailleurs que sur ce lung' Arno Acciajoli, en plein midi, entre l'élégantissime pont San Trinità (écrasé par les bombes allemandes et non encore reconstruit) et le Pont Vieux (toujours là). De mon temps, on avait, sur ce quai, le choix entre plusieurs hôtels. Celui de Grande-Bretagne, d'un si bon style victorien, n'a pas résisté à la guerre, et l'hôtel d'Albion — il avait ma très fidèle clientèle — a été converti en appartements. Toutefois, le petit *albergo Berchielli* (un meublé) est fort convenable ; et, à *l'ultimo piano*, en cette chambre que je vous ai fait réserver, les bruits qui montent d'en bas ne sont point tels qu'on ne les puisse supporter. Hélas ! en cette ère où la traction mécanique règne diaboliquement sur le vieux monde, Florence, si elle est « la plus petite des grandes villes », n'est pas la moins bruyante ! Jusqu'ici, j'ai manqué de courage pour vous le dire : il va s'agir de vous résigner non seulement à avoir, presque tout le long du jour, les oreilles tympanisées, mais aussi à risquer votre vie, dans des rues pour la plupart fort étroites et sans trottoirs, où, très résolues à ignorer l'anachronique piéton, circulent éperdument, par milliers — sans compter les autos — ces motocyclettes plus ou moins carrossées que les Italiens nomment (ce qui signifie « guêpes ») *vespe*.
Vais-je vous dépeindre Florence avant l'avènement de

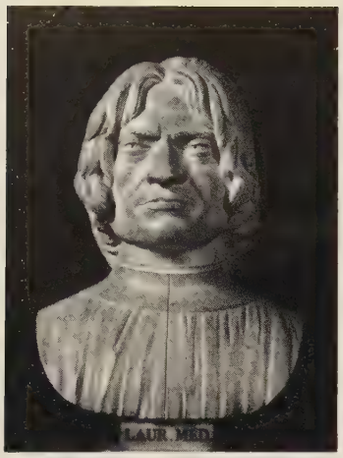


FLORENCE SANS LE VAL D'ARNO ?

Florence, vue de la Fortezza, s'offre dans toute sa beauté. Sur un fond de collines, les tours de ses églises-musées et de ses palais-forteresses encadrent la coupole et le Campanile de Santa-Maria-des-Fleurs, son « duomo ». Construite sur l'Arno, au serpente tantôt tumultueux, tantôt parcimonieux à travers la Toscane, Florence cellait ses rives par deux ponts très anciens : celui de Santa Trinita, détruit pendant la dernière guerre et en restauration, et le Ponte Vecchio, gardé intact après cinq siècles. De vieilles maisons le bordent encore, ouvrant leurs échoppes sur la rue toujours mouvementée, artère principale reliant le nord au sud, le palais Pitti ou palais Vieux

Photo Brenni

Phot. Giraudon.



LA CITÉ GUERRIÈRE

Florence fut longtemps déchirée par les luttes intestines de ses patriciens et combattue par ses jalouses voisines : Sienne, Lucques, Pitoïe. Le palais vieux, véritable forteresse, est depuis le moyen âge le siège du gouvernement de Florence. Son orgueilleuse tour domine la ville, dont l'histoire est liée à la sienne. Laurent de Médicis, bourgeois arrivé au sommet du pouvoir pendant la Renaissance, fut appelé le Magnifique pour avoir ramené la paix et développé les arts.

ce fléau ? A quoi bon ?... Par bonheur, Florence est une provinciale ; on s'y couche tôt, et sauf en quelques quartiers que vous saurez vite éviter (ou, selon votre humeur, rechercher), la solitude et le silence, la nuit, y règnent. Mais je ne vous apprends rien, puisque c'est en rôdant dans la ville endormie que vous prîtes contact vous et elle. Oui, vous alliez le dire : l'impression que laisse une première promenade nocturne dans Florence est une impression de sévérité, presque d'hostilité. Elle déconcerte. Tous ces édifices uniformément noirs, farouchement clos, dont les fenêtres, au rez-de-chaussée, sont pourvues de grilles sourcilleuses et qui, tant ils sont hauts, semblent, dans l'étranglement des rues médiévales, se joindre par leurs faîtes, donnent légèrement froid dans le dos ; et pour peu qu'on se remémore les combats auxquels se livrèrent ici, presque sans relâche, Guelfes et Gibelins, pour peu que, en foulant ces dalles, on songe à tout le sang dont elles furent abreuvées, on en arrive à se demander si la réputation de grâce et de charme de Florence ne tient pas seulement au nom qui la baptise.

Mais, Amicie, vous voilà maintenant rassurée : vous le savez depuis que vous vîntes à cette fenêtre, tout à l'heure, au point de l'aube ; depuis que vous vous emplissez les yeux et le cœur de ce ciel et de cette lumière, enfin révélés ! Certaines fleurs sont dites « belles-de-nuit » ; d'autres, « belles-de-jour ». Florence est une « belle-de-jour » ; la reine des « belles-de-jour ». Ville et paysage ne font qu'un : en abolissant celui-ci, la nuit handicape celle-là... Et vous vous le demandez comme je me le demande chaque fois que je reviens ici : « Devant moi, de l'autre côté du fleuve, de San Miniato à Monte Oliveto, pourquoi cette ligne si discrètement souriante de collines, pourquoi cette arabesque si finement et souplement inscrite sur le plus pâle et le plus pur azur, pourquoi ce paysage sans ruptures, si simple, si avare d'effets, émeuvent-ils à ce point ? » Une émotion, n'est-ce pas, indicible...
Ici-bas, des alliances indissolubles lient certaines villes aux lieux qu'elles occupent : que serait Athènes sans l'Hymette et le Pentélique, que serait Palerme sans la Conca d'Oro, Grenade sans la Sierra Nevada, Aix sans la Sainte-Victoire ? Et que serait Florence sans le Val d'Arno ?
Mais il est temps de quitter cette fenêtre et votre contemplation. En ce radieux matin, allons faire notre cour à la « Ville-des-Fleurs ». Florence emplit d'elles ses princières corbeilles de pierre. Irruption vernale qui a ses réservoirs à deux pas, au *mercato nuovo*, où, en cette saison, s'y déversent chaque jour, venues de la campagne, des cargaisons embaumées.
De là, les fleurs se répandent dans la ville, distribuées par des fleuristes qui occupent parfois des boutiques, mais, plus volontiers, de leurs seuils jusqu'en leurs profondeurs, les porches grands ouverts de maintes demeures. Assis à la terrasse de l'un des cafés de la très fréquentée

Phot. Giraudon.

LA CITÉ MYSTIQUE

Étrange ville que Florence, vouée à tous les excès. Son campanile de marbre rose et vert est un des plus hauts d'Italie ; il s'élance dans le ciel comme un acte de foi. Tandis que sur la terre se perpétuaient des massacres, s'assouvissaient des vengeances, les arts fleurissaient, suivis du cortège des plaisirs. Un moine fanatique, Savonarole, fut brûlé en 1498 pour avoir prêché la réforme des mœurs.

(moderne et laide) place de la République *(già Vittorio Emmanuele)*, un frivole divertissement est de regarder passer, en moins d'un quart d'heure, vingt, trente, cinquante indigènes des deux sexes ; ils regagnent leurs logis les bras chargés, surchargés de fleurs, tandis que d'autres vont et viennent fainéantement, s'enchantant d'avoir aux doigts quelques brins de violettes, ou une seule rose, un seul œillet, un seul de ces iris sauvages, d'un mauve exténué, d'où l'on tire une odoriférante poudre à sachets ; odeur qui est pour moi (et demain pour vous) l'odeur même de Florence.

Des fleurs encore vous accueilleront, peintes, sculptées, modelées, ciselées dans les palais, églises et musées. Pas un seul artiste du *quattrocento* qui n'ait chrétiennement offert à la Vierge et à l'Enfant ou, païennement, à Vénus et à ses Grâces, les fleurs des prairies et des jardins toscans. Tantôt elles sont assemblées en bouquets dans des vases de métal ouvragé, tantôt éparses parmi les gazons que foulent les pieds nus de la Primavera, tantôt pavoisant de hautes tiges, dressées comme des lances aux poings de gentilles armées d'anges, tantôt modelées dans l'argile ou fondues dans le bronze pour décorer de festons et de guirlandes d'ineffables monuments funéraires... Des tombeaux ? non, mais des berceaux offerts au Repos Éternel. Dans cette vieille cité, ce Repos Éternel semble n'être garanti qu'à l'omnipotente jeunesse. Voici « le Premier Âge » : ces *putti* riants dans leurs langes, dans leurs jeux, dans leurs danses ; et voici des légions d'adolescents et d'adolescentes. Les uns ont à leur tête le saint Georges de Donatello et deux Mercure (celui de Verrocchio et celui de Donatello encore) ; les autres : « Vénus Vierge » et Giovanna Tornabuoni. Leur chef à tous est Laurent le Magnifique en personne, qui commença son règne à vingt ans. Un règne de jeunesse ; la jeunesse de la créature et celle de la création : « ... Nul pays où les arbres, les collines, les heures du jour ne soient autant les jumeaux du peuple des musées. On croirait qu'ils furent créés dans le même instant, par les mêmes influences... » (Maurice Barrès).

Vais-je vous conduire, Amicie, dans ces musées ; et dans les églises, palais, villas, sites florentins ? Non. Je m'en voudrais de mâcher, si j'ose ainsi m'exprimer, votre plaisir ; et puis... vous n'avez pas du tout besoin de moi pour « découvrir » les chefs-d'œuvre des Offices, du Bargello et du Pitti, les marbres de Michel-Ange, le Baptistère et ses portes dorées, le Paradis sur Terre de Fra Angelico, les Ghirlandajo de Sainte-Marie-Nouvelle, les Benozzo Gozzoli du palais Riccardi ni les « panoramas » universellement réputés de Fiesole et de San Miniato. Au surplus, pour ménager leur peine aux touristes, on a, en ces dernières années, mis beaucoup d'ordre dans tout cela. Je me souviens (pour la regretter) de l'époque où, par exemple, les Botticelli que conserve Florence y étaient éparpillés, devenant ainsi les heureuses

LA VILLE DES FLEURS

En mai, vous en voyez partout : dans les jardins Boboli qui entourent le palais Pitti, au sud de l'Arno, aux étalages de marchands en plein air. La « Primavera », de Botticelli, au musée des Offices, pourrait à elle seule incarner la ville. Couronnée et habillée de fleurs délicates, elle marche légère, fière de sa jeune beauté comme Florence reste fière de la sienne plusieurs fois séculaire.

récompenses d'une quête. Chacun d'eux ayant sa résidence particulière, la ville entière paraissait appartenir à Botticelli. On le poursuivait de gîte en gîte et, parfois, *per favore*, il vous arrivait de reconnaître, dans les yeux d'une jeune passante merveilleusement vivante, croisée inopinément, ce regard sensuellement pensif, ce fascinant regard botticellien qui, « même au sein du bonheur, porte le charme de la mélancolie... » Hélas ! à présent, toutes les œuvres du peintre sont rassemblées bon gré mal gré aux seuls Offices dans la même salle ; et, pareillement, toutes celles du Frère Angélique font équipe (dirai-je : pénitentièrement) au rez-de-chaussée du couvent de San Marco, sous les saintes cellules... Oui : « cela fait gagner du temps » ; mais s'agit-il avant tout de gagner du temps, en voyage ? J'aimerais néanmoins vous signaler quelques œuvres, monuments et lieux, non, certes, ignorés, mais qui, toutefois, n'ont pas, présentement, la grande vedette. Je les cite sans me soucier de les mettre en bon ordre. Ainsi, je vous propose d'aller admirer, au flanc de Santa Croce, la chapelle des Pazzi, et, dans la via della Vigna nuova, le palais Rucellai, deux édifices exemplaires de la première Renaissance, dus, l'un à Brunelleschi, l'autre, à Leo-Battista Alberti ; leur grâce, tout ensemble pudique et fière, savante et inspirée, j'en suis bien certain, vous ravira. Entrez aussi, via Santa Reparata, dans le couvent de Sainte Apollonie, pour la Cène grandiose d'un accent presque sauvage, peinte par Andrea del Castagno ; montez tout en haut des jardins Boboli et faites-vous ouvrir (contre *mancia*) le très retiré Jardin du Cavalier. Ne négligez pas le musée archéologique ; allez-y pour les romanesques et romantiques cyprès et marbres de sa cour intérieure, pour ses prodigieuses collections étrusques et — surtout — pour son *Idolino*, bronze grec du tout premier rang. Ne croyez pas les « connaisseurs » qui vous diront que les peintres de Florence sont à bout de souffle dès le XVI^e^ siècle ; et, pour vous convaincre du contraire, allez voir les mélodieuses fresques d'Andrea del Sarto à l'Annunziata et au Scalzo, celles (étrangement ingresques) du Bronzino, dans la chapelle d'Éléonore de Tolède, au Palais Vieux, celles, enfin, aux charmes virgiliens, du Pontormo, dans la villa Poggio à Caiano, à 8 kilomètres vers le nord-ouest... Ah ! j'allais oublier deux maîtres tardifs du XVII^e^ siècle ; l'un, presque unanimement méconnu : Giovanni di san Giovanni (dans la salle de l'*Argenteria*, au *terreno* du Pitti) et qui, de cent ans l'aîné de Tiepolo, le présage et déjà l'égale ; l'autre, presque unanimement méprisé (par les gens de goût) : Luca Giordano, auteur (Napolitain) dans l'immense *galleria* du palais Riccardi, d'un vertigineux plafond, aussi inessoufflablement lyrique qu'un poème symphonique de Liszt...

Je m'arrête, parce que la place va me manquer et que je voudrais bien, *in fine*, vous conduire un peu hors de Florence, laquelle n'est aucunement une ville où, une fois qu'on y est, on est pris au piège, comme à Venise, comme à Rome. Florence — ne l'ai-je pas déjà dit ? — fait corps et âme avec sa campagne ; et, au delà de cette campagne, deux villes (au moins) sont dans son rayonnement. ... Cependant, avant de vous conduire à elles, je voudrais — car je n'oublie pas que je vous dois des « conseils pratiques » — placer ici les noms de quelques *trattorie* où une chère locale est digne, en flattant vos papilles, de satisfaire votre appétit. Certes, il y a, via Tornabuoni, *l'antica casa Doney*, de *primo ordine* ; toutefois, dans un cadre modernisé, les additions y sont aussi cosmopolites que l'est (dans le sous-sol du palazzo Antinori) la clientèle de la *Bucca Lapi*, où vous irez cependant, un soir, pour sa

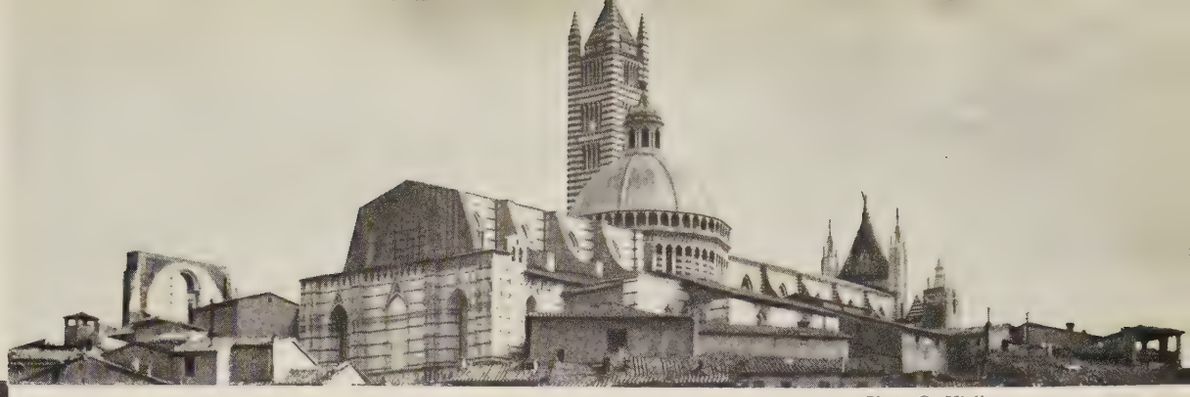
Phot. Bulloz.

POURQUOI CE PAYSAGE SI AVARE D'EFFETS ÉMEUT-I

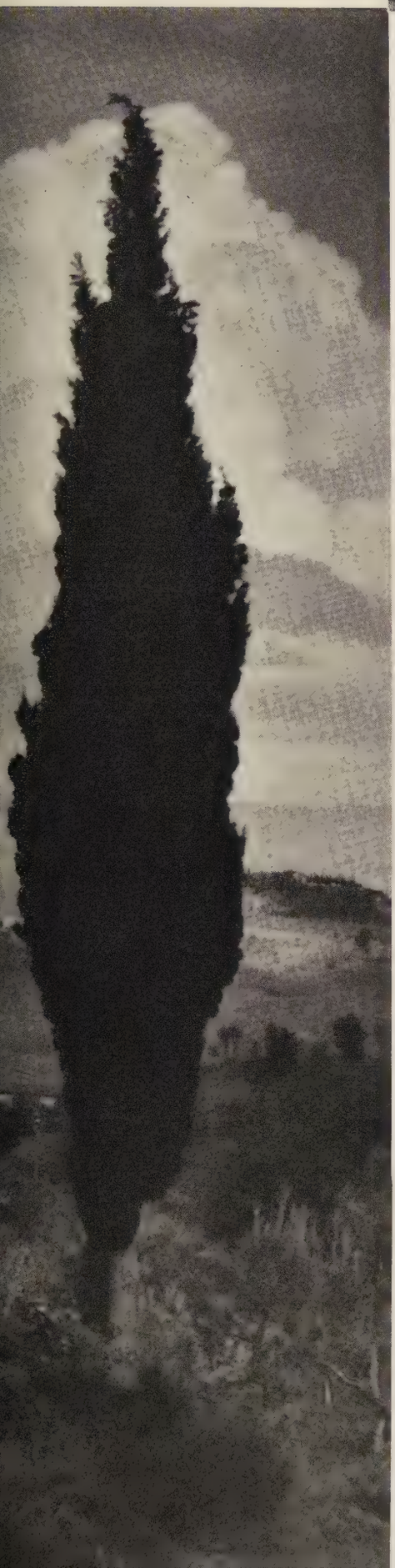
De gracieuses collines ponctuées de cyprès et bordées de vignes entourent Florence. Que l'on y arrive où qu'on la quitte, la ville se voit longtemps. Un petit pincement au cœur attaque celui qui s'en va, même si c'est pour continuer un voyage qui promet encore beaucoup de joies. L'arrivée à Sienne en est une. La ville de Sainte-Catherine, dominée par son dôme en marbre bicolore, se découpe harmonieusement sur le ciel de Toscane si délicat.

Phot. Brassaï.

A CE POINT ?



Phot. G. Viollon.



gaieté et son pittoresque. Allez aussi, autour de midi, au petit bar *Procacci* (près du palais Strozzi) ; de très élégantes et très ravissantes Florentines s'y donnent volontiers rendez-vous pour y déguster d'apéritifs petits pains fourrés de truffes blanches, spécialité du lieu.
... Voici encore, près de San Lorenzo, *Cencio* (à l'animation indigène) ; *Basi*, près de Santa Maria Novella ; *el Papagallo* (« le Perroquet »), près du Marché Vieux ; enfin, via Tavolini, *Paolo*, mon préféré. Sachez aussi que, dans presque tout Florence, vous pouvez sans déconvenue vous risquer dans l'un des nombreux petits établissements d'apparence modeste où l'on débite, au comptoir, dans la partie qui donne sur la rue, des *salami* (c.-à-d. du saucisson, du jambon, de la mortadelle, etc.), mais qui recèlent en leurs arrières des tables où l'on sert d'excellentes choses : les plats de riz et de pâtes y sont renommés pour la qualité des *sugos* qui les imprègnent...

Revenons maintenant à nos deux villes :
Aux premières heures d'un beau jour, vous quitterez votre quai, mais non votre fleuve, et le remonterez vers l'Est, au cœur de ce Val d'Arno qui est l'un des plus harmonieux et intelligents paysages de l'Europe civilisée. Et, sans lâcher la rive gauche, dans les olivettes, dans les amandaies, dans d'illimitées prairies de fleurs, vous atteindrez (à 100 kilomètres de Florence) Arezzo. Là, aux murs du chœur de l'église Saint-François, Piero della Francesca peignit des fresques — *l'Histoire de la Sainte Croix* — justement tenues, aujourd'hui, pour les plus belles de toute l'Italie. Vous les connaissez : il en existe de bonnes reproductions ; n'en disons donc pas davantage... Après quoi, à jamais enrichie — puisque « une chose de beauté est une joie pour toujours » — vous rejoindrez Florence en côtoyant la grande boucle que dessine l'Arno supérieur (100 kilomètres encore).
Étant si près d'elle, vous ne pouvez point, un autre jour, ne pas aller jusqu'à Sienne (130 kilomètres *andata è ritorno*). A travers les collines du Chianti (aux bien connus vignobles), la Via Cassia vous y portera, les yeux en fête. Si vous partez de Florence dès l'aube, vous attraperez quelques heures pour entreprendre la visite d'une ville (à l'inqualifiable beauté) avant un repas pris en plein air *(trattoria La Mangia)* au bord de la fameuse place qui, rose et or, a la forme d'une coquille. Les *vespe*, hélas ! ici encore, risquent de gâter quelque peu votre plaisir... Puis, ayant poursuivi votre visite jusqu'au soir, vous reviendrez, si vous vous en sentez le courage, à Florence, sous les étoiles... Cependant, résisterez-vous à la tentation d'une nuit et d'une seconde journée siennoises ? Je ne le pense pas. Dans ce cas, à quelques coudées de la ville, il y a l'auberge *Scacciapensieri* (c.-à-d. Chasse-souci), que je vous recommande.
... Mais, la honte m'empourpre le visage : expédier ainsi Sienne en dix lignes, au bas d'une page !... Quelle impudence !... Amicie, peut-être y retournerons-nous un jour ensemble, à loisir.

JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie française.

Le portrait naît sous la Renaissance

PAR MARCEL BRION

DES CONDOTTIERI

Deux effigies de **Condottieri**, hommes de guerre, capitaines de fortune. Ci-contre, Bartoloméo Colleoni, dit le Colleone, dont la statue équestre, exécutée par Verrochio, se trouve à Venise. A droite : Federigo da Montefeltre, duc d'Urbin, qui tour à tour loua ses services au pape et à ses ennemis, connu pour son audace et plus encore pour ses goûts d'humaniste raffiné. Son portrait, peint en 1466 par Piero della Francesca, se trouve au musée des Offices.

Centrée sur l'idée de Dieu sur une construction théocentrique de l'univers, la pensée médiévale a eu ses répercussions jusque dans les arts plastiques. La représentation de l'homme et, à plus forte raison, cette définition de la personnalité qu'est le portrait ne pouvaient intervenir qu'accessoirement ; en aucun cas l'effigie humaine ne devait être le sujet principal d'une composition. Si, sur un retable ou dans une fresque, le donateur se faisait peindre sous son aspect réel, agenouillé au pied de la Vierge ou de son saint patron, c'est qu'il désirait voir son portrait passer à la postérité mais, plus encore, se rappeler au souvenir d'un protecteur auquel il rendait ainsi hommage.

L'HOMME, CENTRE DE L'UNIVERS...

En faisant de l'homme le centre de l'univers, dans un monde anthropocentrique, et non plus théocentrique, la Renaissance a stimulé la représentation de l'homme pour elle-même et, par contre-coup, encouragé ce culte de l'individualité qui reste un des caractères les plus importants de l'époque. Jusque-là, l'homme se considérait comme partie d'un tout : la chrétienté, le système féodal, la corporation, la collectivité urbaine ou rurale..., il était une cellule d'un organisme au fonctionnement duquel il participait et dont il ne pensait pas qu'il fallût se détacher, s'isoler, se distinguer au sens étymologique de ce mot. Les personnalités les plus fortes, les plus énergiques, acceptaient d'être intégrées dans des communautés ne paralysant pas leurs activités.

La Renaissance a rendu pleine valeur à la notion d'individu ; elle a réhabilité l'excès même de personnalité et exalté ce qui, auparavant, était condamné. Elle réclamait de chaque homme qu'il fût *lui-même*, c'est-à-dire un être distinct des autres êtres, conscient de ses particularités, fier de les affirmer et appliqué à les porter à leur plus haute efficacité. L'affirmation de l'individualité et son expansion dans une dépense d'énergie infatigable ne tiennent plus compte — ou guère — des critères religieux, moraux et sociaux. Au sens chrétien du mot *vertu*, les hommes de la Renaissance substituent la *virtu* telle que l'entendaient les anciens Romains, c'est-à-dire sans références à un impératif autre que celui que l'individu se dicte à lui-même. L'admiration qu'un Machiavel a pour

Phot. Sougez.

DES MÉCÈNES

A gauche : trois membres de l'illustre famille des Médicis qui encouragèrent les arts et firent de Florence le foyer de culture qui rayonna sur le monde entier. Cosme, l'ancien, le grand banquier de Florence, le « Père de la Patrie », peint par Pontormo. Laurent, son petit-fils, ici identifié à l'un des rois mages dans la fresque peinte par Benozzo Gozzoli au palais Riccardi, ancienne résidence des Médicis. Enfin, Julien, son frère, par Sandro Botticelli (Bergame).

César Borgia se justifie, esthétiquement sinon éthiquement, par ce fait que la personnalité du duc de Valentinois rayonnait d'une énergie telle qu'elle se fit remarquer même dans la prodigieuse société de *condottieri* et d'hommes d'État de cette époque.

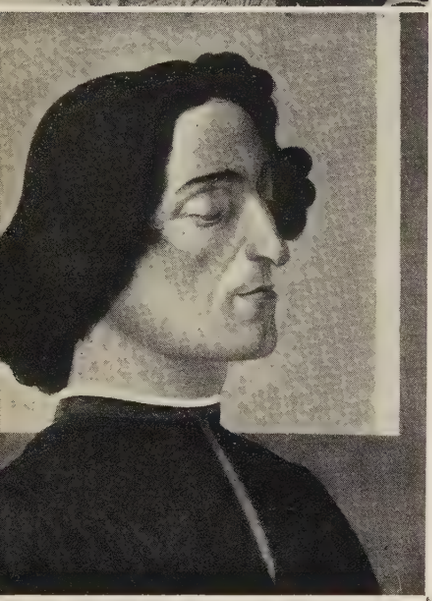
... ET NAISSANCE DU PORTRAIT

Il était naturel qu'à ce culte de l'individualité répondît, sur le plan artistique, le goût du portrait, définition et affirmation de ce qu'il y a chez un homme de plus particulier, de plus personnel. La peinture religieuse n'étant plus le but unique, ou du moins principal, de l'art, l'homme a pris au centre du tableau la place de Dieu, de la Vierge ou du Saint. Le condottiere vainqueur qui domine de son geste despotique les « batailles » de Paolo Uccello devient l'objet d'une véritable héroïsation, je n'ose pas dire divinisation, justifiée par l'éclat qui entoure sa personnalité violente, tumultueuse et pathétique. Lorsqu'un capitaine de fortune, commandant des mercenaires et, ne l'oublions pas, mercenaire lui-même se vendant au plus offrant, avait loyalement et efficacement servi un État, on lui élevait un tombeau magnifique orné de sa statue ou d'une fresque le représentant dans sa gloire. Il arriva même qu'une ville, reconnaissant le dévouement d'un condottiere mais s'inquiétant plus encore des ambitions qu'il pourrait nourrir au détriment de la cité elle-même, ne sut pas comment le récompenser sans trop ajouter à sa puissance déjà menaçante. Un magistrat ingénieux résolut la question, à la satisfaction de tous les membres du Conseil, en proposant qu'on fît assassiner le gêneur, puis qu'on lui élevât une statue en signe de gratitude pour ses éminents et profitables exploits.

Exposition et définition d'un individu, le portrait se détache de l'ensemble pictural, comme l'individu, de son milieu social. Même lorsqu'on le retrouve associé à une scène sacrée, comme dans *l'Adoration des Mages* de Botticelli, où toute la famille des Médicis joue son rôle, et le joue au *proscenium*, cela n'a rien de commun avec la modestie et l'effacement des donateurs dans un tableau médiéval. Dans les fresques de Ghirlandajo à Santa Maria Novella et à Santa Trinita de Florence, l'événement religieux pourrait être même simplement le prétexte à la multiplication des portraits : portraits d'humanistes, d'artistes, de grands bourgeois florentins.

LE PORTRAIT : ART BOURGEOIS

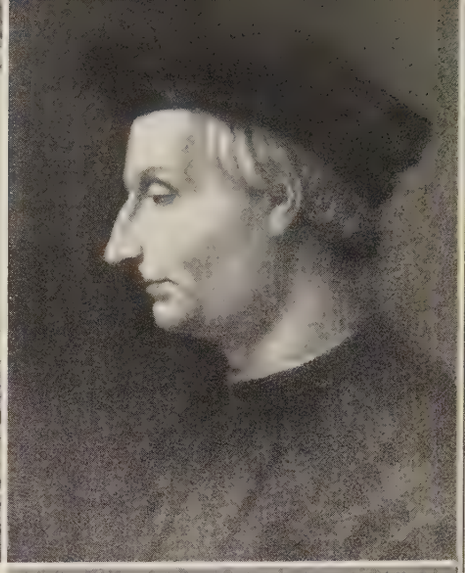
Remarquons à ce sujet que le développement considérable du portrait à partir de la Renaissance correspond à l'avènement d'une classe nouvelle, la *grande bourgeoisie d'argent*. Les guerres incessantes du moyen âge ont eu pour conséquence d'appauvrir la classe qui faisait la guerre : la noblesse, et d'enrichir ceux qui en profitaient pour accroître leurs avantageux trafics. De plus, l'Italie eut vite remplacé l'autorité féodale par la puissance des communes. Elle créa, dans les villes, des démocraties qui, comme toutes les démocraties,



DES FEMMES

Ci-dessous : Ludovica Tornabuoni, née Albizzi, grande patricienne florentine, introduite avec d'autres nobles dames par Ghirlandajo dans une fresque représentant la naissance de la Vierge à Santa Maria Novella. Extrait du célèbre tableau de Botticelli, « la Primavera » (aux Offices), l'autre portrait serait celui de la Belle Simonetta, femme de Vespuci et maîtresse de Julien de Médicis.

DES HUMANISTES



A droite : **Masque mortuaire de Dante Aligueri, auteur de la « Divine Comédie », le premier grand poète moderne. Banni de Florence pour des raisons politiques, il mourut à Ravenne. Machiavel, secrétaire d'État, lui aussi proscrit par les Médicis, écrivit des ouvrages d'histoire et ses célèbres traités politiques. Niccolo da Uzzano, vivait à l'époque où les Albizzi et les Médicis se disputaient le pouvoir ; il fut en ces temps d'intrigues un homme droit et sage ; son buste de terre cuite polychrome, un des plus beaux que l'on puisse voir au musée Bargello, est dû à Donatello.**

sont tombées sous la puissance de l'argent, après avoir rejeté celle de l'aristocratie. Dirigeant les affaires politiques de l'État et les confondant volontiers avec leurs propres affaires, ces « grands bourgeois » s'appliquèrent à imiter les grands seigneurs. On voit, par exemple, les Médicis montrer pour les tournois un intérêt comparable à celui d'un baron du moyen âge. La fameuse joute, immortalisée par un poème de Poliziano, où se distingua entre tous les cavaliers le frère de Laurent le Magnifique, Giuliano, est un exemple de ces gestes un peu snobs par lesquels ces parvenus entendaient imiter les gentilshommes.

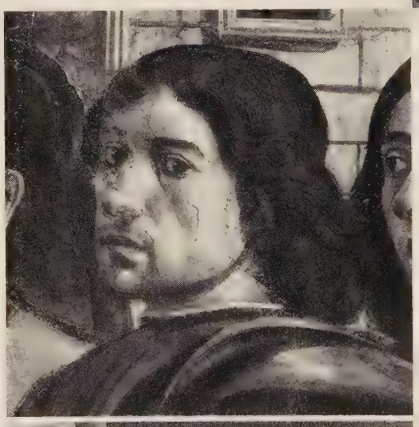
Le portrait est essentiellement un art bourgeois. Les époques où il se développe avec le plus d'ampleur sont celles où la bourgeoisie tient, comme on dit, le haut du pavé : le siècle des Médicis à Florence, le siècle des fermiers généraux en France... Qu'il entre un peu de vanité dans le plaisir que l'on affiche à poser pour son portrait, à se contempler en effigie, à parader devant ses concitoyens et ses contemporains, avec l'arrière-pensée de se survivre, de durer dans la mémoire de la postérité, c'est une vanité liée aux fortunes promptement gagnées, à la puissance politique et au prestige social inséparables de la richesse vite acquise.

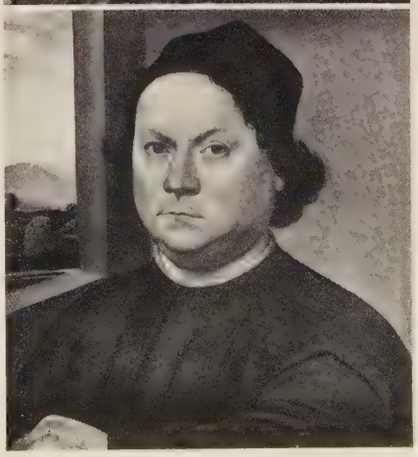
C'est ainsi que les portraits chassent peu à peu des intérieurs bourgeois de la Renaissance les tableaux religieux, ou voisinent avec eux. Dans les églises mêmes, ils envahissent les compositions sacrées. Les hommes de cette époque ne considèrent pas comme une invraisemblance choquante que le patriarche de Constantinople, l'empereur Paléologue, les jeunes Médicis, le condottiere Castruccio Castracane et le peintre lui-même se mêlent aux Rois Mages dans la fresque de Benozzo Gozzoli au palais Riccardi de Florence. Ils ne se choquent pas davantage de voir le peintre moine Filippo Lippi représenter la Vierge sous les traits d'une jolie nonne dont il était amoureux.

Ce simple fait en dit long non seulement sur la passion que la Renaissance montre pour le portrait, mais aussi sur le relâchement de la morale qui ne répugne pas à ce mélange du profane et du sacré. Comme on pouvait l'attendre, ce glissement esthétique et éthique aboutira à une sorte de déclin de l'art vraiment religieux — chez Michel-Ange, excepté — au bénéfice de la figuration réaliste du personnage humain. Autant les portraits sont nombreux dans les scènes sacrées peintes par Botticelli, Ghirlandajo, Gozzoli, autant ils sont rares chez Michel-Ange. Il convient de rappeler que si le peintre de la Sixtine a introduit son propre visage dans la fresque du *Jugement dernier*, c'est sous l'image, reconnaissable aux seuls initiés, de la peau que saint Barthélemy, le martyr écorché, brandit farouchement. La recherche du caractère et de la singularité, physique et psychologique, qui fait de chaque être un individu unique, ne se perd pas dans les minimes détails de la physionomie ; même les bustes de terre cuite favorables à la précision des rides, du grain de la peau conservent une monumentalité majestueuse et simple, tels le saint Antonin du couvent de San Marco à Florence ou le Luca Pitti qui habite encore le palais de ses ancêtres, le Palazzo Pitti. De même le traitement extrêmement naturaliste du visage du Colleone (à Venise), tout en tension de muscles, en boursouflure de chair, n'empêche pas l'extra-

DES ARTISTES

Ci-dessous : **Ghirlandajo, qui contribua à la splendeur de Florence. Il peignit surtout à fresque et rajeunit les sujets sacrés par l'introduction de portraits d'hommes ou de femmes célèbres. On lui doit la connaissance de quantité de détails sur la vie de tous les jours en Toscane au temps du Quattrocento. Andrea Verrochio, élève de Donatello, fut tour à tour orfèvre, sculpteur et peintre. Il fut le maître de Lorenzo di Credi, du Pérugin et de Léonard de Vinci.**





Photographies Giraudon.

Phot. Giraudon.

Deux détails de la célèbre « Nativité », de Botticelli (musée des Offices), peinte en hommage aux Médicis, dont on retrouve les portraits. Ci-dessus à gauche : **Laurent âgé de dix-sept ans. Marcel Brion, auteur de notre article, le voit plutôt dans le personnage qui est debout dans l'autre partie du tableau** (à droite).

ordinaire statue de bronze par Verrocchio d'être, au delà du personnage individualisé avec une vigueur inégalée, la synthèse même de cet ensemble d'ambitions, de cruautés, d'appétits, de vertus guerrières, d'intrépidité et de sévérité, dont était fait le condottiere de la Renaissance.

GRACE AU PORTRAIT NOUS CONNAISSONS UNE SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE

C'est le fondateur de l'esthétique du Quattrocento, Léo-Battista Alberti, qui a écrit cette phrase saisissante où se justifie l'extrême individualisme de la Renaissance : « Celui qui cultive ses dons personnels rend assez de services à l'État. » Cette nouvelle notion de l'État conçue comme une addition de fortes personnalités énergiquement individualisées, notion directement opposée à la pensée du moyen âge, s'exprime dans la vie et l'œuvre d'un Machiavel, génial théoricien de l'art de gouverner les hommes, tout en finesse, en subtilité de l'intelligence, tel que nous le montre son buste au Bargello de Florence. Il sut faire preuve d'un véritable héroïsme dans son dévouement à sa ville et aux idées libérales dont il était le champion.

Autant, dans ce portrait, Machiavel s'affirme « intellectuel », tout en pointes, autant la fougueuse complexité du caractère de Laurent le Magnifique éclate, en rudesse fougueuse, en volonté obstinée et calculatrice, dans le buste en marbre du musée des Offices qui le représente homme d'État, maître des destinées de Florence, plutôt que poète et amateur d'art. Si nous rapprochons cette image du portrait de Savonarole, peint par Fra Bartolomeo dans le couvent dominicain de San Marco d'où partit sa violente campagne de réforme de l'Église, nous constatons à quel point ces deux adversaires, paradoxalement, se ressemblent ; chez eux s'affrontent l'esprit de domination, la volonté de puissance, l'ardeur à faire triompher l'idéal que l'un et l'autre portaient dans leur cœur : le retour à la simplicité et à la pureté des origines du christianisme chez Fra Girolamo, la grande idée politique

Phot. Sougez.

Partie droite du même tableau. Au second plan, Julien en robe blanche brodée d'or. Au premier plan à droite, Botticelli se serait peint lui-même.

du despotisme éclairé et d'une possible fusion du catholicisme et du paganisme chez Laurent de Médicis.

C'est ainsi que toute la vie de l'âme individuelle s'épanouit dans le portrait de la Renaissance, et à côté d'elle l'image d'une société tout entière. L'ouvrage historique le plus véridique serait sans doute celui qui grouperait les portraits peints ou sculptés des hommes *qui ont fait l'histoire*, à condition bien entendu que ce ne fussent pas des portraits courtisans, mensongers ou idéalisés de parti pris. La Renaissance, qui substitua à l'idéalisme religieux un naturalisme anthropocentrique, a porté jusqu'à la passion l'amour de la vérité, dans tous les domaines de la pensée, de l'art, du savoir scientifique, et fait naître l'humaniste, personnage-type de cette époque, animé par le culte de la vérité intellectuelle et morale autant que le condottiere par l'expansion totale de son énergie. Chez l'un et chez l'autre, le dynamisme vital est le même, quoiqu'il s'exprime sur des plans différents. Le visage de Marsilio Ficino, dans la fresque de Ghirlandajo, ou celui de Pic de La Mirandole, dans *l'École d'Athènes* de Raphaël au Vatican, attestent un héroïsme de la pensée, une intrépidité dans la conquête de la connaissance, qui égalent le courage militaire de l'homme de guerre et l'esprit civique de l'homme d'État.

C'est ainsi qu'une époque et une société projettent ce qu'elles ont de plus intimement réel dans les portraits de leurs grands hommes. Il n'y a pas, pour l'historien, de document plus directement évocateur et plus profondément instructif qu'un buste de terre cuite ou de marbre dans un palais, un portrait peint sur la fresque d'une église, une miniature ou une monnaie — les extraordinaires médailles de Pisanello, de Matteo de Pasti ou de Sperandio, par exemple — ou la statue équestre d'un chef de guerre au cœur même de la cité qu'il a sauvée.

De l'esthétique et de la technique du portrait, du problème de l'exactitude physiognomonique, en particulier, et de la liberté d'interprétation ou d'idéalisation, il y aurait beaucoup à dire. Le visage et l'âme de l'homme, la vérité profonde immuable et le jeu infiniment mouvant des apparences forment un inépuisable sujet de méditation.

MARCEL BRION.

IL Y A UN SIÈCLE MOURAIT

MUSSET

DANDY

UN jour nous fûmes conviés à entendre chez Nodier un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, qui devait lire quelques fragments d'un livre de poésies qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom à peu près inconnu dans les lettres, et pour la première fois ce nom allait être livré à la publicité... Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle : Alfred de Musset. » C'était Alexandre Dumas, dont l'œil tapi sous d'épaisses paupières suivait ainsi les évolutions du nouveau mousquetaire de la religion romantique. Tous les fidèles des soirées de l'Arsenal étaient là : le bon Théo Gautier, noyé dans des coussins à l'ombre d'un buffet néo-gothique, rêvait à Fanny Elssler, qui, à cette heure précise, dansait sa « Giselle » sur la scène de l'Opéra ; le jeune Sainte-Beuve, drapé dans sa gaucherie comme dans un péplum, coulait un regard amoureux vers la jolie Adèle Hugo, pendant que le mirobolant Victor, son époux, faisait un effort surhumain pour s'exprimer dans cette langue à lui inhabituelle : la prose ; droit comme la statue du commandeur, les bras croisés sur un cœur dont les éditeurs guettaient déjà les moindres palpitations, Alphonse de Lamartine regardait et ne daignait rien voir ; et le délicieux Nodier, dont les lèvres venaient de libérer quelque conte fantastique, accueillait le nouveau venu, que Deveria croquait en deux coups de crayon. Alfred de Musset, lui, contemplait sans émotion le cénacle où il était pour la première fois admis ; certes, il suivait avec fougue les spectaculaires offensives des francs-tireurs romantiques; il souscrivait à leurs manifestes, mais autant par conviction que par nonchalance, il ne vouait pas aux

hot. Sougez (B. N.).

ÉMILLANT ET POÈTE DÉCHIRÉ

Phot. Bulloz.

1.

Phot. Sougez (Carnavalet).

3.

Alfred de Musset (1), déguisé en page florentin, tel que le vit Deveria à un bal travesti, après qu'il fut admis dans le « Cénacle » romantique à l'Arsenal. Mais en ces années 1830 le futur poète des « Nuits » fréquentait plus volontiers les cafés Frascati (2) ou Tortoni (3) — rendez-vous, sur les boulevards, de la jeunesse dorée — que les cercles littéraires.

orties les siècles classiques ; et de se trouver seul au Théâtre-Français pour écouter Molière l'empêchera sans doute d'estimer tout à fait glorieuse la victoire d'« Hernani ».

S'il était presque un inconnu dans ce cénacle qui conspirait contre la tradition, Musset avait déjà acquis une notoriété certaine sur les Boulevards, où régnaient les dandies. Car ce n'est pas pour cultiver la poésie qu'il renonça successivement à ses études de droit, de médecine et à un emploi assez obscur au ministère de la Guerre. Ne déclarait-il pas à dix-huit ans : « Non, je ne serai pas poète » ? En quittant le lycée Henri-IV, où il avait été le condisciple du duc de Chartres, il n'avait qu'une seule ambition, qu'un seul objectif : tomber amoureux le plus vite possible. Et ce n'est pas après la rime qu'il allait courir en compagnie d'Alfred Tattet, d'Ulric Guttinguer, du comte d'Alton et du comte Belgiojoso. Ce quintette de dandies avait pour modèle Eugène Sue, que son ami le comte d'Orsay avait initié, en Angleterre, à l'art de séduire par le raffinement de la toilette, l'élégance des équipages et l'exquise préciosité de l'esprit. Pour être tout à fait dans le ton, il était alors indispensable de pratiquer un sport : renonçant à la boxe fort à la mode, Musset faisait, lui, de la natation, et si ses loisirs ne lui laissaient guère le temps d'écrire, il trouva cependant le moyen d'en noter l'horaire :

« Le Boulevard ne commence guère à remuer qu'à midi. C'est alors qu'arrivent les dandies ; ils entrent à Tortoni par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé, coiffé, déjeune jusqu'à deux heures à grand bruit,

puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'il fait de sa journée est impénétrable : c'est une partie de cartes, un assaut d'armes, mais rien n'en transpire au dehors, et je ne vous le livre qu'en secret... A cinq heures, changement complet, tout se vide et reste désert jusqu'à six heures. Devant le club de l'Union, illuminé, les équipages s'arrêtent ; les dandies sautillent çà et là avant d'entrer au Jockey... A huit heures et demie, fumée générale : cent estomacs digèrent, cent cigares brûlent, les voitures roulent, les bottes craquent, les cannes reluisent, les chapeaux sont de travers, les gilets regorgent, les chevaux caracolent. Le monde dandy s'envole à nouveau. Ces messieurs vont au théâtre, et les dames pirouettent... A onze heures et demie, les spectacles se vident, on se casse le cou chez Tortoni pour prendre une glace avant de s'aller coucher... On se sépare en fumant au clair de lune. »

Les bals, eux aussi, occupaient notre génie en herbe. Alexandre Dumas en était le prestigieux animateur, et l'on parla longtemps, dans Paris, de la fête qu'il donna chez lui, square d'Orléans. Il s'en était allé lui-même, avec quelques joyeux compagnons, tuer le gibier nécessaire dans les fourrés de La Ferté-Vidame ; et dix peintres rivalisèrent de talent pour décorer l'appartement. Delacroix, en redingote, dessina notamment une fresque consacrée au triomphe de Rodrigue. Et le grand soir venu, l'imperturbable Buloz déguisé en Pierrot, La Fayette travesti en vénitien et les pensionnaires de la Comédie-Française habillées dans le style Henri III, menaient la farandole. Nombre des turbulents romantiques qui participaient à la soirée se retrouveront plus tard dans les fauteuils de l'Académie Française.

Et la vie de Musset eût pu s'écouler paisiblement sur le Boulevard, entre la rue de la Grange-Batelière et celle de la Chaussée-d'Antin. Mais le sort en avait décidé autrement. Il l'avait fait naître en

Phot. Bulloz. I.

Les « jeunes Turcs » du romantisme se retrouvaient dans les salons de Mme Récamier — où trônait encore Chateaubriand — de Mme de Girardin, de la duchesse d'Abrantès. Musset était l'un des favoris du thé de la princesse Belgiojoso, où il rencontrait Delacroix et Berryer (1). Il habitait alors, rue de Grenelle, une maison dont la triste façade était voilée par une élégante fontaine et des frontons à l'antique (2). C'est aujourd'hui la « Fontaine des Quatre Saisons ».

2. Phot. Beyda.

1810, la même année que Chopin et que Schumann, et il lui avait donné du génie. Musset n'avait pas le choix : il était mis au monde pour souffrir, et sa nature l'incitait à cultiver avec lucidité sa souffrance, à la goûter et puis à en parler, en vers, naturellement. En avril 1833, Alfred de Musset est invité par François Buloz au déjeuner annuel de la « Revue des Deux Mondes » ; le destin, qui a revêtu ce jour-là l'habit du chef du protocole, l'assied à la droite de George Sand ; on parle littérature, on s'enthousiasme, on s'enflamme, on jure de se revoir, de ne plus se quitter. Et, six mois plus tard, c'est le voyage à Venise, où le destin, toujours lui, a placé ironiquement l'innocent docteur Pagello avec le dessein d'en faire l'artisan d'une rupture artistiquement profitable. Lorsque Musset rentre seul à Paris, les Boulevards n'ont plus pour lui l'aspect « dandy » d'autrefois. Chez Tortoni, le sirop d'orgeat est devenu amer ; mais s'il s'enfonce dans le désespoir, « l'enfant du siècle » ne met nul frein à ses passions. Il se réconciliera plusieurs fois avec George Sand, juste le temps de rouvrir les plaies qui commencent à se cicatriser ; et de droite à gauche, il cherchera des émotions mineures qu'il poursuivra dans les salons de Mme Jaubert, de la princesse Belgiojoso, dans la loge de Rachel, de Pauline Garcia ou de la belle Mme Allan, enfin sur le « Boulevard du crime », où les rencontres sont moins recommandables.

C'était Musset-Perdican qui, en 1833, arpentait les rues de Paris ; c'est Musset-Lorenzaccio qui désormais hante les salles de rédaction, porte rue de Bellechasse à la « Revue des Deux Mondes » le poème dont l'encre n'est pas encore sèche. Jusqu'à 1839, il habitera rue de Grenelle, à deux pas de ce quai Malaquais où George Sand, par la grâce de Latouche, fondateur du « Figaro », avait installé ses pénates. Puis, il émigrera sur la rive droite, rue du Mont-Thabor, pour se rapprocher des Boulevards et de la Comédie-Française, où triomphait Rachel. A cette époque, Musset gardait le souvenir cuisant de son échec à l'Odéon, en 1830 : sa « Nuit vénitienne » s'était alors effondrée sous les huées et les sifflets. Mais de nouveau, il se mettait à hanter les coulisses, à guetter ce frémissement du rideau qui prend un imperceptible élan avant de s'envoler vers les cintres :

« Ne serait-ce pas une entreprise hardie, se demandait-il, que de purger la scène de ces vains discours, de ces madrigaux philosophiques, de ces lamentations amoureuses, de ces étalages de fadaises qui encombrent nos planches ? Ne serait-il pas curieux de voir aux prises avec le drame moderne qui se croit souvent terrible quand il n'est que ridicule, cette muse farouche, inexorable, telle qu'elle était aux beaux jours d'Athènes, quand les vases d'airain tremblaient à sa voix ? »

Ce fut surtout Victor Hugo qui trembla à la lecture de ce manifeste ; et Paris apprit du même coup la rupture de Musset et de l'école romantique, que seuls les manuels de littérature parviendront ultérieurement à réconcilier. Mais il fallait que la profession de foi fût suivie d'un exemple probant et il fallait surtout que ce dernier fût réussi. Dans ce Paris que soulevaient alternativement les passions politiques et esthétiques, Musset avait pour partisans les étudiants ; il était déjà classé poète de la jeunesse, et la jeunesse ne pouvait moins faire que d'applaudir le moindre vers qui tombait de sa plume. Et puis l'affectueux Théophile Gautier ne voyait pas sans tristesse le « petit page » des soirées de l'Arsenal faire cavalier seul et narguer les anciens amis qui lui avaient mis le pied à

Théophile Gautier, qui fit cette caricature de Musset devisant avec Balzac (1), fut l'un des plus efficaces agents de liaison entre l'auteur de « Rolla » et le vindicatif « Cénacle ». La maison de Victor Hugo, place des Vosges (2), fut l'une des chapelles de la religion romantique dont Musset n'admit jamais tout à fait le dogme.

Phot. Sougez. 1.

2. Phot. Beyda.

Sans doute avait-il trop d'humour ou d'amertume, comme en témoignent les deux dessins qu'il fit de lui-même (3 et 4), pour prendre tout à fait ses émotions au sérieux. Et c'est Gavarni qui, dans ce portrait classique (5), a sans doute le mieux découvert le charme de son modèle.

l'étrier ; à l'étonnement général, le 29 novembre 1847, au lendemain de la création de « Un Caprice », au Français, il salua, dans le journal « La Presse », « la prodigieuse habileté, la rouerie parfaite, la merveilleuse divination des planches » de l'auteur de « Rolla ». L'hiver, puis le printemps 1848 virent se succéder les « Proverbes » sur la scène de la Comédie-Française : le 22 juin, « Il ne faut jurer de rien » était à l'affiche : « C'était justement la veille de l'insurrection, notera Musset, j'avais encore trouvé une salle toute pleine, garnie de jolies femmes, de gens d'esprit, un parterre excellent, de très bons acteurs, enfin tout pour le mieux... Le lendemain, bonjour ! Acteurs, auteur, directeur, souffleur, nous avions le fusil au poing avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. »

Sainte-Beuve, de son côté, attendait la fin de la bataille de rues pour lancer cette balle qui d'ailleurs n'atteignit personne : « Musset est le caprice d'une époque libertine et blasée. »

Le critique des « Lundis » avait tort de vouloir chasser la victoire du camp de Musset ; il avait raison pourtant lorsqu'à travers le masque byronien du poète il reconnaissait un héros de Hogarth. Et cette confession de Musset livre sans doute le secret du mal qui le tortura durant les quinze dernières années de sa vie : « Peut-on voir un spectacle plus pénible que celui d'un libertin qui souffre ? J'en

ai vu dont le rire faisait frissonner. Celui qui veut dompter son âme avec les armes des sens peut s'enivrer à loisir ; il peut se faire un extérieur impassible ; il peut enfermer sa pensée dans une volonté tenace ; sa pensée mugira toujours dans le taureau d'airain. »
Cet extérieur impassible trompe tout le monde : la duchesse d'Abrantès, qui fut, disait Talleyrand, « le tourbillon de l'Europe », s'y laisse prendre ; la douce M^me^ Jaubert feint de ne rien savoir. Et la tristesse ronge comme un cancer le cœur du poète, qui refuse de s'en guérir : « Le monde, disait-il, n'a pitié que pour les maux dont on meurt... » Et il en mourra sans que sa légende de dandy insouciant, amoureux et désinvolte en soit affectée.
Mais pour le comprendre, pour découvrir la véritable source de son lyrisme, il faut suivre sa trace non pas à Venise, mais sur les boulevards de Paris. Un seul être, de son vivant, soupçonna son calvaire : Sœur Marceline, qui, de loin en loin, quittait son couvent pour venir soigner l'âme et le corps de celui que Heine appelait déjà « le premier poète lyrique de France ».
C'est elle qui, le 1^er^ mai 1857, revêtit le poète mort d'un grossier chandail de laine qu'elle avait elle-même tissé dix-sept ans plus tôt. Pour la première fois, Musset quittait son uniforme, son armure de Parisien désinvolte, et ses lèvres cessèrent de sourire à la minute où il connut la paix :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Claude BAIGNÈRES.

Phot. Bulloz.

3.

4.

Phot. Sougez.

5.

Phot

Chambre-bureau vue sous ses deux aspects. Dans un angle, lit d'acajou retour d'Égypte ; devant les fenêtres, vaste bureau Empire. Aux murs, papier vert bronze. Bergères et fauteuils « aux dauphins ». Rideaux de toile imprimée « grand arbre » de Braquenié (George Pesle, décorateur).

DANS LA MAISON

PLACE A L'HOMME

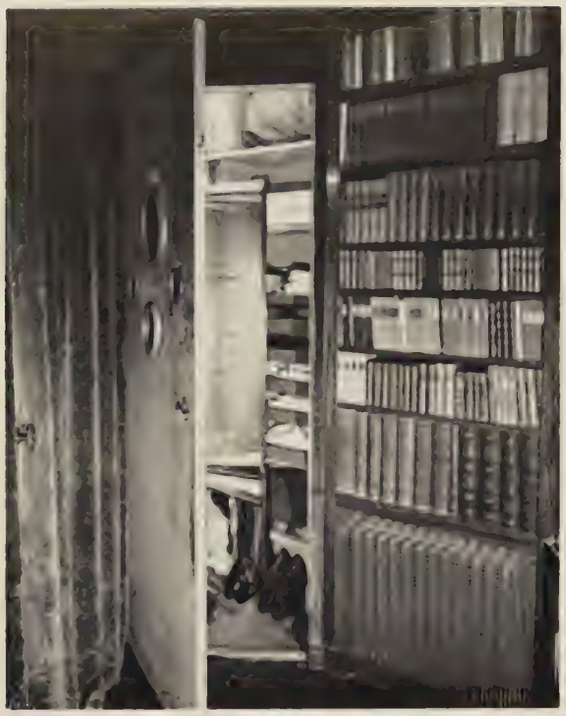
On dit que, dans la vie d'intérieur, l'homme est dépourvu de sens pratique... Telle est du moins l'opinion de la majorité des femmes, qui sont, elles, les grandes organisatrices de l'appartement d'aujourd'hui et dont le rôle est d'imposer un ordre : leur ordre. C'est pour elles que l'architecte groupe les pièces, élimine les espaces inutiles ; pour elles que se développe une technique qui a la prétention de devenir un art — art ménager. C'est pour leur éviter des gestes et des pas que l'appartement se simplifie, se plastifie.

Dans la maison ainsi conçue, l'homme risque de se sentir en visite. Pour l'y retenir, il importe donc de lui faire sa place, de lui « sacrifier » une pièce où — au mépris peut-être de la logique courante — il puisse ranger à sa manière, classer des papiers suivant de mystérieux procédés, collectionner, lire, écrire, rêver, pratiquer des travaux manuels, bref s'abandonner aux petites manies des hommes de tous les temps. Tant pis s'il fait un peu figure d'anachronisme ; si sa tendresse pour ses pipes, ses tableaux, ses photographies, ses fusils, ses trophées de chasse et les mille objets que n'apprécient pas toujours les femmes semble puérile... Laissez-le, Madame, organiser son domaine d'intellectuel, d'artiste, d'industriel ou d'oisif temporaire ; confondre loisir et travail ; placer son lit à deux pas de son bureau et ses livres à portée de sa main ; aménager sa pièce en ancien ou en moderne ; expérimenter ses petites « trouvailles » de confort. N'oubliez jamais qu'un homme sans bureau reste un errant.

Bureau - chambre - bibliothèque

Une paire de vitrines en acajou encadre un lit-canapé de style colonial anglais du début du XIX[e] siècle et un papier peint panoramique de Zuber. Murs peints en rouge. Moquette verte. Bureau Regency. Fauteuils français Restauration. Rideaux en même toile imprimée de Braquenié (Raoul Guiraud, décorateur).

Phot. Rubin.



Chambre - bureau - bar - dressing-room

conçue pour trouver toutes les commodités à portée de la main. A gauche, une ancienne alcôve en acajou (extérieur et intérieur) a été transformée en une vaste penderie encadrée de bibliothèques. Ci-dessus : divan-lit tendu de drap vert, souligné de galons noirs. A droite, devant la fenêtre, bureau et fauteuil de bateau anglais. Tapis chinois (chez M. Rivoire, industriel).

Phot. P. Jahan.

La cellule-bibliothèque

tapissée de velours vert cèdre comme le divan. Rideaux de même tissu. Moquette de même ton. Les reliures, les abat-jour et le fauteuil tendu de jaune sont les seules notes chantantes. Recouverte, elle aussi, de velours, la porte du placard entr'ouverte laisse apercevoir des étagères pour le linge et les casiers à chaussures (page de gauche).

Le bureau-chambre

tendu de papier vert uni s'accordant avec le tissu jaune du lit et des sièges. Décors des portes et cheminée Directoire. Meubles anglais en acajou du XIXe siècle (Raoul Guiraud, décorateur).

Photographies J. et F. Beyda.

Les studios-chambres

Pour ceux que leur métier retient à la maison, voici deux formules de pièce à tout faire.

Dans une maison de banlieue, ensemble de meubles en métal laqué vert moyen ; fauteuils de cuir d'un vert plus foncé. La tenture du fond est en velours acajou blond et s'assortit à l'écossais du dessus de lit de repos sur estrade. Tout est ici fonctionnel, et M. Chauvin, industriel, peut diriger son affaire à distance, sans sortir de chez lui.

Phot. Beyda.

Installé dans le grenier d'un immeuble à Paris, ce studio de cinq mètres sur dix mètres s'inscrit sur deux plans : l'un, plus haut, où sont groupés la table à dessiner, les sièges et les bibliothèques avec dessus d'ardoise conçues par Jacno, propriétaire du lieu et créateur des affiches du T. N. P. ; l'autre plan, plus bas, le coin du repos avec un divan tendu de tissu noir et blanc. Tapis de cisal vert. Aux fenêtres, rideaux jaunes.

FRANCE
festivals

Le Charles X

des murs tendus de feutrine verte, des rideaux en tapisserie de la fin du siècle dernier, de beaux meubles Charles X en bois clair (Jacques Damiot, décorateur).

Le Victorien

des murs tendus de feutrine rouge. Moquette du même ton s'accordant avec l'acajou des meubles anglais de la fin du XIX^{e} siècle. Bibelots écossais.

L'Impérial

boiseries d'époque Empire, comme les meubles, sélectionnés dans les meilleurs. Moquette beige, rideaux de taffetas crème soulignés d'un galon ancien (Viel, décor.).

e romantique

urs tendus de tissu
itant la peau de léo-
rd. Devant la fenêtre,
elle de mamelouk ser-
nt de chaise. Bureau et
uteuil anglais de
époque victorienne. Ri-
eaux de coton imprimé ;
ez Jean Cocteau à Milly.

Le bureau chez soi

es modernes

-contre : chez un écri-
in, M. Cameron, bureau
métal et chêne clair
noll). Sur les murs
rts se détachent : pein-
res modernes, gravures
ciennes et livres.

droite : conçu dans
s tonalités douces, gris
beige pour les murs
le tapis. L'accent est
nné par les meubles
ébène rehaussés de
guettes de bronze
ré (Viel, décorateur).

Photographies P. Jahan, J. [illegible]

Le bureau hors de chez soi

Il peut être aussi recherché et faire l'objet d'autant de soins qu'un bureau installé chez soi. Il reflète la personnalité de celui qui y passe un tiers de sa vie.

Photographies J. et F. Beyda.

Celui d'un directeur de théâtre :

es murs sont tapissés de flexwood et percés de niches-bibliothèques ornées de staff à la manière italienne. Au premier plan, bureau de style Chippendale et bergère à oreilles tendue de grosse toile imprimée à fond rouge, anglaise comme la chaise qui lui fait face. Au fond, côté réception, canapé à deux places vert foncé et bergère tendue de cuir havane. Décorée par Wakhévitch pour Maurice Lehmann.

Celui d'un industriel :

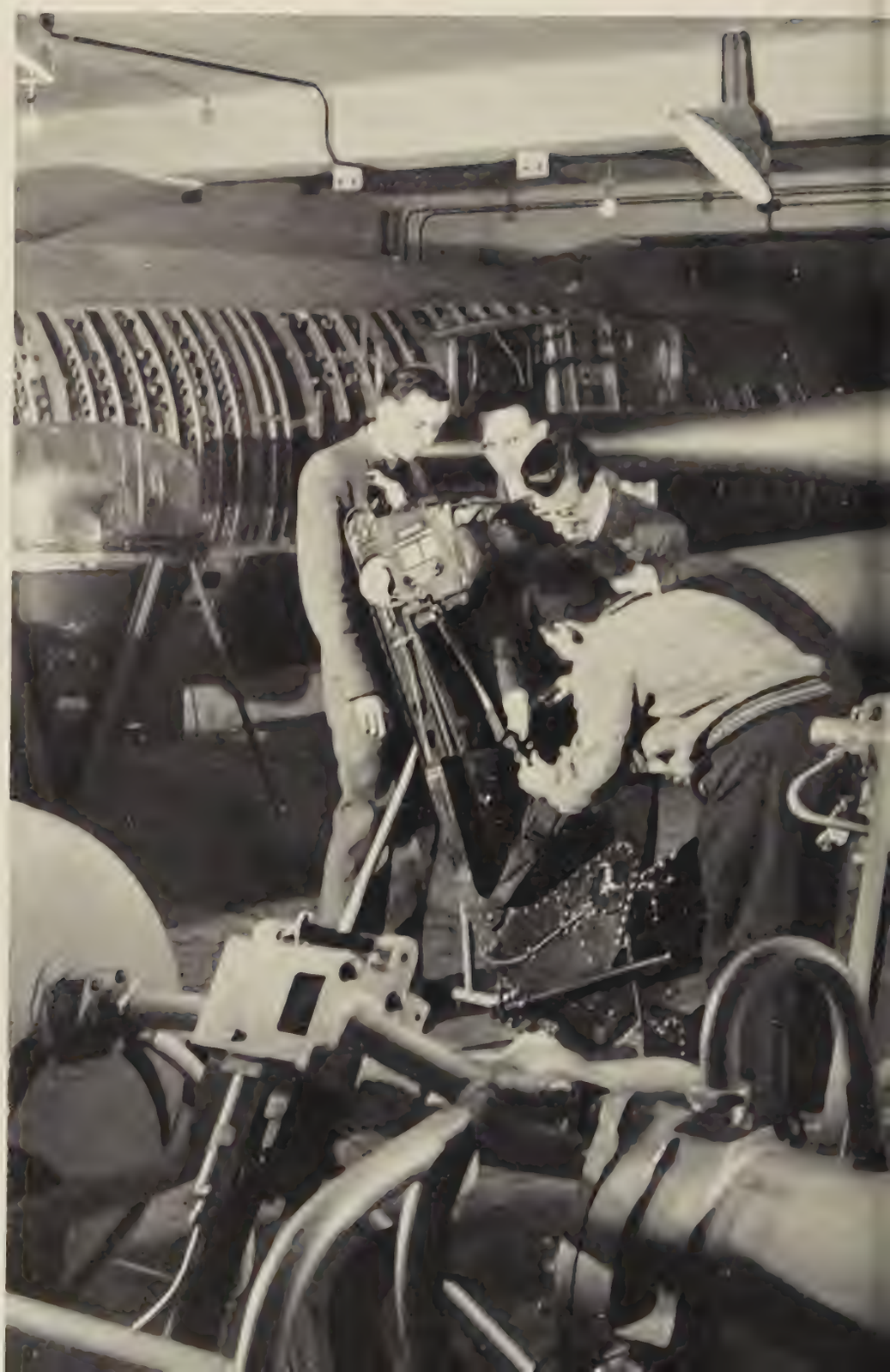
l'ensemble est moderne, sans sécheresse. Des bibliothèques occupent deux murs sur quatre. De belles reliures aux dorures anciennes ajoutent leur note chaude à l'acajou des meubles conçus spécialement pour cette pièce. Rideaux et murs verts. Portes tendues de cuir patiné ocre clair. (Dugrenot, décor.)

Celui d'un artiste graphique :

résolument moderne, mais animé d'objets pittoresques : coq de clocher, praxinoscope, clairon, etc. Chaque mur a sa couleur : blanc, gris, citron. Le bureau est de Knoll, la table à dessin en chêne naturel, conçue par l'artiste lui-même : J. Nathan-Garamond. Fauteuil tendu de tissu écossais (Pierre Frey).

DES CARRIÈRES OUVERTES

Fronton de l'Ecole nationale supérieure de l'Aéronautique, boulevard Victor. - Façade sur la rue de la Porte-d'Issy.



Les matériels aéronautiques les plus variés sont présentés aux élèves pour un examen approfondi. Au premier plan et à droite, réacteur fusée du Trident. Au second plan, les élèves travaillent sur un siège éjectable. A l'arrière-plan, à gauche, fuselage ouvert d'un « Maraudeur » et, au fond à droite, un avion-cible.

II

L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE L'AÉRONAUTIQUE

La France, qui fut le berceau de l'aviation, est de nouveau aujourd'hui à l'avant-garde de la technique aéronautique : vaste champ d'action pour ceux qu'attirent la science et l'aventure.

Colbert, qui assura pour un siècle notre maîtrise incontestée des mers, avait coutume de dire : « La marine est chose royale. » On peut affirmer aujourd'hui que l'aviation est chose nationale. Si depuis dix ans l'industrie aéronautique française, distancée entre les deux guerres par ses rivales américaine, russe ou allemande, a accompli un redressement spectaculaire, elle le doit en majeure partie à une « politique de l'aviation » qui a été audacieusement déterminée dès 1944 et poursuivie avec une continuité assez rare pour être soulignée. Un certain nombre d'avions de conception et de construction totalement françaises peuvent désormais se mesurer à des appareils étrangers de type similaire, et ils font souvent prime sur le marché mondial. Bien mieux, certains de nos prototypes sont considérés par les spécialistes internationaux comme des machines d'avant-garde. Conséquence immédiate : les industriels de l'aéronautique française réclament des ingénieurs de plus en plus nombreux, et certaines grandes firmes étrangères recrutent à Paris quelques-uns de leurs cadres supérieurs parmi les anciens élèves de l'École nationale supérieure de l'Aéronautique.

SUP'AÉRO, NOUVELLE VENUE

Comme l'École nationale supérieure des Télécommunications, qui fera, en juillet, l'objet d'une troisième étude, « Sup'Aéro » est une nouvelle venue dans la famille des « Grandes Écoles ». Bien que son accès soit aussi difficile que celui de l'École des Mines ou l'École des Ponts et Chaussées, elle ne connaît peut-être pas encore la cote et le traditionnel respect réservés à ces deux temples.

L'aéronautique française emploie actuellement un peu plus de 60.000 « ouvriers », mais si l'on tient compte de l'accroissement de la population et de l'expansion de l'industrie, 80.000 seront nécessaires dans dix ans. La proportion moyenne des cadres, estimée aujourd'hui à un ingénieur pour dix travailleurs, tend d'autre part à se rapprocher de la proportion exigée dans la radiotechnique, et à devenir un pour huit. Si l'on admet qu'un ingénieur travaille en moyenne pendant trente ans, l'encadrement de 60.000 personnes nécessite donc la formation annuelle de 200 ingénieurs. Il est clair que ce chiffre sera dépassé au cours des prochaines années.

RECRUTEMENT ACTUEL INSUFFISANT

Quelle doit être la formation de ces ingénieurs ? L'industrie aéronautique n'emploie pas que des spécialistes : les anciens élèves de Polytechnique, de Centrale, des Arts et Métiers, de l'École supérieure d'Électricité, ou même d'écoles moins difficiles, y trouvent une place. Mais c'est aux ingénieurs de

Les femmes aussi ont des ailes... La dernière promotion compte une jeune fille. On la voit se livrer ici à des manipulations d'électricité.

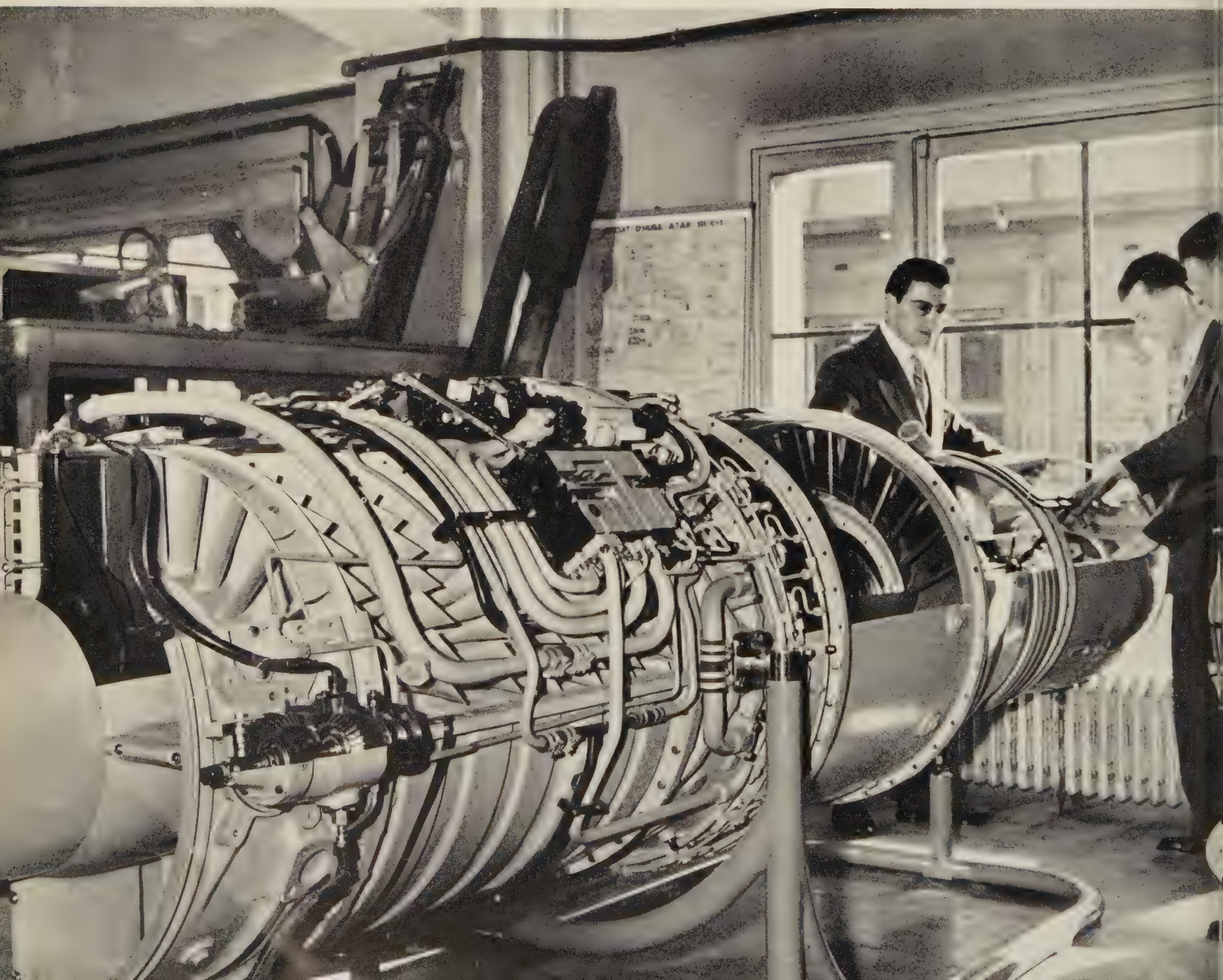
Ecorché comme une pièce d'anatomie, un turboréacteur ATAR livre ses multiples secrets.

l'Aéronautique, c'est-à-dire aux diplômés de Sup' Aéro, que s'adressent de plus en plus les chefs d'entreprise : le Secrétariat de l'École reçoit quatre offres d'emploi par ingénieur à chaque promotion.

Sup' Aéro n'a pas toujours été la grande École d'État dont les bâtiments s'insèrent aujourd'hui, boulevard Victor, dans l'ensemble architectural du ministère de l'Air. Dès 1909, c'est-à-dire au moment où les frères Wright faisaient leurs expériences au camp d'Auvours, le colonel Roche avait eu une claire vision des besoins futurs de l'aéronautique naissante. L'École supérieure d'Aéronautique et de Constructions mécaniques, dont il fut le fondateur, s'installa modestement rue de Clignancourt. L'enseignement n'y était guère comparable à ce qu'il est devenu aujourd'hui. En ce temps où les résultats étaient souvent le fruit de l'empirisme, on estimait qu'après un an d'études un ingénieur était capable de construire un avion... Aujourd'hui, après trois ans de mathématiques spéciales et trois ans passés à Sup' Aéro, le jeune ingénieur est tout juste capable de réfléchir utilement sur les problèmes fondamentaux. Les premiers cadres techniques de la guerre de 1914-1918 n'en furent pas moins formés par cette École du colonel Roche, qui, en 1930, devenait École de l'État, sous le nom de « École nationale supérieure de l'Aéronautique ». Deux ans plus tard, les grands bâtiments du boulevard Victor étaient inaugurés par le Président de la République, et Sup'Aéro adaptait ses méthodes de travail aux techniques mondiales.

LE PREMIER PAS A FRANCHIR

Comment entre-t-on à l'École nationale supérieure de l'Aéronautique ? Il faut être reçu à un concours dont il serait vain de nier les difficultés puisque le programme en est exactement le même que celui de l'École Polytechnique. Actuellement, 45 élèves ingénieurs sont reçus chaque année, mais ce chiffre sera probablement porté à 50 dès l'an prochain. Age moyen du concours : vingt et un ans. Durée des études à l'École : trois ans. Les ingénieurs des Arts et Métiers sortis médaillés de leur école, avec en mathématiques une moyenne supérieure à 15-2 sont admis sur titre, c'est-à-dire sans concours. Les élèves étrangers justifiant d'équivalence peuvent être également reçus dans les mêmes conditions sur décision du ministre de l'Air. Les uns et les autres entrent en première année. D'autre part, un certain nombre d'anciens élèves des Écoles Polytechnique, Mines, Centrale, Ponts et Chaussées et Génie



Mathématiciens et physiciens, les ingénieurs doivent savoir manier fraiseuses et tours. Ils sont donc initiés au travail sur machines-outils.

Au laboratoire de chimie, le futur ingénieur se livre à des études sur les combustibles d'aviation.

Ces quatre jeunes gens déterminent les caractéristiques d'un profil d'aile d'avion par une méthode mettant en œuvre des analogies électriques.

maritime peuvent, à condition d'avoir satisfait aux examens de sortie de ces Écoles et dans une limite étroite de places disponibles, bénéficier de l'admission directe en seconde année : ils seront eux aussi élèves ingénieurs. Seuls, les « bottiers » de l'X, ayant opté pour le corps des Ingénieurs militaires de l'Air, auront droit au titre d'ingénieurs élèves pendant les deux années qu'ils passeront à Sup'Aéro, qui jouera alors pour eux le rôle d'une École d'application.

TROIS ANS D'ÉTUDES...

Voici donc un garçon admis à pénétrer dans le grand bâtiment du boulevard Victor. Il y suivra des cours et exécutera des travaux et expériences de laboratoire pendant trois ans. La première année sera exclusivement consacrée au haut enseignement scientifique, car il s'agit pour l'élève titulaire d'absorber pendant cette période une somme de connaissances sensiblement égales à celle des Polytechniciens. Il n'entendra donc pas parler d'avion, mais de mathématiques de mécanique, de physique et de chimie. La formation scientifique du futur ingénieur est maintenant au point et il va pouvoir recevoir en seconde année une formation aéronautique. Les cours essentiels porteront sur l'aérodynamique, la résistance des matériaux, la technique de l'avion et sa fabrication, les matières premières et l'électronique. Pendant les trois derniers mois de la deuxième année d'études, les élèves procèdent par groupe de deux à l'établissement d'un projet d'avion de type imposé (transport voyageurs, bombardier, intercepteur, etc.), dont les caractéristiques correspondent aux types actuels. Ce projet donne l'occasion aux élèves de concrétiser pour la première fois l'enseignement qu'ils ont reçu et leur permet de démontrer un certain esprit d'initiative ou même d'invention.

La technique aéronautique est devenue aujourd'hui si diverse que Sup' Aéro a dû créer en troisième année deux options : l'option « propulsion », qui permet une étude approfondie des moteurs, réacteurs, turboréacteurs, fusées ; et l'option « équipements », où l'on étudie de très près tout ce qui touche aux servo-mécanismes, au radioguidage et aux instruments de bord. Les cours relatifs aux engins guidés, aux giravions et à la mécanique du vol sont communs aux deux options.

Comme en deuxième année, les trois derniers mois sont consacrés à l'étude d'un projet. Les élèves de l'option « propulsion » présentent un réacteur, et ceux de l'option « équipement », un pilote automatique. En réalité, il s'agit d'une sorte de thèse se présentant sous la forme d'un volume auquel sont jointes des planches de dessins. La soutenance de ce projet devant un jury de spécialistes jouera un rôle important dans le classement général de sortie.

... THÉORIQUES ET PRATIQUES

Quelles sont les caractéristiques de telles études ? Bien que le niveau de celles-ci

Photographies Pierre Jahan.

Sup' Aéro dispose de souffleries destinées à étudier le comportement des « modèles réduits ». Mais ils vont parfois, comme on le voit sur la photographie de gauche, compléter leurs notions d'aérodynamisme dans les souffleries de Meudon.

Les élèves de troisième année qui ont choisi l'option « propulsion » ne doivent pas savoir seulement pourquoi *un moteur tourne, mais aussi* comment. *On les voit ici, au banc d'essai des moteurs, relevant sur des manomètres et des cadrans les caractéristiques d'un propulseur : vitesse de rotation, pressions, etc.*

Chaque promotion d'élèves ingénieurs est divisée en groupes d'études pour exécuter en commun des travaux pratiques sous la direction d'un chef de laboratoire. Le groupe ci-dessous se livre à des manipulations d'appareils électriques.

soit élevé, on aurait tort de croire que l'enseignement pratiqué à Sup' Aéro soit essentiellement théorique. Bien au contraire : on s'est ingénié à épauler constamment les cours *ex cathedra* par une très grande variété d'exercices pratiques. Sans doute, les cours sont-ils très nombreux et leur absorption réclame-t-elle un effort laborieux, difficile et d'autant plus soutenu que l'étude de chaque matière est sanctionnée par un examen. Réparties sur 33 semaines, cela représente 1.550 heures de travail, dont 924 de travail dirigé pour la première année ; 1.550, dont 800 pour la deuxième, et 750 heures de travail dirigé pour la troisième. Destinés au cours de leur carrière à tenir des leviers de commandes importants et à penser les problèmes essentiels — qu'ils soient d'ordre mathématique, économique ou psychologique — posés par l'industrie aéronautique, la recherche scientifique, les essais en vol ou l'exploitation des grandes lignes aériennes, il est nécessaire que les jeunes ingénieurs soient rompus à des disciplines variées. En effet, les progrès réalisés dans une technique donnée résultent souvent de ceux déjà obtenus dans des techniques différentes, et il est bon de posséder des connaissances générales étendues pour pouvoir mieux situer sa propre spécialité dans le contexte multiple que représente un engin moderne. Bien que Sup' Aéro soit une école de spécialisation, son rôle consiste à donner aux futurs ingénieurs la culture générale aéronautique la plus vaste possible. C'est ce qu'a admirablement compris son directeur actuel, l'Ingénieur général de l'Air de Valroger, sous l'impulsion duquel les cours sont sans cesse modernisés.

Parallèlement aux travaux pratiques, de très nombreuses séances de « bureaux d'études » se tiennent l'après-midi sur les disciplines faisant l'objet de cours. On pose un problème pratique réel qu'il s'agit d'étudier d'après la leçon théorique. Ces séances

Le S. O. 9050 Trident II, intercepteur léger, st destiné à l'attaque des bombardiers super- oniques — il peut atteindre 15.000 mètres n 2' 30", départ arrêté. Sa vitesse maximum n palier dépasse deux fois la vitesse du son.

Constantin Rozanoff, directeur des essais en vol des usines Dassault, avait été un élève de l'Ecole nationale supérieure de l'Aéronautique : il totalisa 5.000 heures de vol, atteignit 101 fois la vitesse du son et régla 200 prototypes.

ont une préparation directe au métier t aux difficultés que rencontreront demain es élèves devenus ingénieurs.
De très fréquentes visites d'usines et un voyage de fin d'études mettent la promotion n contact avec une grande réalisation située ors de France. C'est ainsi que l'avant-lernière promotion est allée assister aux xpériences de lancement d'engins téléguidés . Colomb-Béchar, et que, l'an dernier, les lèves ont été reçus en Angleterre par les tablissements Vickers et de Havilland. Enfin, les jeunes gens peuvent effectuer, au ours des grandes vacances, des stages émunérés dans les centres aéronautiques.
De nombreux garçons qui songent à pré- arer Sup' Aéro s'inquiètent de savoir si 'École apprend à piloter. L'École nationale upérieure de l'Aéronautique forme des ngénieurs et non pas des praticiens du vol. Mais tous les élèves de l'École bénéficient le bourses leur permettant de passer à peu rès gratuitement le brevet de premier egré sur avion de tourisme.
l faut également noter que tous les élèves itulaires de Sup'Aéro font presque automa- iquement leur service militaire dans l'armée e l'Air comme sous-lieutenant.

DÉPART POUR L'AVENTURE

Voici donc le jeune ingénieur civil de l'Aéro- autique qui sort de Sup' Aéro avec son iplôme en poche. Il emporte des trois nnées passées à l'École un excellent souvenir de travail et de liberté qui lui fait oublier les heures terribles de la « taupe ». Sans doute, il a beaucoup travaillé, mais aujourd'hui il estime que ce fut un excellent exercice qui a mis en évidence ses qualités de mémoire, d'intelligence, de rapidité d'assimilation et de résistance physique.
A Sup'Aéro règne une atmosphère de cama- raderie que réchauffe un goût déjà tradition- nel pour les idées générales. Tout le monde se connaît bien, car une promotion, 45 élèves, est une sorte de grande classe où les cloisons sociales et intellectuelles n'existent pas.
Le nouvel ingénieur, résolument tourné vers l'avenir, se trouve en face d'un champ immense de travail inexploré. Il espère bien le défricher sans être gêné par le conformisme, les habitudes, voire même l'expérience de générations antérieures.
Une merveilleuse aventure s'offre à lui et son imagination dessine les premières formes d'appareils nouveaux qui ne présentent rien de commun avec ceux que nous voyons évoluer aujourd'hui dans le ciel. Et ces nouvelles machines voleront demain à travers les espaces sidéraux.
Il n'ignore pas non plus qu'il trouvera, au lendemain de son service militaire, un bon « job », sûr et rémunérateur. Il sait enfin que la renommée de Sup' Aéro a maintenant largement débordé le cadre strictement aéronautique, et, feuilletant l'annuaire de son Ecole, il pointe avec un légitime orgueil les noms de ses grands anciens : Potez, Dassault, Hurel, Malavard, Ziegler, Rozanoff, Couzinet... et tant d'autres.

BERNARD SIMIOT.

BISCUITS

1.

2.

3.

4.

5.

1. Un des San-Kouan de la trinité taoïste. Biscuit polychrome. - **2.** Kwan-Yn assise sur une feuille de lotus et tenant sur ses genoux un enfant. - Biscuit polychrome à fond vert. - **3.** Verseuse à décor floral sur panneaux ajourés. Anse en forme de poisson et déversoir en forme de tête de taotié (glouton). Biscuit polychrome à fond noir. - **4.** Verseuse à décor dit « aux bambous ». Biscuit polychrome jaune, vert, manganèse et noir. (Collection Mallié.) - **5.** Poutaï, dieu des richesses, assis sur un sac contenant des sapèques. Biscuit jaune impérial. (Collection J.-C. Moreau Gobard.)

PHOTOGRAPHIES CHADEFAUX

ET PORCELAINES CHINOISES

de l'époque Khang-Hi (1662-1728)

L'intérêt que le public porte actuellement aux multiples créations de l'art chinois, dû aux nombreuses expositions organisées par nos musées nationaux — Guimet et Cernuschi — nous a incités à demander à un collectionneur spécialiste, M. Mallié, d'éclairer nos lecteurs sur les porcelaines d'une époque qu'il connaît bien : celle de Khang-Hi, caractérisée par sa polychromie très subtile et par ses techniques de fabrication.

Pour un profane, un objet chinois de bonne époque est une révélation. Nous excluons les multiples copies et productions tardives, aux aspects tourmentés, justement qualifiées, dans un sens péjoratif, de « chinoiseries ». Cet art chinois se manifeste sous des aspects si différents, laques, peintures, pierres dures, tapis (voir *Plaisir de France*, mars 1957), porcelaines, etc., que toute personne ayant le sens de la beauté peut y trouver une source de joie. Comme élément décoratif, un objet chinois a toujours sa place dans un ameublement, qu'il soit ancien ou moderne.

Transition Ming-Khang-Hi

La porcelaine a ses époques classées, le plus souvent, par couleur. Cependant, le terme de famille verte, lié au XVII^e^ siècle, est une définition un peu trop simpliste. Elle est loin d'être exacte si l'on songe que certaines pièces d'époque Ming (XIV^e^ au XVI^e^ siècle) possèdent déjà toutes les qualités pour être ainsi cataloguées. Aussi, afin d'éviter des confusions, nous en tiendrons-nous, pour caractériser l'époque Khang-Hi, à trois ou cinq couleurs : le jaune, le vert, le rouge, le bleu et le manganèse, employées en totalité ou partiellement combinées sur fond blanc.

Il n'y a pas eu de coupure nette dans la technique ou dans le style des pièces fabriquées sous les derniers empereurs Ming et sous Khang-Hi. Celui-ci eut un règne exceptionnellement long (1662-1723). Lorsqu'il arriva au pouvoir, âgé seulement de neuf ans, la fabrique impériale fut détruite au cours d'une révolte, ce qui, évidemment, ne créa pas de conditions favorables au développement de la porcelaine ou à l'éclosion d'un nouveau style. Aussi la dénomination : transition Ming-Khang-Hi est-elle employée le plus souvent pour qualifier les porcelaines de ces deux époques, très difficiles à départager. Seuls quelques détails très subtils permettent aux spécialistes de les dater exactement. Ces pièces, dites de transition, ont beaucoup de charme, car elles réunissent les qualités de ces deux périodes. Elles ne sont jamais atteintes de cette mièvrerie qui, en céramique comme en peinture, révèle une habileté trop grande de l'artiste, un abus de « métier ».

Caractéristiques des fabrications Khang-Hi

La technique des potiers et des émailleurs est à son apogée. Dans les pièces produites à cette époque s'exprime un raffinement extrême, dû à la qualité des matériaux employés et aux soins apportés à leur exécution et à leur finition. Les différences remarquées pendant la période de transition s'accusent. Les jaunes deviennent plus clairs et plus purs, les rouges, plus corail. La combinaison des émaux polychromes sur-couverte avec le bleu sous-couverte, survivance de l'époque Ming, est moins utilisée. A la fin du règne, les bleus sont employés en très faible quantité et finissent même par disparaître totalement. Par contre, d'autres couleurs apparaissent, connues en Chine sous le nom de Yang-Tsai (couleurs étrangères), en particulier le rose pourpre de Cassius, découvert

6. 7.

par Andréas de Cassius, de Leyde, en 1650. Ces couleurs, employées timidement, annoncent la famille rose, qui supplantera sous Yung-Tchen (1723-1735) et Kien-Long (1736-1795) les émaux polychromes San Tsai et Wu Tsai.

Les biscuits suggèrent les mêmes remarques, bien que les techniques soient différentes. Ainsi, sur une pièce dite « en biscuit », les émaux sont appliqués directement à la suite d'une première cuisson. A leur tour ils sont alors cuits au feu de mouffle et à une température différente. Dans le cas de la porcelaine, une fois la pièce cuite, une engobe ou glaçure est appliquée. Ce n'est qu'après la cuisson de celle-ci que les émaux polychromes y sont posés et cuits. Une quatrième cuisson est nécessaire si des ors sont utilisés.

Alors qu'une porcelaine se regarde, les éléments qui la décorent lui donnant toute sa valeur, un véritable amateur, pour juger de la qualité d'un biscuit, voudra prendre la pièce en main afin de mieux l'apprécier ; sinon, il aura la sensation d'être lésé dans son plaisir. Sous ses doigts, il sentira, selon les cas, la construction, les ondulations de la glacure, son onctuosité. Il jaugera son poids en fonction de son volume, de son époque et de la matière employée. Si tous ces éléments ne cadrent pas, il en sera immédiatement choqué. Avant même d'en regarder le décor, il situera l'époque d'une pièce en examinant sa base. De nombreux éléments l'aideront à établir son diagnostic : est-elle émaillée ou pas, convexe ou non ? La manière dont elle est finie, sa composition chimique et les traces de tournage révéleront son origine. Par exemple, la pâte des pièces Ming contient plus de fer que celle des pièces Tsing, grâce à des méthodes de raffinage plus perfectionnées. En définitive, l'amateur de pièces de l'époque Khang-Hi ne sera jamais blasé. Qu'il aime les productions solidement construites, pleines de caractères, comme elles apparaissent sous la transition, ou qu'il préfère les coloris éclatants, jamais vulgaires, des créations du milieu du règne, tout lui sera une source de joie intarissable.

YVES MALLIÉ.

6. Vase à décor polychrome dit « à lambrequins » en porcelaine. (Collection Loo.) - **7.** Paire de vases hexagonaux en porcelaine polychrome. (Coll. Moreau Gobard.)

Page de droite : trois biscuits polychromes. En haut : statuette de musulman à cheval sur un éléphant. Monture en bronze doré d'époque Louis XV. A gauche : groupe représentant Hotei portant sur son dos un enfant. A droite : un donateur. (Coll. de la Compagnie de la Chine et des Indes.)

PHOTOGRAPHIES G. DE LA BÉGASSIÈRE

A QUI

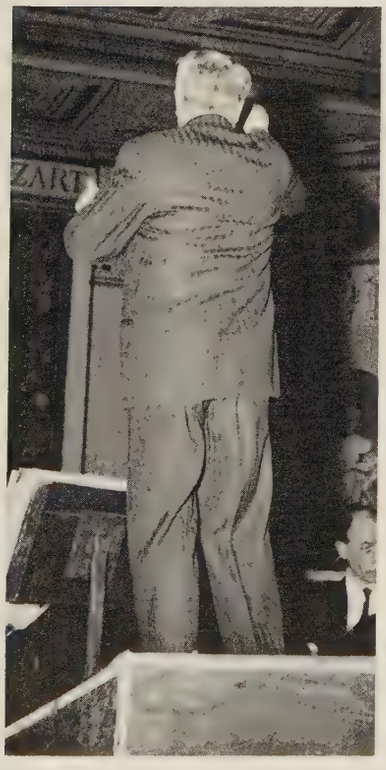
Le style, c'est l'écrivain. Le visage, c'est l'homme. On peut aimer regarder les gens en face, et parfois, cependant, à l'improviste, les voir de dos et, quand même, les reconnaître. Car chacun a son dos, bien à lui.

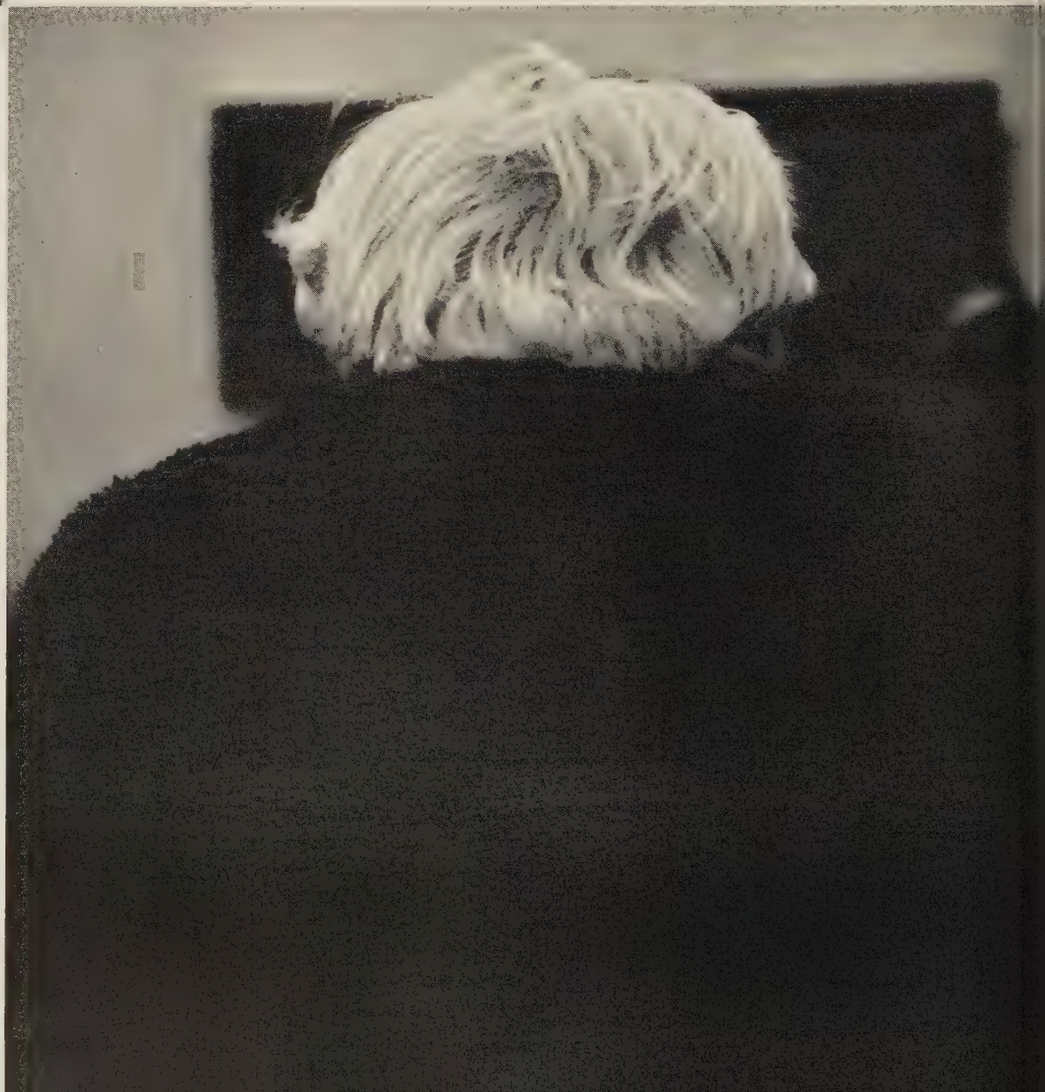
1.

3.

4.

2.





PHOTOGRAPHIES INGI.

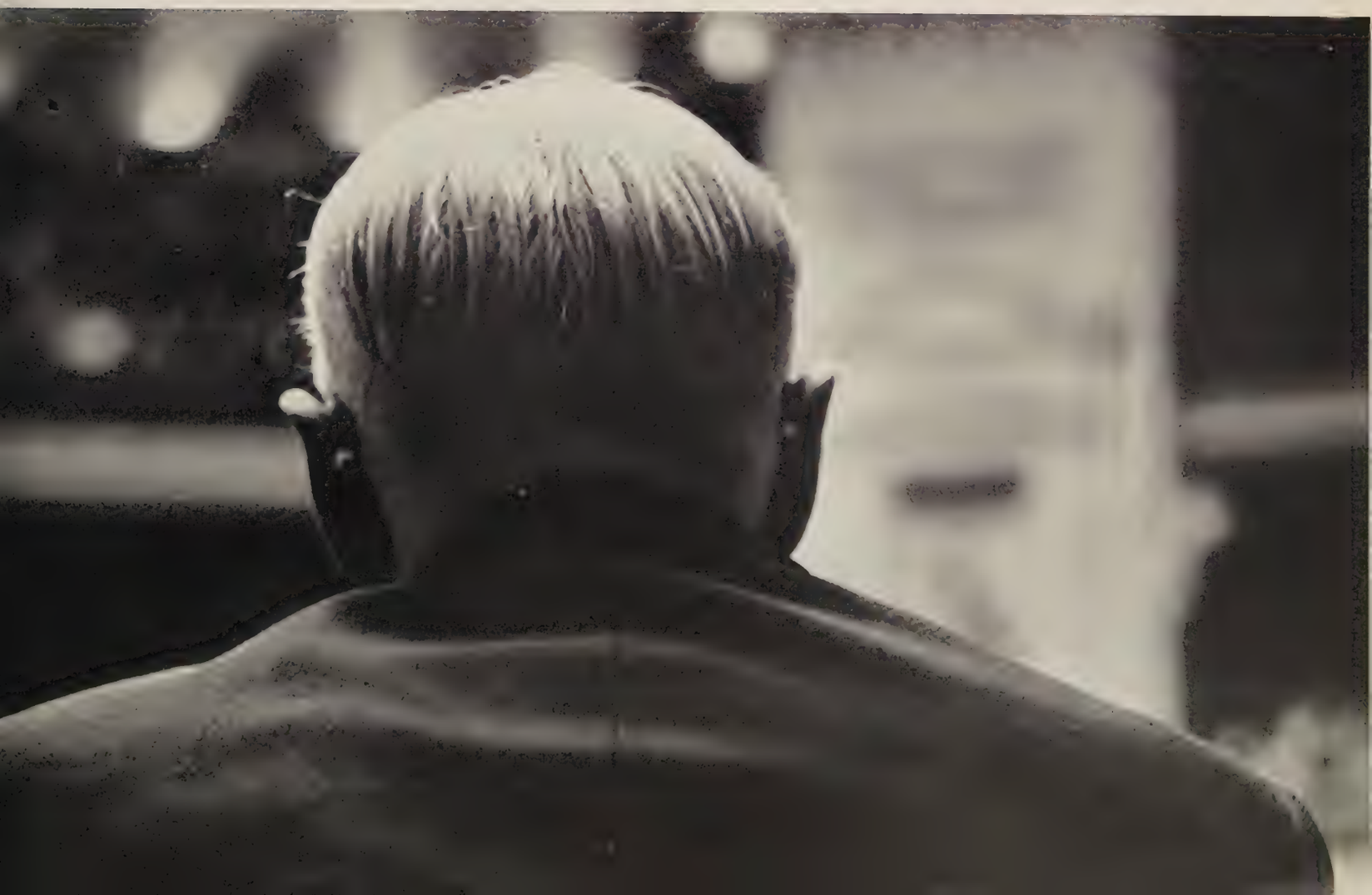
SONT CES **DOS?**

5.

6.

(Voir les réponses page 65.)

7.



LE SOURIRE D'UNE REINE

1. S. M. la reine Elizabeth inaugure, à Versailles, le théâtre Gabriel entièrement restauré (voir notre numéro de janvier). La voici au balcon pendant que l'orchestre joue le « God save the Queen ». A sa droite, M. Le Troquer ; à sa gauche, le duc d'Edimbourg et M. René Coty (Phot. « Le Figaro »). — 2. Longuement acclamée en pénétrant dans la loge de l'Opéra, la reine sourit. — 3. Touchée par les manifestations de la foule que le service d'ordre contient difficilement, elle sourit aussi dans la voiture. Et le Président, à son côté, manifeste la même émotion. (Phot. Zalewski-Rapho.)

2.
3.

On ne peut orchestrer les rythmes du mois d'avril sans parler de la féerie à laquelle participèrent spontanément tant de Français : le voyage de la reine Elizabeth II. Bien que les grands accords se soient maintenant tus, que Paris, Lille et Roubaix, transformés pendant quelques jours ou quelques heures en immenses salles de fêtes, aient roulé leurs drapeaux, arrosé leurs dernières fleurs et fait leur ménage, il reste un parfum : celui des lendemains de bal, fait de bougies éteintes et de roses fanées, qui prolonge un beau souvenir... La République, qui, malgré son visage de femme, possède un cœur d'homme, s'est laissée séduire par le charme d'une jeune reine ; elle a sciemment commis une sorte de folie — comme il faut bien en commettre de temps à autre pour rester jeune — transformant un voyage officiel en conte de fées : d'un coup de baguette elle a ressuscité les fastes d'un théâtre oublié et fait de la Seine une rivière enchantée où la souveraine crut feuilleter, dans une atmosphère d'irréel, un beau livre d'images ; où elle vit des bouquets géants, de onze mètres de haut, composés, dit-on, de 80.000 fleurs naturelles ; où surtout, à travers les carillons de Notre-Dame, les hymnes des Petits Chanteurs et les éclatements des feux d'artifice, elle sentit battre le cœur des Parisiens massés, invisibles, dans l'ombre des quais... Ce cœur qui, lui aussi, a besoin de merveilleux et qui tout au long de l'année se repaît, faute de mieux, d'opérettes et de films à grand spectacle, dont les héroïnes sont des princesses. Une personnalité britannique a déclaré : « Ce n'est pas une manifestation de sympathie, c'est une déclaration d'amour ! » Cela sous-entendait que les Français restent aussi prompts à s'enflammer pour un sourire. Car c'est d'un, ou plus exactement de deux sourires que resteront marquées ces journées : celui, un peu étonné, de la reine ; celui, à la fois déférent et paternel, du Président Coty, qui, presque autant que sa royale invitée, séduisit les foules. Si l'on avait à frapper une médaille souvenir, il faudrait fixer ces deux profils, symbole heureux d'une amitié franco-britannique qui trop souvent depuis cinquante ans fut évoquée par deux guerriers.

Roger Baschet.

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP

de l'Académie Française

Les jeunes compagnies que, dès leur apparition, nous avons traitées avec beaucoup de tendresse, à la fois paternelle et condescendante, nous donnent de grandes joies. C'est en elles que, ces dernières semaines, s'est réfugié l'influx vital du théâtre. On peut maintenant gravir les pentes de Montmartre, jusqu'au Théâtre du Tertre, dont les débuts furent modestes, sans crainte de perdre sa soirée. Une troupe qui semble animée et comme électrisée par Mlle Denise Bosc, dont le passage à la Comédie-Française fut brillant et bref, y interprète la dernière pièce de Claudel non point inconnue des claudéliens fervents, mais totalement ignorée du grand public : *Tobie et Sara*. Cependant qu'au petit théâtre Franklin la compagnie Guy Suarès se mesure sans défaillance à une pièce étrange et presque oubliée de H.-R. Lenormand : *le Temps est un songe*. Deux soirées excellentes.

Le texte de *Tobie et Sara* est contenu dans le « Théâtre complet » de Paul Claudel, gloire de la collection de « La Pléiade ». Texte simple et admirable. Mise en œuvre de l'épisode biblique bien connu. Le vieux Tobie, ruiné par les bontés qu'il a répandues sur ses coreligionnaires exilés en terre infidèle, sous des despotes étrangers, a été, pour comble de misère, rendu aveugle par la chute sur ses yeux des fientes d'une hirondelle. Il se souvient d'avoir déposé de l'argent chez un parent, exilé lui aussi, mais dans une région lointaine, très au-delà du Tigre. Il envoie le jeune Tobie, son fils, réclamer ce bien qui leur permettrait de vivre. C'est un voyage redoutable, sur une route de sable piétinée par les brigands et coupée de fleuves larges et agités. Un inconnu, Azarias, qui n'est autre qu'un envoyé de Dieu, l'archange Raphaël lui-même, s'offre à guider le voyageur et le défend, en effet, de tous périls. C'est ainsi que Tobie le jeune franchira le Tigre accroché à la mâchoire bien endentée d'un effroyable poisson, dont l'archange prévoyant lui fait conserver le foie et le fiel, lesquels guériront au retour les yeux de son père. Parvenu chez le bon dépositaire, qui ne demande qu'à rendre l'argent, Tobie voudra épouser la fille de son hôte, Sara. Ce n'est pas une fiancée ordinaire... Sept maris déjà ont péri, sans la posséder, au cours des sept nuits de noces, car le démon Asmodée, plein du désir de Sara, les fait mourir sans pitié. Tobie, cependant, tente l'aventure. Trois nuits, Sara et lui demeurent en prière, sans s'approcher l'un de l'autre. Par des fumigations savantes éloignent le démon. Après quoi, ils partent ensemble retrouver le vieillard Tobie et sa femme, Anna, qui s'était, de tous ses cris, opposée au départ de son fils. Le père guérit. Les enfants vivront selon la loi de Jéhovah.

Claudel n'a fait que dramatiser et dialoguer cet illustre épisode, que la Bible donne tel quel, sans en proposer une signification, un symbole. C'est de quoi il se charge, et en grand poète. Séparées par la distance mais aimantées l'une vers l'autre, les âmes de Sara et de son fiancé sont prédestinées à s'unir. Elles sont comme le monde occidental et les deux Amériques, dans *Christophe Colomb*, les deux moitiés du monde qui doivent se souder sous le signe de la croix. Sara, c'est l'âme humaine en attente de son complémentaire. Car l'Évangile, bien après le Livre de Tobie, dira : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, de quelque chose qu'ils demandent, il sera fait, il adviendra à eux *(fiet illis)*, de par mon père qui est aux Cieux. Car là où deux ou trois sont réunis en mon non, là je suis au milieu d'eux. » Sara appelait Tobie ; Tobie croyait ne désirer que « l'horizon » et ce qu'il y a au-delà, comme toutes les

Au théâtre du Tertre, reprise d'une pièce de Paul Claudel, Tobie et Sara, *inspirée de la Bible. On reconnaît Denise Bosc, entourée de Rena Land, Pierre Peyrou et Hubert Buthion.*

jeunesses aventureuses. En vérité, il tendait vers Sara. Et les obstacles étaient grands, et Asmodée était puissant. Mais le décret devait s'accomplir. Claudel fait dire au vieux Tobie, homme pieux : « Lorsque Dieu joue de la flûte, quelle chair serait capable de lui résister ?... » Tobie se sent au centre du monde, pivot de la grande balance qui pèse le bien et le mal : « Et moi, c'est de toute la douleur humaine que je suis revêtu de la tête jusqu'aux pieds, et je suis devant Vous, les bras étendus, et dans l'une de mes mains il y a tout le poids de la douleur humaine et ce calice rempli des larmes et du sang des innocents, et dans l'autre il y a le rouleau des Écritures, Votre promesse qui lui fait contrepoids... » D'une figure secondaire des Écritures, le poète fait une figure monumentale. Et Tobie, les autres aussi, parlent un admirable langage pastoral, où passent les bêlements des chèvres et des moutons, l'odeur du pain et du vin. C'est un superbe poème, digne de l'auteur du *Soulier de satin* et des *Grandes Odes*.

Claudel l'avait composé, comme *Jeanne d'Arc*, à la demande de Mme Ida Rubinstein. Il n'avait pas à lésiner sur la mise en scène. Il prévoyait le secours de projecteurs, de paysages mésopotamiens, l'intervention du cinéma. Les acteurs du Théâtre du Tertre, dont les ressources sont menues, ont renoncé à ces accessoires. On *lit* les indications scéniques de Claudel. Tout l'effort porte sur le texte poétique, dont l'auditeur ne perd aucune syllabe, aucune beauté. Voilà le théâtre poétique, qui est chant et parole, qui est images et hautes idées... Avec Denise Bosc, il faut nommer, en Archange, Serge Lhorca ; en vieux Tobie, Hubert Buthion ; le jeune Tobie est bien joué par Pierre Peyrou, et la grommelante mère Anna, par Mme Rena Land. Belle soirée d'art.

Le Temps est un songe date de 1919 et fut monté par les Pitoëff ; mais H.-R. Lenormand l'a écrit avant cette date et conçu en Hollande, à l'époque de son mariage avec Marie Kalff. Il avait été profondément ému par la tristesse d'une région de Hollande, baignée de brume, imbibée de pluie, très différente de la Hollande colorée des tulipes, des moulins, des filles en gros jupons éclatants. Il avait sous les yeux, dans la famille de sa femme, des modèles de ménagères attentives et peu gaies. Il croyait un peu, beaucoup plus que moi, assurément, à la télépathie et aux visions prémonitoires.

Pascale de Boysson et Giselle Touret dans le Temps est un songe, *de H.-L. Lenormand, que vient de reprendre le théâtre Franklin.*

Tout le drame est dans la vision dont la eune Romée est si effrayée, un après-midi qu'elle vient voir son amie Riemke. Romée st depuis longtemps fiancée à Nico, frère le Riemke ; mais il revient d'un séjour de lusieurs années dans les grandes îles malaises. Le reconnaîtrait-elle ? En tout cas, arrivée rès de la maison, là où croupit un vieil tang, il lui faut traverser des amas de nuées, e qu'on appelle dans le pays, des « flammes le mer » ; et elle aperçoit, dans une déchirure le brumes, sur l'étang, une tête pâle qui lotte sur l'eau pourrie, comme un nénuphar. Tête d'un homme qui se noie, sans lutte... l disparaît. Au bord de l'étang, les roseaux taient coupés ras ; et une barque verte tait amarrée... Quand elle conte cela, Riemke lui fait observer qu'il n'y a aucune barque sur l'étang et que, depuis très long-

La Magicienne en pantoufles, *c'est Gaby Sylvia, que l'on voit ici près de Guy Tréjan. Au théâtre des Ambassadeurs - H. Bernstein.*

emps, on n'a pas coupé les roseaux. Sa ision était donc irréelle. Mais était-ce la ision d'un fait ancien — très ancien et ublié, car la vieille gouvernante, Mme Beunke n'en sait rien — ou est-ce une vision de 'avenir ? Pour certains philosophes d'aujourd'hui, qui ne font du reste que rajeunir ne vieillerie, passé, présent, avenir se confondent. C'est l'homme, faible de pensée, ui les divise. Dieu voit tout à la fois ; et ertains privilégiés peuvent voir, par éclairs, e passé et l'avenir. Le temps est un songe umain. Non une réalité. Ainsi, nous n'hésitons pas à deviner que Romée a vu, l'avance, son fiancé se noyer dans l'étang. Donc il doit se noyer, et toutes les circonstances de cette mort doivent, une à une, e réaliser, conformément à l'image qui a urgi aux yeux de Romée.
Cette réalisation, H.-R. Lenormand la conduit vec beaucoup d'art. Elle pourrait ne pas ous émouvoir, puisque nous savons ce qui a arriver ; puisque nous assistons à la abrication du drame par un auteur astucieux. Que cette pièce soit artificielle et toute alculée, on ne peut le dissimuler. Elle tendrait, en outre, à confirmer, à encourager des croyances qui, pour moi, sont de dangereuses superstitions, capables de troubler de jeunes et même de vieilles têtes. J'ai horreur des voyantes, des mages et de ce qui se prétend vrai quoique « occulte ». Cependant, il faut avouer que nous suivons la pièce de Lenormand dans l'angoisse. Il a si bien peint le paysage lugubre, mouillé comme une éponge ! Si amoureusement composé la mélancolie, le dégoût de vivre — qu'il n'explique pas, d'ailleurs, qui est une « donnée » et un à priori — de ce misérable Nico, de ce pessimiste, de ce découragé, dont la volonté et le désir de vivre fondent sous la pluie hollandaise comme une glaise molle se délaye et s'en va... Nico a ramené de Java un serviteur fidèle et bouddhiste. Fatale relation ! Il a besoin du nirvâna. Bien entendu, il commande une barque, et elle ne peut être que verte. Bien entendu, il fait tailler les roseaux de l'étang. Bien entendu, il s'y laisse glisser et, à travers les vitres, Romée reverra sa vision : la tête pâle qui sombre dans l'eau vaseuse... Cela ne prouve rien. C'est arbitraire, factice, mais cela s'écoute avec terreur. Et vous entendez parler de la « liberté humaine » que le drame nie, « puisque ce qui doit arriver arrive à l'heure dite... » Alors quand on dit que, par sa conviction de l'absurdité de la vie et de la laideur du monde, Nico est existentialiste, on se trompe. Car l'existentialisme a pour premier dogme la « liberté » de l'homme. Donc, Nico devrait pouvoir vivre, et même vouloir vivre. *Le Temps est un songe* est une pièce audacieusement *déterministe*. Elle est bien montée et supérieurement jouée par M. Marc Eyraud, un Nico en proie au vertige, à l'hébétude ; par Pascale de Boysson et Gisèle Touret (Riemke et Romée) et par Mme Athanasiou, saisissante dans le rôle de la vieille intendante qui veut qu'on contrôle ses comptes... Contrôler, calculer ! Ce n'est pas l'affaire de ces égarés, de ces songe-creux...

On n'a pas à philosopher sur la *Magicienne en pantoufles*, encore plus incroyable que *le Temps est un songe*. Imaginez que Mlle Gaby Sylvia, dont vous connaissez le charme et l'esprit, l'idéale sirène de la *Duchesse d'Algues*, soit maintenant une sorcière ! Elle ne va pas au sabbat. Elle se borne à tracer, de ses bras délicats, des signes magiques dans l'air de sa garçonnière. Le pire de ses sortilèges est d'enflammer la photographie d'un beau jeune homme, son voisin, son locataire, pour l'attirer auprès d'elle. Il vient ; et ce qui l'ensorcelle, c'est la beauté, la souplesse, le voluptueux sourire de sa jeune propriétaire. Nous les regarderons s'enlacer, se rouler sur le divan — lui, avec une ardeur extraordinaire et pleine d'audace. Mais quand le jeune homme apprendra que sa maîtresse a conquis son amour par des gestes, des mots cabalistiques, des procédés blancs ou noirs, et qu'il n'était pas libre de ne l'aimer point, il se fâchera tout rouge. Il veut être libre et que ses sentiments naissent de lui-même... Cela

Photographies Bernand.

Le théâtre des Variétés reprend Faisons un rêve, *de Sacha Guitry. Danièle Darrieux, Robert Lamoureux et Louis de Funès en sont les trois nouveaux et brillants interprètes.*

déterminera une querelle d'amoureux. Mais la sorcière s'est prise au jeu. Ses sortilèges ont fait boomerang. La voilà éprise et qui pleure en disant : « Je ne veux pas devenir une femme ! ». Vaine prière. Elle sera bien heureuse du retour du cher boudeur. Nouvelles étreintes...
C'est très américain, encore que la pièce de M. van Druhen ait été traduite, adaptée et transportée à Paris par M. Louis Ducreux. Paris n'a pas ce genre de sorcières. Les siennes n'ont besoin que d'elles-mêmes, sans tracer dans l'air des lettres chinoises, ni des ronds ou des croix, En Amérique, patrie de la Christian Science et de tant de sectes inutiles, on croit aux sorcières. Souvenons-nous des *Sorcières de Salem*. Mlle Gaby Sylvia est évidemment ravissante et pleine d'esprit. M. Guy Tréjan est un amoureux idéal, distingué et robuste. Guy Bertil et Mme Bérulée jouent bien spirituellement les rôles accessoires.

On s'est toujours demandé ce que deviendrait le théâtre de M. Sacha Guitry quand il ne l'animerait plus de sa voix grave et savamment monotone, de son autorité, de son magistral talent et de sa majestueuse suffisance. L'expérience vient d'être tentée avec une pièce, *Faisons un rêve*, qui est une pièce de sa jeunesse (1914), moins vulnérable que celles de sa maturité. On a pris les meilleures précautions : donner le rôle du Maître à Robert Lamoureux, qui ne pouvait le rappeler en rien et, par conséquent, allait faire tout autre chose d'assurément spirituel ; on lui a donné pour partenaire Danielle Darrieux, la sveltesse, la joliesse mêmes ; et M. de Funès, dont le talent mériterait une renommée universelle. L'expérience (aux Variétés) a donc parfaitement réussi. La pièce est facile, fragile, très « bonheur de vivre » et avant guerre autant que du Flers et Caillavet. Mais on y goûte un vrai plaisir, sur fond de mélancolie. Que c'est loin... Que l'époque était douce. Et comme on s'amusait de mignons petits riens !

R. K.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

L'EMPIRE DU SOLEIL (B). Reportage italien filmé, en couleurs et cinémascope. — CADRE - Le Pérou. SUJET - Périple présentant les aspects les plus divers du vieil empire inca : des hauts sommets desséchés des Andes à la touffeur de la jungle amazonienne ; de la pestilence des îles à guano de la côte du Pacifique aux étonnantes îles artificielles du lac Titicaca ; des danses tournoyantes du carnaval aux momies hallucinantes de Michu-Pichu... RÉALISATION - Enrico Gras et Mario Craveri : travail adroit, fouillé. NOTE - Beau reportage, riche en images saisissantes, en couleurs éclatantes, en mœurs pittoresques nous laissant parfois passablement éberlués, notamment en matière d'accouchement ! Un merveilleux voyage au milieu de ce peuple de bronze rouge, silencieux, secret, irréductiblement fidèle à un passé dont il perpétue le souvenir dans certaines cérémonies nourries de symbolique... Je ne chercherai pas noise aux réalisateurs pour avoir, comme dans *Continent perdu*, fait répéter bien des scènes : si elle enlève peut-être un peu de spontanéité, que de « cafouillages » cette précaution n'évite-t-elle pas ?... Beaucoup trop long, le combat taureau-condor !

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN (B). Comédie française, inspirée (paraît-il) de l'œuvre de Maurice Leblanc. — CADRE - Divers lieux de France et d'Allemagne. SUJET - Quelques exploits inédits (et pour cause !) du fameux cambrioleur, notamment au détriment de Guillaume II, lequel fut assez imprudent pour jouer avec le feu (déjà !) en faisant appel à lui comme... détective privé ! RÉALISATION - Becker : assez de virtuosité et de mérite personnel pour nous faire oublier dans une large mesure que ce qu'il nous montre n'est absolument pas de Maurice Leblanc. INTERPRÉTATION - Lamoureux : assez de virtuosité et de mérite personnel pour nous faire oublier dans une large mesure qu'il n'est absolument pas le personnage de Maurice Leblanc. Liselotte Pulver : gentille *gretchen* blonde (évidemment) ; Hasse : kaiser d'une vérité stupéfiante ; Huguette Hue (drôle de nom !) : nouvelle venue à qui je crois pouvoir prédire une carrière. NOTE - Le plus élégant tour de passe-passe du nommé Lupin, c'est d'apposer ici son estampille prestigieuse sur une marchandise effrontément truquée ! Pas une situation, pas un personnage (lui compris), pas une réplique qui soient authentiques ! Remarquez que ce faux est amusant (à part le premier épisode, trop long et un peu flottant), bien enlevé, avec des passages malicieux, comme celui où le kaiser se demande soudain et demande à ses aides de camp... « pourquoi diantre ! lui et eux parlent

Le vol s'apparentant aux échecs, Lamoureux combine dans sa barbe le coup qui fera échec et mat un trop confiant joaillier et sera un des bons fleurons des Aventures d'Arsène Lupin.

Dans l'Empire du Soleil, *l'avenir rejoint le passé dans un présent gastronomique, innocemment, aux pieds d'un temple qui vit peut-être prier les Incas.*

rançais ? »... Voyez-vous ? si l'on avait ispensé Leblanc de la corvée des œuvres osthumes, en nous disant honnêtement : C'est du Becker ! » et en baptisant le héros rsène Lapin (comme on le blaguait déjà u début de son règne), il n'y aurait pas 'équivoque et l'on pourrait s'amuser sans rrière-pensée...

A BATAILLE DU RIO DE LA PLATA (B). 'age anglaise d'histoire, en couleurs et istavision. CADRE - Navires de guerre et ort de Montevideo. SUJET - Suicide du uirassé de poche allemand *Admiral Graf pee*, traqué par la flotte anglaise puis acculé ar elle dans les eaux neutres du Rio de la lata. RÉALISATION - Powell et Pressburger : obuste, dépouillée. INTERPRÉTATION - regson, Quayle, Finch, Lee, etc. : équipe olide, jouant sobrement. NOTE - Page d'hisoire évoquée avec une parfaite simplicité, ne grande piété et un louable souci d'équité. ction dense, puissante, vigoureusement enée et crochant âprement l'attention. Les cènes finales, notamment, créent une atmosphère étrangement tendue entre le pathéique d'un dénouement dans lequel commuient tous les marins et la curiosité quasi nconsciente de la foule colorée surchargeant es quais du port. Un peu de verbiage, hélas !

OUPE A LA CITROUILLE (B). Comédie ègre sud-africaine. CADRE - Alexandra, faubourg noir de Johannesburg. SUJET - Merveilleux circuit effectué par un magot volé, faisant beaucoup de bien à ceux entre les mains de qui il passe avant de faire retour à son légitime propriétaire, cependant que le voleur court après cet argent mal acquis, le perd, le retrouve, le reperd avant de trouver définitivement... la prison ! RÉALISATION - Donald Swanson : bonhomie et drôlerie. INTERPRÉTATION - Équipe exclusivement noire, pleine de talent spontané, d'entrain, de naturel. NOTE - Film sans prétention, vif, espiègle et même un brin impertinent lorsqu'il se demande si le curé saura faire de cet argent, qui lui échoit en définitive, autant de bien que celui-ci en a fait sous l'impulsion du voleur ! Rythme allègre, stimulé de poursuites d'une extrême agilité, émaillé de danses et de chants plaisamment folkloriques, illustré de croquis pittoresques cueillis au vol sans avoir l'air d'y toucher... Un film... noir qui a diantrement... de la couleur !

LE CAS DU DOCTEUR LAURENT (A). Comédie dramatique française. CADRE - Localité des Alpes-Maritimes. SUJET - Un médecin de campagne se fait l'apôtre des nouvelles méthodes d'accouchement sans douleur. Les « mouvements divers » qui accueillent cette louable initiative ! RÉALISATION - Le Chanois : intelligente et probe. INTERPRÉTATION - Gabin : son autorité habituelle ; Nicole Courcel : simple, gentille ; Silvia Monfort : un peu forcée. NOTE - Leçon de choses intéressante... même pour un profane ! Histoire bien construite, atmosphère juste, personnages vrais dans l'ensemble, jalousies entre médecins notées de façon mordante. Les paysages sont vraiment beaux...

LA BLONDE ET MOI (B). Comédie musicale américaine, en couleurs et cinémascope. — CADRE - Boîtes de nuit où sévissent les plus déchaînés des orchestres de rock 'n' roll. SUJET - Atteint de « m'as-tu-vu-isme » aigu, un ancien gangster confie la dame de ses pensées à un impresario retors mais famélique, avec mission d'en faire une vedette fracassante. Les difficultés de l'opération lorsque ladite dame se révèle à l'usage le plus résolument pot-au-feu du monde ! RÉALISATION - Tashlin : amusante, bien conduite. INTERPRÉTATION - Tom Ewell : bon enfant ; Jayne Mansfield : « Quel châssis ! » dirait avec élégance la jeunesse du jour... NOTE - Spirituelle « mise en boîte » des plus admirables spécimens de ces convulsionnaires modernes que sont les orchestres de rock 'n' roll et de leurs fanatiques, chez qui la catalepsie hypnotique alterne avec l'hystérie collective ! C'est charmant, léger, sans méchanceté, féroce... Dialogue bourré de drôleries, consolant heureusement de l'indigence amicale du scénario. L'invention fléchit et divague progressivement mais le bon l'emporte sensiblement, à mon sens.

LES AILES DE L'ESPÉRANCE (B). Comédie dramatique américaine, en couleurs et cinémascope. CADRE - Corée du Sud (à base d'Arizona). SUJET - Pendant la guerre de Corée, un colonel-pasteur de l'aviation américaine mène de front son rôle d'instructeur de pilotes coréens et de sauveteur d'enfants perdus (non moins coréens). RÉALISATION - Douglas Sirk : inégale, à dominante molle et pontifiante. INTERPRÉTATION - Rock Hudson : sympathiquement terne ; Dan Duryea : la seule note pittoresque ; le reste : neutre. NOTE - Prêchi prêcha d'une componction larmoyante et sentimentale très américaine, peut-être, mais très ennuyeuse aussi, il me semble. Je le regrette d'autant plus que cette généreuse histoire est vraie, paraît-il, et parfaitement estimable en soi. Les seuls passages qui aient de l'accent sont des combats et bombardements aériens... hélas !

M. L.

(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.

Avant d'être cobaye dans un accouchement sans douleur qui doit tirer au clair le Cas du docteur Laurent, *Nicole Courcel pense bien avoir le droit de jouer un instant avec son agneau !*

La Blonde et Moi *révèle Jayne Mansfield, sur fond de Rock'n'Roll. Tour de poitrine : 1 m. 05 ; tour de taille : 0 m. 46 ; tour de hanche : 0 m. 95. Les talents se renouvellent, Dieu merci !*

La Bataille du Rio de la Plata *est finie ! Le ommandant du* Graf Spee *(Finch) regarde rûler son navire sabordé. Un des vainqueurs (Lee) lui apporte l'hommage des gens de mer.*

Mitonnée dans un bidonville nègre d'Afrique du Sud, cette Soupe à la Citrouille *n'a rien de la fadeur habituelle de cette cucurbitacée ! Ce film... noir est même plutôt haut... en couleur !*

Ce qu'il y a de mieux dans les Ailes de l'Espérance, *ce sont malheureusement les scènes de guerre et de tuerie ! C'est ennuyeux (comme le film), inquiétant et vaguement démoralisant !*

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

AU PAVILLON DE MARSAN, LA BIENNALE 1957

Venise a depuis longtemps sa Biennale, Paris aura désormais la sienne. Sa première manifestation se déroule depuis quelques jours au Pavillon de Marsan, dans la même ambiance qui, récemment, a vu s'épanouir le plus vieux musée de France : celui de Besançon. L'initiative de cette exposition est celle d'un jeune : Jean-Albert Cartier, critique d'art du journal *Combat*, qui, depuis plusieurs années, suit avec passion l'évolution de nombreux artistes, bien souvent ses contemporains.

MM. François Carnot, Mathey et Farré, en l'accueillant au musée des Arts décoratifs, ont donné plus d'ampleur encore à un projet impossible à réaliser dans un cadre étroit. Beaucoup mieux que les Salons presque toujours encombrés par les « inamovibles » sociétaires ou « médaillés » antérieurement, cette manifestation donne au visiteur le moins averti une idée de ce « jeune art français » si fidèlement attaché à prouver, dans la mesure du possible, que la grande École de Paris, née à Montparnasse après la première guerre mondiale, reste encore vivante. A chaque Biennale une nation étrangère sera invitée d'honneur. Cette fois, l'Allemagne a envoyé quarante œuvres choisies entre six cents. Elles contribuent à montrer quels rapports étroits unissent les jeunes dans le monde. Partout on retrouve cette même hésitation entre le figuratif et l'informel.

Il fallait fixer une limite d'âge. Les peintres ont été admis jusqu'à quarante ans, les sculpteurs, jusqu'à quarante-cinq. Ce décalage est logique. On s'aperçoit en effet que ceux qui taillent la pierre ou le marbre évoluent plus lentement que ceux qui, avec une spontanéité un peu trop gratuite, fixent leurs recherches sur une toile blanche. Pour cette première expérience, soixante-huit œuvres peintes et vingt-cinq sculptures ont été retenues. C'est là une proportion normale, si l'on songe que les peintres sont de beaucoup les plus nombreux.

Tout l'intérêt de la Biennale 1957 réside dans l'éclectisme avec lequel les exposants ont été choisis. Jean-Albert Cartier n'a fait le procès d'aucune tendance ; il s'est efforcé de rechercher la qualité aussi bien chez ceux que l'on appelle « abstraits », parce qu'ils tentent d'exprimer toutes les fluctuations de leur monde intérieur, que chez ceux qui, sous le nom de « figuratifs », estiment non sans raison qu'en 1957 un artiste sincère peut encore créer une œuvre forte en transposant plastiquement les émotions reçues en face de la nature... Les invités ont pris l'affaire au sérieux. Plusieurs d'entre eux n'ont pas travaillé moins de six mois à la composition qu'ils ont spécialement conçue pour la Biennale. Chacun a choisi un sujet selon son cœur. Est-ce une coïncidence ? On a pu contaster que plusieurs de ces jeunes, parmi lesquels : Michel Ciry, Marzelle, Aïzpiri, Guignebert, ont traité un thème d'inspiration religieuse, et le plus souvent avec grandeur. Il y a des œuvres maîtresses. Parmi les figuratifs notons : *la Jeune Fleuriste*, de Commère, les paysages de Cottavoz et de Bellias, *la Nature morte à la rave*, de Guerrier. Parmi les abstraits, on retiendra : Appel, Arnal, Barré, Benrath, Germain, Gillet, Corneille, et parmi ceux qui, à l'exemple de Jacques Villon, se sont créé une personnalité en mariant agréablement les deux tendances, notons : Sarthou, Baron-Renouard, Calmettes, Prassinos.

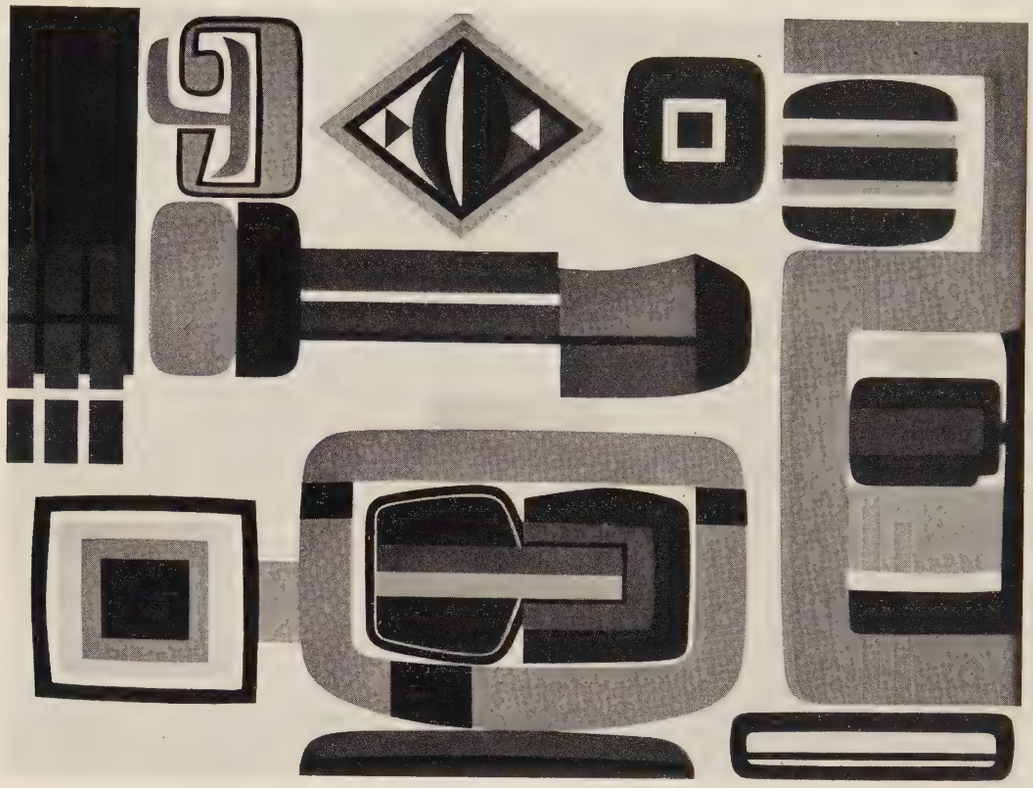
Nous sommes loin de l'encombrement de tous les autres Salons. Sans doute eussions-nous aimé voir figurer ici quelques jeunes pleins de talent, tels que : Corsia, Patrix, Eugène Leroy, Riopelle. Souhaitons qu'ils fassent partie de la prochaine Biennale, puisqu'on nous promet d'ores et déjà le renouvellement d'un tiers environ des exposants.

Phot. Cauvin.

TAYLOR : *Paysage.*

AIT LE POINT SUR L'ART DES JEUNES

Phot. Marc Vaux.



JEAN DEWASNE : *Histoire naturelle*

ICHEL CIRY : *Déploration du Christ.*

ot. Marc Vaux.

ACHIAM : *Fécondité.*

PARIS VITRINE DU MONDE

Le sport est-il un sujet plastique ? (Musée Galliera)

Après avoir traité successivement : le dimanche, le bonheur, la figure humaine, suivant l'impulsion de leur grand animateur, Isis Kischka, les « peintres témoins de leur temps » ont abordé cette année la représentation du « sport ». Rien d'étonnant que ce sujet ait été plus plastique encore pour les sculpteurs de talent comme Gimond, Couturier, Kretz, Guyot, Gili, Carton, dont le métier les a habitués à connaître parfaitement l'anatomie, que pour des peintres auxquels la troisième dimension peut échapper.

La plupart se sont lancés dans la bagarre

TERECHKOVITCH : *le Saut de la rivière.*

MENTOR : *le Catch.*

JEAN JANSEM : *le Patinage à roulettes.*

avec le même courage que le sportif engagé dans une difficile performance. A force d'observation, certains ont créé des œuvres vraiment belles. Existe-t-il, à la vérité, une composition plus solide, plus observée que *le Catch*, de Mentor, ou que la partie de basket-ball d'Yvette Alde ? On dirait que cette artiste a pris part au jeu magnifique qu'elle a représenté. Terechkovitch n'est-il pas un parfait connaisseur du turf ? Il a trouvé le moyen de saisir son propre cheval, Antheos, au moment précis où il saute la rivière et de le fixer ensuite dans un tableau préparé par de nombreuses esquisses. Cependant, il faut noter que, pour beaucoup d'exposants, le sport n'a qu'un intérêt secondaire ; les meilleures toiles ici présentées n'offrent la plupart du temps aucun caractère athlétique. Elles ont été pour leurs créateurs une nouvelle manière d'exprimer leur monde intérieur. Ainsi Jansem a-t-il occasionnellement accroché à des patins à roulettes ces enfants à figures parfois ingrates mais expressives qu'il affectionne. Carzou, sous le titre de *la Chasse*, a peint une forêt. Buffet a imaginé une partie de volley-ball sur une de ces plages dépouillées dont seul il a le secret. Razza, Rodde et surtout Commère ont trouvé là une excuse pour marier la peinture à la poésie. De même une autre plage, exécutée par le charmant Pougny quelques semaines avant sa mort, et la vision si profondément moderne du terrain d'Orly par Villon sont, à la vérité, de beaux poèmes plastiques aussi peu « sportifs » que possible. Certes l'idée de Kischka, soucieux d'imposer un sujet à son équipe et de chercher la vie, est plus que louable, mais il nous paraît impossible pour l'avenir que les « peintres témoins de leur temps » soient dignes de poursuivre une ambition si noble, si des artistes comme Gromaire, Pignon, Esteve, Chastel, Lapicque Talcoat, Bazaine et d'autres encore demeurent éloignés d'une manifestation qui doit être avant tout une synthèse de la peinture actuelle.

Phot. Cauvin

Picasso a rajeuni

Pour fêter ses cinquante ans d'amitié et d collaboration « rentable » avec Picasso Henry Kahnweiler vient d'ouvrir un nouvelle galerie rue de Monceau, sous l nom de sa belle-sœur, Louise Leiris. Pa l'ampleur autant que par l'élégance, cett galerie est sans aucun doute la plus bell de Paris. Accrochées sur des panneau mobiles, cinquante toiles récentes de l'artist

PICASSO : *Femme dans l'atelier.*

y figurent. Elles ont été exécutées au cours de ces derniers mois dans son nouvel appartement de la Californie, à Cannes. Comme toujours, le créateur emprunte ses sujets à la vie quotidienne. Il peint Jacqueline Roque et son atelier, dont l'architecture un peu baroque l'amuse visiblement. Sa palette très éclaircie est plus jeune que jamais, en particulier dans le « clou » de l'exposition, justement intitulé : *le Printemps*. On y voit à quel point, dans certains tableaux, le maître utilise une arabesque qui évoque pour nous celle de Matisse. Le plus touchant, c'est que rien dans cet art n'a vieilli.

Depuis Bonnard (Musée d'Art moderne)

En réunissant plus de deux cents chefs-d'œuvre contemporains au musée d'Art moderne, les amis de ce grand sanctuaire artistique donnent une preuve vivante de leur inlassable activité.

Dans une première salle ont été groupées certaines pièces maîtresse, parmi lesquelles : le portrait de *Guynemer*, par Roger de La Fresnaye, *le Buffet*, de Matisse, *le Paysage de l'Estaque*, de Braque. Ailleurs sont accrochées des toiles uniques rassemblées autour de Bonnard, « Maître de la lumière », qui paraît, en quelque sorte, le point de départ de l'exposition actuelle. Un ensemble résumant toutes les tendances, aussi bien celles de Derain, Vlaminck, Soutine, Van Dongen, Miro, Marquet, Picasso, que celles des plus jeunes : Stael, Manessier, Soulages, Pignon, Hartung, Clavé, Bazaine, Atlan, montre l'intelligent éclectisme de l'amateur de chez nous. Quelques-uns de ces collectionneurs n'hésitent pas à accueillir certains de ces jeunes chercheurs, non figuratifs, que la critique d'avant-garde a déjà consacrés. L'exposition prouve, en tout cas, que l'étranger n'a pas mis la main sur tous nos joyaux les plus rares, comme on le dit souvent. Félicitons un Maurice Bérard, un Jean-Arthur Fontaine, un Robert Pacquement et beaucoup d'autres d'en avoir conservé un certain nombre.

BONNARD : *le Port.*

BARDONE : *Paysage d'Ile-de-France.*

Bardone (Galerie Marcel Guiot)

Dans les vingt-deux paysages, compositions ou natures mortes de ce jeune, on trouve une passion pour la nature que nous aimerions découvrir chez d'autres. Il a travaillé avec Brianchon et Desnoyer ; c'est pourquoi il allie la délicatesse du premier à la puissance constructive du second. Qu'il peigne dans le Jura aux environs de Saint-Claude ou en Ile-de-France tout près de Pontoise, Bardone, partout où il se trouve, crée un art équilibré et sain en rapport direct avec son personnage physique.

Launoit (Galerie Stiebel)

Rien de féminin dans cette peinture à la fois poétique et bien construite. Si dans quelques tableaux l'artiste cherche encore sa voie, elle l'a trouvée entièrement dans certaines natures mortes, tel ce *Poisson*, d'une grande beauté de matière, et aussi dans plusieurs paysages de la banlieue parisienne.

R. B.

LAUNOIT : *Nature morte.*

GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHELEM

A LA GALERIE CHARPENTIER

Le calendrier des ventes de printemps au Faubourg-Saint-Honoré prévoyait six vacations, tantôt dans la journée, tantôt « aux chandelles », du 2 au 9 avril. La dernière, consacrée aux objets d'art d'Extrême-Orient, devait avoir lieu en soirée à cette date, mais, en raison de la croisière nocturne sur la Seine, organisée en l'honneur de la reine Elizabeth, les « chandelles » de la Galerie Charpentier cédèrent le pas au feu d'artifice de Sa Majesté. Les ventes se donnèrent les 2, 4, 6, 9 et 10 avril.

Le 2 avril.

Le total des enchères pour les deux ventes de l'après-midi et de la soirée devait atteindre 107 millions. Vacations très brillantes réunissant des œuvres de premier ordre pour lesquelles les acheteurs n'ont pas hésité à donner de très gros prix. Un magnifique guéridon porte-lumières d'époque Louis XVI, œuvre de Martin-Carlin, ne fut-il pas adjugé 7.800.000 francs ? Quatre fauteuils du même temps portant l'estampille de J.-B. Sené : 4.300.000 francs, et une paire de grands candélabres en bronze ciselé et doré à trois lumières, avec, sur la base de chacun d'eux, un oiseau d'eau en porcelaine de Saxe du XVIII^e siècle : 3.200.000 francs (M^e Ader, MM. Damidot, Lacoste, Dillée, experts). En soirée, les dix-huit groupes en corail de l'ancienne collection de la baronne Seidlitz de New-York, adjugés en bloc 19.050.000 francs, étaient présentés avec des biscuits et des grès émaillés turquoise et aubergine des dynasties Ming et Tsing (XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles), provenant de la collection de l'antiquaire Édouard Larcade. Ce festival de la couleur avait pour cadre une très importante décoration murale en papier peint de Canton qui recouvrait entièrement la cimaise de la Galerie Charpentier (M^e Ader - MM. Portier, experts).

Le 4 avril : tableaux modernes.

Le 4 avril, M^e Rheims vendait, devant une salle comble, avec M^e Laurin et quatre experts (MM. Durand-Ruel, Dauberville, Jacques Dubourg et Epstein), une centaine de tableaux modernes et de sculptures. Total : 83.338.000 francs, et dans ce chiffre, 9.200.000 francs pour une toile d'Utrillo, de 1909 ; 3.600.000 francs pour un paysage de Sisley, de 1873, *la Route le matin* (0 m. 38 × 0 m. 55) ; 3 millions 800.000 francs pour un portrait par Courbet : *Jeune Femme au perroquet*, 1861, panneau (0 m. 61 × 0 m. 44) ; 2.850.000 francs pour *Mer agitée à Pourville*, 1882 (0 m. 60 × 0 m. 73), de Monet, etc.

Le 6 avril.

Les vedettes de la journée étaient présentées, soit par M^e Bezançon : deux très grandes toiles d'Hubert Robert, *la Cascade* et *le Pont du Gard* (2 m. 57 × 1 m. 72), adjugées 2.650.000 francs, soit par M^e Ader : meuble à hauteur d'appui, en bois plaqué d'acajou clair, d'époque Louis XVI, de Riesener, et une tapisserie de la manufacture royale de Beauvais : *le Colin-Maillard*, d'après un carton de Jean-Baptiste Oudry, datée 1730 et signée (3 m. 45 × 4 m. 55), 2.910.000 francs. (MM. Catroux, Lamy, Dillée, experts).

Le 9 avril : dessins de Goya.

Le « clou » de la vente du 9 avril était sans conteste la série des dessins de Goya, provenant de la collection Paul Meurice, offerts par M^e Rheims et Philippe Couturier. Un portrait peint par le maître espagnol figurait encore au catalogue, il s'agissait de celui de Don Manuel Godoy, ministre de Charles IV d'Espagne et favori de la reine Marie-Louise, qui joua un grand rôle dans les affaires d'Espagne pendant la Révolution et le Premier Empire. Il a été adjugé 2.900.000 francs (M. R. Lebel, expert).

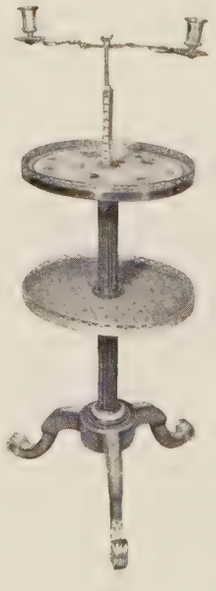
Le 10 avril : objets d'art d'Extrême-Orient.

L'intérêt de cette dernière vacation résidait surtout dans une collection de paravents japonais des XVII^e et XVIII^e siècles, formant paire pour la plupart. Peints sur papier, généralement à fond d'or, ils représentaient des buissons de chrysanthèmes blancs, les quatre saisons, le palais impérial à Kyoto ou des cigognes. On a payé les plus chers 600.000 francs.
A cette vente, M^e Rheims avec M. Beurdeley, expert, dispersa une très belle collection de blancs de Chine, surtout d'époque Ming, et deux importantes statues hautes de 1 m. 15, en bronze et émail cloisonné d'époque K'ien-Long, dont la qualité laissait supposer qu'elles provenaient du palais impérial. Celles-ci furent payées : 251.000.000 fr. Le total des enchères, pour les six ventes de printemps, au Faubourg-Saint-Honoré s'est élevé à : 305.000.000 fr.

DÉTAILS DES VENTES

Le 2 avril.

7.800.000 francs, 9.500.000 francs avec les frais, pour ce guéridon de Martin-Carlin. Cette enchère vraiment spectaculaire a été donnée par un marchand pour un ravissant guéridon porte-lumières en bois de placage à deux plateaux inégaux, l'un en ancienne pâte tendre de Sèvres, à décor de fleurs, l'autre, en marqueterie de fleurs dans des losanges. Martin-Carlin, qui travaillait pour la cour sous Louis XVI, a placé son nom sur ce meuble délicat. Un guéridon presque semblable, mais à fût droit, œuvre de ce même maître, passait en vente avec la collection Jacques Doucet, en 1912, où il devait être adjugé 60.500 francs, celui-là est reproduit dans l'ouvrage du comte de Salverte, sur les ébénistes du XVIII^e siècle (M^e Ader - MM. Damidot et Lacoste, experts).



Un des quatre sièges historiques d'époque Louis XVI qui ont été préemptés par le château de Versailles, pour lequel ils avaient été faits.
Ces fauteuils à la reine, en bois laqué blanc et or, à dossier plat sculpté de feuilles d'eau, perles et enfilages de piastres ; accoudoirs ornés de feuilles d'acanthe, pieds à cannelures torsadées, portent l'estampille de J.-B. Sené. Trois d'entre eux, en outre, ont une étiquette « garde-meubles du roi, de 1787 » suivant l'ordre du 20 mars, n° 84, Chatard, peintre et doreur Faux-bourg Mont-martre, à Paris, pour M^me d'Arcourt *(sic)*, à Versailles ; et l'un, l'indication manuscrite « pour le service de M^me d'Harcourt, à Versailles, n° Salon ». Sur les sangles, on peut voir le W monogramme de Versailles. Les enchères sont montées à 4 millions 300.000 francs.

Le 4 avril : une toile d'Utrillo de 1909, adjugée 9.200.000.

Cette toile, qu'Utrillo peignit en 1909, *Rue de Sarcelles, Seine-et-Oise*, huile sur toile, mesurant 0 m. 54 × 0 m. 73, a été payée 10.784.400 francs par le marchand parisien du « Maître de la Butte ». Elle avait été mise à prix 3.000.000 de francs. Le prix le plus élevé payé jusqu'à présent en vente publique pour une peinture d'Utrillo : 3.700.000 francs, frais compris, était obtenu l'an dernier pour un carton de 1912 représentant *la Rue du Mont-Cenis* (M^e Rheims - MM. Durand-Ruel, Dauberville, Jacques Dubourg, Epstein, experts).

Le 9 avril : dessins de Goya.

Un des neuf dessins de Goya, lavis de sépia : *Trabajos de la Guerra* (Travaux de la guerre), 0 m. 24 × 0 m. 17), légendé au bas au crayon, exécuté vers 1805-1810. Il a été adjugé 2.700.000 francs.
Les autres faisaient partie de la série dite de la « Bordure noire » (1805) ou de l'album Grand de Salucar, datant des années 1796 et 1797 (Mes Rheims et Philippe Couturier - M. Robert Lebel, expert).

Le 10 avril.

Cette statuette en blanc de Chine représente la Kouan-yin dite aux mille bras. La déesse, assise à l'orientale sur un trône

composé de fleurs de lotus, porte un manteau dont les plis sont disposés d'après une convention rituelle. Seize bras disposés autour d'elle tiennent différents attributs, parmi lesquels on peut reconnaître la hache, la perle magique, le manche d'un poignard, la pêche de longévité, le vase à eau lustrale, la conque et la fleur de lotus, emblème de la perfection et de la génération. Cette œuvre de la fin de l'époque Ming, XVIIe siècle, haute de 23 centimètres, sur socle en bois, s'est vendue : 261.000 francs (Me Rheims - M. Beurdeley, expert).

●

A VERSAILLES

Le 17 mars.

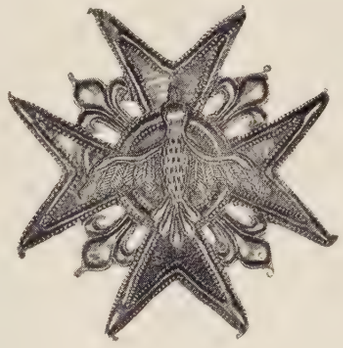
Ce bonheur-du-jour en bois de placage et marqueterie d'époque Louis XV, portant l'estampille de Levasseur, a été payé 370.000 francs (Mes Huvey, Lemonnier et Blache - MM. Damidot et Lacoste, experts).

●

HOTEL DROUOT

Le 4 avril : collection de décorations.

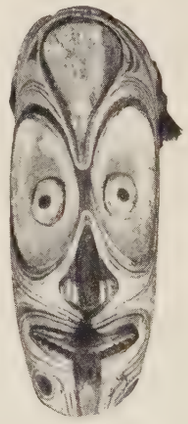
Cette plaque de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par Henri III, en décembre 1578, est en broderie et paillettes d'argent. Les princes de la Maison royale la portaient consue sur leurs vêtements. Cette décoration date du XVIIIe siècle :



restée en très bel état de conservation, elle a été payée 45.000 francs par le musée de la Monnaie. L'ordre du Saint-Esprit resta jusqu'à la Révolution la plus grande récompense royale. Elle disparut à l'avènement de Louis-Philippe.
Un insigne de Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Michel, datant du XVIIIe siècle, en or à quatre branches émaillées de blanc, portant à l'intérieur des flammes vertes sur fond or anglées de quatre fleurs de lis, et décoré en son centre d'un saint Michel terrassant le dragon, avec son grand cordon noir, a été adjugé 235.000 francs. L'ordre de Saint-Michel, créé par Louis XI, en 1469, à Amboise, devint, à partir de Louis XIV, surtout, la récompense des savants, des écrivains, des artistes (Me Ader - M. Bourgey, expert).

Le 8 mai : armes orientales.

Cette photographie nous montre quelques-unes des armes orientales réunies par le banquier lyonnais Holstein. Ce sont des kriss et klewang de Bornéo, Bali et Java, avec des fourreaux en or ciselé enrichis de pierres précieuses. Pendant cinquante ans, leur propriétaire correspondit avec le monde entier pour se procurer les trois cent cinquante pièces allant du XIVe au XIXe siècle qui seront dispersées à l'Hôtel Drouot, le 8 mai. Par son ampleur comme par sa variété, cet ensemble attira toujours l'attention des spécialistes, malheureusement la race des grands collectionneurs d'armes orientales, les Moser, les Buttin, les Lord Egerton semble éteinte.
Chez quel amateur ou dans quel musée iront ce *ballhata*, sabre se terminant en museau de brochet qui figure déjà sur les fresques d'Adjanta, ou ce kriss malais, en or, incrusté d'émeraude, auquel ces populations prêtent une âme ? (Me Jacques Boscher - M. Beurdeley.)



Le 16 mai : collection Sandro-Volta.

La collection de peintures modernes et de sculptures africaines et océaniennes du journaliste parlementaire italien à Paris, M. Sandro-Volta, passera en vente à l'Hôtel Drouot, le 16 mai (Me Rheims - M. Roudillon, expert).
Parmi les plus belles pièces d'art nègre figure ce grand masque de case (il mesure 1 m. 20 de haut), en bois sculpté recouvert de colorations ocres et blanches ; il a été exécuté en Nouvelle-Guinée, dans la région du fleuve Sépik.

Gaspardo le Pêcheur, type des mélodrames que l'on jouait vers 1850 dans les théâtres du « Boulevard du Crime », ainsi appelé à cause des fleuves de larmes et de sang qui coulaient sur la scène et qui faisaient frémir le public.

DU BOULEVARD DU CRIME *aux Ballets Russes*

« **U**n siècle de théâtre et d'histoire de Paris », de 1850 à nos jours. Tel est le programme ambitieux que nous propose l' « Encyclopédie du théâtre contemporain », dont le premier volume paraît ce mois-ci en librairie et dont nous présentons à nos lecteurs quelques images caractéristiques. Notre chronique « l'Album de mon père » se trouve ainsi complétée, cette fois, par « l'Album de mon grand-père » et même « de mon arrière-grand-père », puisque le premier tome de cet ouvrage remonte au temps du « Boulevard du Crime », c'est-à-dire au Romantisme et à la République de M. Thiers, pour s'achever à la guerre de 1914, qui clôture la première période des fameux Ballets Russes de Serge de Diaghilev. Cette encyclopédie, qui n'a rien d'un dictionnaire et qui séduira par sa présentation et ses innombrables illustrations en noir et en couleurs, fait revivre toute une époque à travers le théâtre. Pour la première fois, les grandes phases de l'évolution des arts de la scène y sont situées et expliquées par rapport aux événements politiques, à la vie sociale, aux découvertes scientifiques et au développement des autres arts.

1. 2.

3.

4. 5.

Le naturalisme, Zola en tête, marque l'entrée du monde ouvrier dans la littérature et le théâtre et reflète les mouvements sociaux nés du développement industriel et économique. En haut : « En grève », gravure d'après un tableau de Latouche. Ci-dessus : le capitaine Dreyfus et son défenseur, Zola. La fameuse « Affaire », qui divisa la France de 1889 à 1900, eut de nombreuses répercussions sur la scène : on a dit d'Antoine et du Théâtre libre : « C'est l'affaire Dreyfus au théâtre. »

Ci-dessous : le Bal du Moulin-Rouge vers 1895 ; après le spectacle, les danseuses du Cancan refont leurs pas pour les habitués

1. Sarah Bernhardt dans **Adrienne Lecouvreur.**

2. Edouard de Max dans **Prométhée,** aux arènes de Béziers, qu'il rendit à la tragédie.

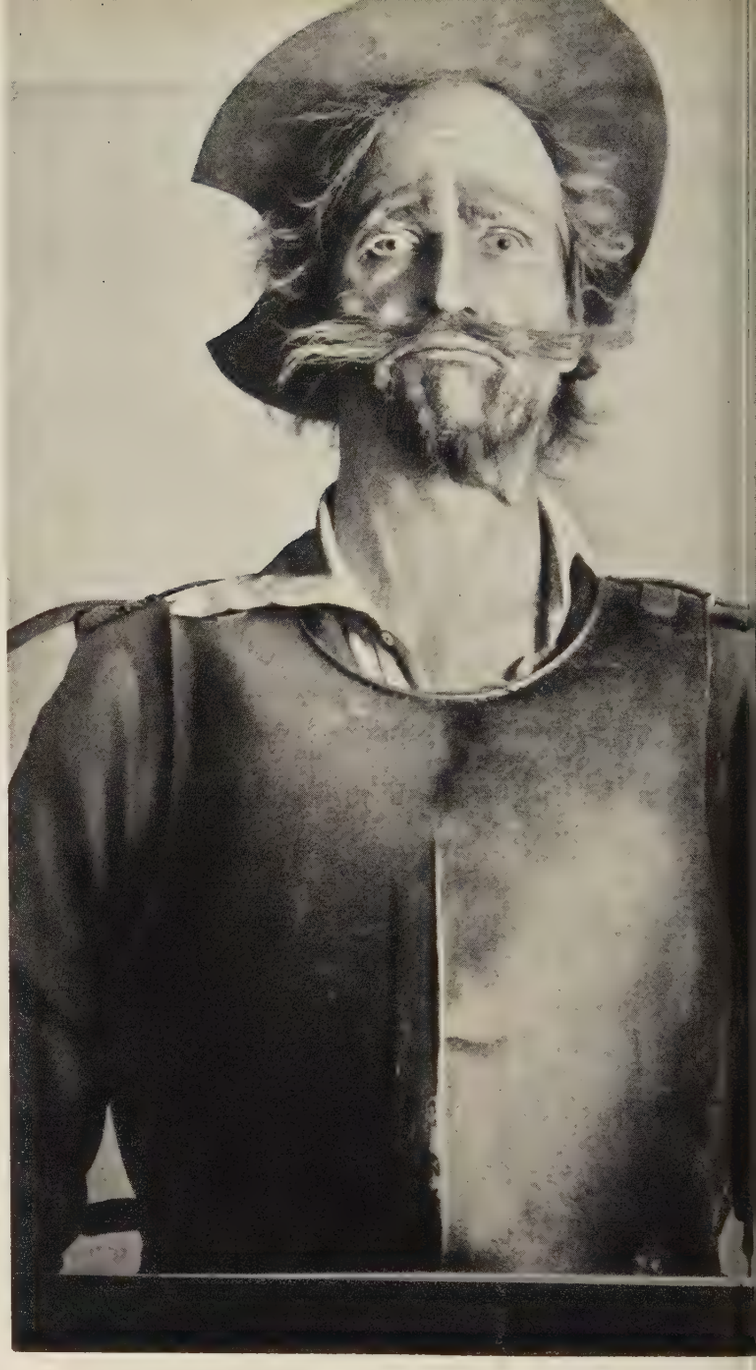
3. André Antoine, père du théâtre moderne, dans **la Terre,** de Zola, rôle du Père Fouan. Le naturel de son jeu (pour la première fois un acteur tournait le dos au public) semblait alors d'une audace révolutionnaire.

4. La grande Réjane, seule actrice de l'époque — avec la Duse — que l'on pourrait imaginer jouant des pièces d'Anouilh ou d'Achard.

5. Yvette Guilbert, fine diseuse et première comédienne de la chanson. Elle se révéla en 1891 en chantant **le Fiacre** et domina les étoiles du caf'conc, alors dans toute sa gloire.

1909. Louis Blériot, qui a réussi à traverser la Manche sur son monoplan, vient d'atterrir sur le frais gazon de l'Angleterre. Au même moment, les Ballets russes enthousiasmaient Paris sur la scène du théâtre du Châtelet.

A droite : le grand chanteur russe Chaliapine, qui triompha en 1908, à l'Opéra, dans **Boris Godounov,** de Moussorgsky. On le voit ici dans le personnage du **Don Quichotte,** de Massenet, qu'il interpréta pour la première fois à Monte-Carlo, en 1910, avec un grimace hallucinant.



1914. Quelques mois avant qu'éclatât la Grande Guerre, Louis Jouvet (qui s'appelait alors Jouvey), se révélait un « comédien d'avenir » dans **la Nuit des Rois,** de Shakespeare, qui marque l'apogée du Vieux-Colombier de Jacques Copeau. Photo de droite : un saisissant portrait de Jouvet dans **les Frères Karamazov,** au même théâtre, la même année.

Documents collections Sirot, Maxime Lévy. Photographies : Rodrigue, Sadoul, Viollet, Nadar, Bellanger.

LES BALLETS RUSSES

Dès 1909, les Ballets russes de Diaghilev avaient conquis le public parisien. L'orgie de couleurs de **Schéhérazade,** les bonds fantastiques de Nijinsky avaient donné le signal d'une révolution esthétique qui allait arracher la scène française à sa léthargie, renouveler l'art du décor, enrayer la décadence du goût, influencer la mode.

1914. Un des derniers ballets russes avant la guerre : **le Rossignol,** décors et costumes d'Alexandre Benois. Il fut repris en 1921, dans des décors et des costumes de Matisse.

Nos lecteurs trouveront en dernière page le bulletin de commande de l'Encyclopédie du Théâtre Contemporain, ouvrage édité par Plaisir de France.

C'est dans le moule classique de l'alexandrin qu'Alain Bosquet, en composant son *Premier Testament* (Gallimard, édit.), a coulé l'ardent bouillonnement de ses pensées : bel exemple chez un poète de liberté disciplinée. C'est à lui qu'a été décerné, le 3 avril, le prix Sainte-Beuve de poésie, celui du roman allant à Curvers pour *Tempo di Roma* (Laffont) et celui de l'essai à E.-M. Cioran pour *Tentation d'exister.* (Gallimard, édit.). Voici un fragment de *Premier Testament.*

PREMIER TESTAMENT

UN POÈME D'ALAIN BOSQUET
(Extrait)

Souvenirs, souvenirs, ô ma mémoire en loques,
J'ai moins de souvenirs que l'enfant le plus nu.
J'ai joué à surprendre un esprit qui suffoque
De m'avoir, malgré lui, mille fois combattu.

Un peintre qu'on salue, un jardin qui s'envole,
Un garçon de six ans qui veut mordre le ciel,
Un livre puéril qui retourne à l'école,
Un poème nourri de mots artificiels,

Une pomme rongée par un soleil avare,
Un désespoir ancien qu'on tue dans un taxi,
Un paysage déchiré que l'on répare,
Un horizon debout, un sycomore assis,

Une épaule mouillée par l'épaule d'un fleuve,
Un œil au fond d'un œil pour mieux se regarder,
Une oreille de femme où l'océan s'abreuve,
Un visage naissant, mais déjà décédé,

Un train qui ne veut pas s'arrêter dans les gares,
Une île débauchée qui change d'archipel,
Un navire en détresse : il danse autour d'un phare,
Un cormoran qui comparaît en cour d'appel,

Une comète qui admet : « J'ai fait faillite »,
Un étang que secoue une crise de nerfs,
Un couloir d'hôpital où le docteur hésite :
Une montagne est morte opérée du cancer !

Un chapitre d'amour, un manuel du rêve,
Un azur imprimé par de faux-monnayeurs,
Une rose qui dit : « Nous ferons tous la grève,
Voici vingt ans qu'on nous promet des temps meilleurs » :

Ces débris, ces fragments, je te les énumère,
Ma mémoire trompée, qui te tient à l'affût.
Je ne veux pas parler, je ne peux plus me taire,
Ni séparer ce qui sera de ce qui fut.

LIVRES

PAR YVES GANDON

Notre collaborateur, Yves Gandon, dont nos lecteurs suivent depuis des années la critique littéraire, vient d'être élu Président de la Société des Gens de Lettres. Nous sommes heureux de l'hommage rendu à cet écrivain qui reçut avant la guerre le Prix de la Critique et récemment le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris.

N. D. L. R.

TEMPO DI ROMA : ou l'enchantement de Rome.

Tous ceux qui aiment l'Italie, que ce soit pour son passé, pour ses trésors d'art, ses paysages ou simplement ses habitants et leur mode de vie, prendront, je le leur promets, le plus vif plaisir à lire sans désemparer le *Tempo di Roma* (Robert Laffont, édit.) d'Alexis Curvers. C'est le livre d'un artiste, d'un esthéticien ennemi de tout didactisme ; c'est aussi celui d'un poète, d'un rêveur nonchalant dont la sensibilité a pour jamais reçu l'empreinte de Rome et qui, entre la place de l'Esedra et la porte del Popolo, la place de Venise et le château Saint-Ange, a trouvé tous les éléments du bonheur.

Le héros, un certain Jimmy, originaire d'un pays du Nord, échoue à Milan, après les secousses de la guerre, et la vie italienne lui paraît la plus douce du monde. Il se rend à Rome sur le siège arrière d'un scooter ; le voyage l'éblouit, mais le voilà dans la Ville Éternelle, sans une lire en poche. Comment va-t-il subsister ? Grâce à un Anglais fantaisiste et désœuvré, Sir Craven, il entre dans un garage et sert bientôt de guide aux étrangers dans une ville qu'il doit lui-même apprendre à connaître. Et le miracle romain opère.

Le livre abonde en vues d'une finesse et d'une pertinence admirables : voyez, page 194, ce que dit Curvers du goût des Italiens pour le spectacle, soit qu'ils y assistent, soit qu'ils le donnent eux-mêmes ; page 112, les considérations sur le style vertical ; ou telle définition, page 179, des personnes qualifiées de personnalités : « Des gens qui ont abdiqué toute personnalité au profit de leur personnage et qui, par conséquent, pour prix de leur sacrifice, ont obtenu la puissance. »

Et ce roman, qui suit des chemins capricieux, contient aussi les portraits aigus de l'étonnant Sir Craven, dont le secret ne nous est révélé qu'à la fin du livre, de la marquise Sala, postérité bien déchue de la Sanseverina, du *cavaliere* Orfeo de Pia, la servante de restaurant et de sa fille, la délicieuse Geronima, d'Ambrucci, de Mgr Guadalcante, de vingt autres, que Rome brasse dans un maelstrom à la fois grandiose et cocasse. Il semble qu'Alexis Curvers ait pris à son compte cette réflexion de Stendhal, placée en tête des *Promenades dans Rome* : « L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage : rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. » D'où l'agrément extrême de ce *Tempo di Roma*, écrit d'une plume élégante et raffinée.

LE RIDEAU DE SABLE : bovarysme tropical.

Geneviève Gennari, auteur des *Cousines Muller* et de *J'éveillerai l'aurore*, publie, avec *le Rideau de sable* (Pierre Horay, édit.), un nouveau livre qui augmentera encore l'estime où le public averti tient déjà cette jeune romancière. C'est le drame de la solitude, de l'ennui, de l'angoisse qui étreint une femme encore jeune, mariée à un homme estimable, mais beaucoup plus âgé qu'elle, lorsqu'elle découvre l'échec possible de sa vie. Le sujet est de tous les temps et de tous les pays. Geneviève Gennari, en situant son action dans un état apparemment imaginaire, au voisinage de l'Égypte et de la Libye, lui a conféré un accent singulièrement original. Ne lui dissimulons pas qu'elle jouait la difficulté par cette indétermination dans l'espace réel, qui fait tout de suite craindre les facilités de l'opérette. Elle a surmonté le danger en dessinant d'un trait ferme son fond de toile et en y écrasant des couleurs crues. Nous vivons réellement avec l'héroïne du livre, Aliette Aliscamp, nous comprenons sa crise de bovarysme tropical, soit qu'elle discute avec l'étrange docteur Wanderi, conservateur des antiquités de Xygma, capitale du pays, soit qu'en compagnie du médecin noir, Liber, elle se rende à travers le désert, jusque dans l'étouffante région d'Assan-Traher. Archéologue, elle est restée à Xygma, au départ de son mari.

En réalité, elle veut surtout s'éprouver et, l'expérience, pour un peu, lui serait fatale. Elle échappe de justesse à Liber, qui la désire, et le retour de son mari la sauve à point nommé.

Cet ouvrage solide, coloré, d'une écriture musclée, et dont certains éléments constitutifs rappellent un peu la manière de Pierre Benoit, a pour mérite supplémentaire d'associer à l'étude psychologique la vivante description d'un milieu qui réagit sur les personnages en déformant leur vision des choses. Voilà pourquoi le talent assuré de Geneviève Gennari inspire la plus sympathique confiance.

SOCRATE ET LA CONSCIENCE DE L'HOMME : éclaircissement du mythe.

Dans l'intéressante collection des « Maîtres spirituels », qui comprend déjà notamment un *Mahomet*, un *Saint-Paul*, un *Bouddha* et un *Moïse*, Mme Micheline Sauvage donne un *Socrate* (Edit. du Seuil) qui mérite plus que de la considération. Il se compose, comme les volumes précédents, d'une partie biographique et critique, puis d'une partie anthologique et documentaire. De la vie de Socrate, nous savons peu de chose, ce qui permet à Micheline Sauvage de déclarer, non sans humour, que « sa mort est à peu près le seul fait de son existence qu'on ne lui ait jamais sérieusement disputé ». Peu importe, d'ailleurs, nous fait-elle observer : « Le vrai Socrate, c'est le Socrate quotidien. » Or Socrate, Athénien casanier, répondit un jour que sa patrie était « toute la terre ». Cela veut dire que son message purement oral, puisqu'il n'a laissé aucune ligne de sa main, s'adresse à tous les hommes. Aussi bien l'avertissement qu'il avait reçu à Delphes : « Connais-toi toi-même », rejoint-il ce « quelque chose de divin » dont parlait Platon. Il serait vain de vouloir résumer en vingt lignes une matière aussi dense que celle de ce petit livre. Il y a un mythe socratique. Micheline Sauvage le cerne avec une parfaite lucidité. Le Socrate d'Aristophane est assez différent de celui de Xénophon, plus encore de celui de Platon, et Aristote, sans lui, n'était pas concevable. L'admirable, c'est qu'aujourd'hui encore il personnifie la « conscience de l'homme ».

RECENSEMENT DE L'AMOUR A PARIS : du « fox-trot » au « rock and roll ».

A sa publication en 1922, ce petit livre plein de grâce, de finesse et d'une «galanterie» de bon aloi, valut tout de suite à son auteur, Gérard Bauer, des suffrages mérités. On se plaisait à y reconnaître une vue lucide et sans âcreté de la perspective sentimentale du temps. On louait l'élégante désinvolture de l'auteur et son aimable dilettantisme, qui ne l'empêchait pas de voir clair. On n'en était pas encore aux lourdes sornettes du rapport Kinsey, et un écrivain psychologue en apprenait plus en deux cents pages qu'un savant docteur bardé de fiches et de documents douteux.

La réimpression du *Recensement* est aujourd'hui accompagnée d'une préface et d'une postface. Dans la première, Gérard Bauer rend un touchant hommage à Paul Bourget, dont la *Physiologie de l'amour moderne*, injustement oubliée, reste un chef-d'œuvre du genre. Dans la seconde, ses considérations sur l'amour en 1956 mettent fort à propos l'accent sur l'affranchissement de la femme, devenue, presque dans tous les domaines, l'égale de l'homme. Il a bien trop de tact pour en tirer des conclusions. Si vous voulez savoir ce qu'était l'amour à Paris entre 1910 et 1922, lisez donc le livre de Gérard Bauer. Vous y apprendrez beaucoup de choses piquantes, et aussi que l'entre-deux-guerres marqua un tournant décisif dans l'évolution des rapports entre hommes et femmes de France. Il ne vous restera plus qu'à comparer l'époque du fox-trot à celle du rock and roll. (Edit. Ventadour).

IMAGES DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE PASTEUR : une émouvante iconographie.

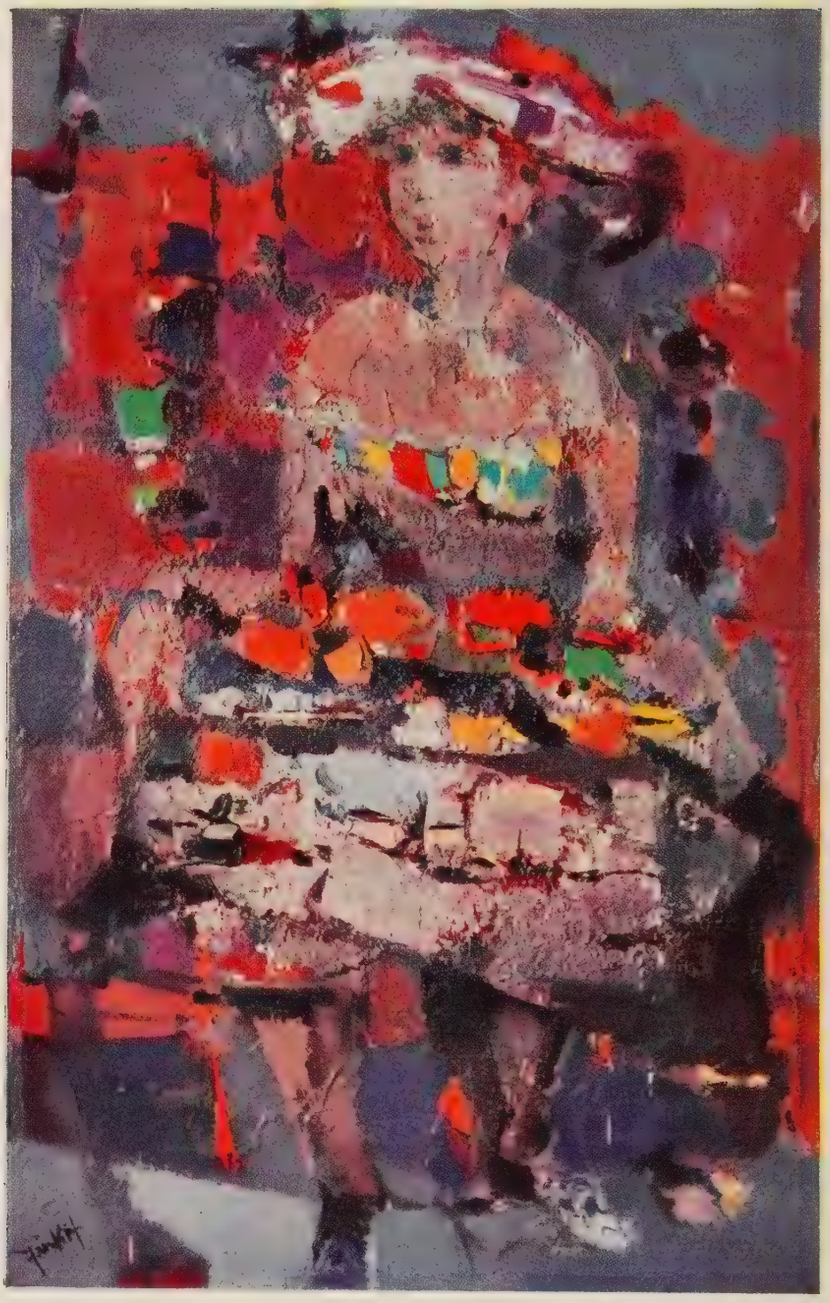
On ne saurait trop remercier le professeur Pasteur Vallery-Radot d'avoir réuni ces *Images de la vie et de l'œuvre de Pasteur* (Flammarion, édit.). Annoncées par un sobre texte de présentation, elles permettent de suivre pas à pas l'illustre savant, depuis son temps d'écolier jurassien jusqu'à celui de la gloire universelle. Sa vie familiale est intimement liée, dans cet ensemble de photographies, à sa vie de chercheur, l'une soutenant l'autre. Ce Français hors série fut aussi un Français exemplaire, profondément attaché à sa famille et à sa patrie. C'est ainsi qu'après la guerre de 1870 il avait en face de lui, dans son bureau, une gravure représentant l'Alsace annexée. Précieux livre, qu'on aimerait voir dans toutes les écoles. Y. G.

SI MON PÈRE AVAIT SU...

AUGUSTE RENOIR, LES DEUX SŒURS.

Ce tableau de Renoir fut vendu 800 F en 1890. Lorsque la collection de l'abbé Gaugain fut dispersée, le 8 mai 1901, Ernest Cognacq l'acheta 8700 F. Le 14 mai 1952, à la vente de la collection Gabriel Cognacq, à la Galerie Charpentier, il atteignait 19 millions plus les frais.

Seuls les amateurs ayant de très gros moyens peuvent encore s'offrir les chefs-d'œuvre de Van Gogh, Renoir, Pissarro, Gauguin, Cézanne, etc. Mais, bien conseillé, vous pouvez acquérir les peintres d'aujourd'hui qui seront les maîtres de demain.



JACQUES YANKEL, LA FEMME A LA PALETTE, toile de 116 sur 89.

Jacques YANKEL, né le 14 avril 1921, à Paris. Diplôme d'Etudes Supérieures de Géologie, Docteur ès sciences naturelles de la Faculté de Paris. En 1951, il abandonne la science pour la peinture. Dès 1952, 1er Prix Neumann. Ensuite, 1er Prix d'Afrique du Nord, 1953, 1er Prix des Amateurs d'Art, 1953. Hors concours au Prix de la Critique, 1954. Depuis 1953, expositions particulières à Paris, Genève, Londres, New-York. Il prépare une grande exposition à la Galerie Romanet pour la saison 1957-1958.

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

18, AVENUE MATIGNON

ÉLYSÉES 98-11

ÉCHOS et INFORMATIONS

Au Demi-siècle.

Au club du Demi-siècle, qui réunit chaque mois à dîner une cinquantaine d'hommes de professions les plus diverses, la coutume veut qu'au dessert l'un des « Jubilaires » parle d'une question qu'il connaît bien et depuis longtemps ; car s'il faut, pour être membre, remplir certaines conditions, il en est une obligatoire : avoir au moins cinquante ans. La récente causerie d'Eugène Guernier, professeur à l'Institut d'Études politiques, jeta une clarté singulière sur un problème de l'actualité : l'Islam. Nous résumons ici ses réflexions. Que signifie le mot : Islam ? Abandon en Dieu. Et chaque soir, le musulman faisant sa prière s'évade du monde, s'abandonne en Dieu. Cette religion, qui fut prêchée par Mohammed (appelé par nous, on ne sait pourquoi, Mahomet), tout musulman s'en considère comme un missionnaire ; de là un fanatisme que la plupart des chrétiens n'ont pas. Le Coran (ce qui veut dire : le Livre) n'est pas seulement un guide religieux, mais un code de vie. L'orateur évoqua la victoire de Charles Martel à Poitiers, en 732, qui sauva l'Europe de l'invasion arabe, et cette autre bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212, où cinq cent mille Maures furent défaits par cinq cent mille chrétiens espagnols ; vint plus tard, en 1492, la libération finale de l'Espagne. Il est piquant de remarquer que toutes les conquêtes arabes eurent le caractère colonialiste que l'on reproche tant de nos jours à des peuples d'Occident. Et bien intéressant est aussi de constater que la Ligue arabe est essentiellement anti-démocratique. On peut méditer enfin cette prophétie : le nationalisme fera éclater l'islamisme.

Telles furent, ce soir-là, les réflexions entendues par les membres du Demi-siècle, qui n'aiment pas qu'on les appelle : une élite, mais qui ont simplement conscience d'avoir, chacun dans son sillon, bien labouré. Ce club, le Gouvernement vient de l'honorer en la personne de celui qui l'a créé et animé : Henri Labat.

OL. Q.

Le Cinquantenaire de la salle Gaveau.

A cette occasion, MM. Marcel et André Gaveau convieront le 10 mai les compositeurs, les chefs d'orchestre, les virtuoses et les personnalités de la musique, à un festival de musique française où Marguerite Long, Lily Laskine, Pierre Bernac et Francis Poulenc, le trio Pasquier et Jean-Pierre Rampal interpréteront des œuvres de Debussy, Fauré, Ravel.

A la mémoire de Pierre Lefaucheux.

Le 6 avril, la Régie nationale des Usines Renault a inauguré à Flins un monument à la mémoire de Pierre Lefaucheux, qui, président-directeur général des UsinesRenault de 1945 à 1955, fut le créateur de cet ensemble de Flins, considéré comme étant à l'avant-garde du progrès. Le monument est l'œuvre du sculpteur Joseph Rivière.

Le Centre du Verre.

Fin mars dernier, les Glaces de Boussois ont inauguré « le Centre du Verre », réalisé au rez-de-chaussée et au sous-sol de leur immeuble, 22, boulevard Malesherbes, par les architectes et décorateurs Anger et Thual. Le public peut maintenant y trouver une documentation complète sur toutes les applications du verre, depuis les portes coulissantes en « Sécurit », qui s'ouvrent automatiquement par cellules photo-électriques, et les vitrines en verres collés sans aucune armature nickelée, jusqu'aux dalles de couleurs et au vitrage isolant « Thermopane ». Mais le clou de cet ensemble est l'escalier en « Sécurit » et acier inoxydable, dont le poids est de quatre tonnes et qui est pratiquement incassable.

A la Galerie Tedesco.

Raymond Faes vient d'exposer une série de portraits de personnalités parisiennes, dont Gisèle Casadesus, de la Comédie-Française, Mme Castanié, directrice de notre confrère « l'Officiel de la Couture », Yvette Chauviré, première danseuse étoile de l'Opéra, Daniel-Rops et Maurice Garçon, de l'Académie Française, Camille Huysmans, président de la Chambre belge. Des paysages et des nus complétaient l'exposition.

Exposition d'une grande collection de tapis anciens.

La ville de Nantes organise, à partir du 10 mai, l'exposition de la collection de tapis anciens de Robert de Calatchi ; collection déjà exposée en 1955 au musée des Arts décoratifs de Paris. Le comité d'honneur de cette manifestation comprend : M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, M. Pierre Ruais, président du Conseil municipal de Paris, M. Robert Chochon, président du Conseil général de la Seine, M. Pierre Vandermeersch, président du syndicat des antiquaires.

Un cadeau royal.

Ce flacon de « Huit-Huit », parfum très précieux, créé par le joaillier Sterlé, est l'un des deux présents sélectionnés officiellement par le Conseil Municipal de Paris pour être offerts à Sa Majesté la Reine Elizabeth d'Angleterre au cours de la réception donnée en son honneur à l'Hôtel de Ville. En cristal, serti d'or et de diamants, il est présenté dans un écrin ciselé aux armes de la Ville de Paris.

Prélude aux vacances.

Au début de mars, la Société Libron a présenté à la Galerie Royale la collection Kestos-Vahine 1957. Les nombreux invités virent défiler devant eux toute une gamme de maillots de bain, tenues de plage et ensembles de ville, à la fois originaux et harmonieux. La photographie ci-dessus représente une tenue de plage en popeline rayée comportant la veste et le short-barboteuse.

Le grand prix « Martini ».

Comme chaque année, le concours de la plus belle affiche, organisé par Martini, vient d'avoir lieu. Les lauréats en furent : Jubert, de Rennes, pour l'affiche « Martini », et Jean Delluegue, de Paris, pour l'affiche « Le Tourisme en France ». Les affiches sélectionnées seront exposées à la Galerie Marcel Bernheim, 35, rue La Boétie, du 5 au 10 juin.

Une inauguration.

Le 4 avril dernier, Chrysalia a inauguré, au cours d'un cocktail, ses nouveaux magasins, 31, rue des Mathurins et 11, rue Greffulhe. Dans les vitrines étaient exposées de jolies pièces d'orfèvrerie dont quelques-unes furent attribuées aux gagnants d'une tombola.

Cour de Rohan.

Nous précisons que le studio reproduit dans notre numéro d'avril, aux pages 36 et 37 et portant le numéro 3, est l'œuvre de la décoratrice qui l'habite : Mlle Mazan.

A QUI SONT CES DOS ?

(Réponses aux questions posées aux pages 44 et 45 de ce numéro).

1. FÉLICIEN MARCEAU
2. CHARLES MUNCH
3. ANDRÉ LE TROQUER
4. JOSEPH PAUL-BONCOUR
5. MARCEL ACHARD
6. JEAN COCTEAU
7. ANDRÉ MAUROIS

RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

CHEZ LES ANTIQUAIRES

La paire de bougeoirs Louis XVI en bronze doré vaut 28.000 fr. Les abat-jour cylindre sont en faille contre-collée, intérieur or. **F. Agostini,** 3, rue de Penthièvre, s'est spécialisé dans la transformation d'objets d'art en lampes et étudie toutes les solutions d'équipement de ces derniers.

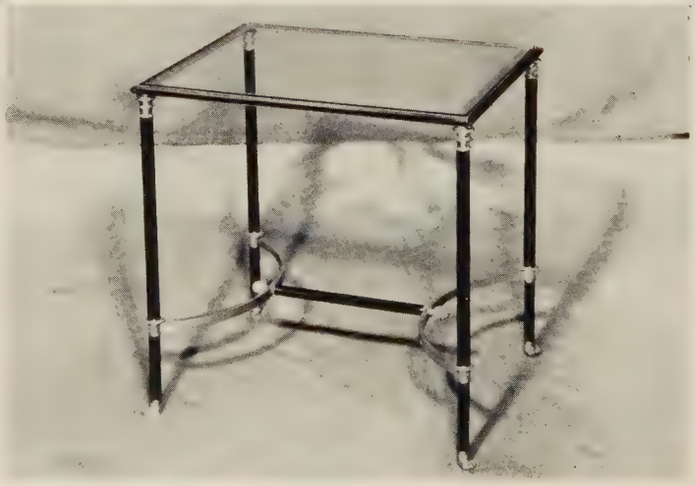
En acajou cerclé de cuivre, la table ronde, tournante, devient bar grâce à un de ses plateaux amovible. Un vernis spécial la rend intachable ; 26.000 fr. **M.-A. Pouget,** 6, rue de Seine.

Ce pot à tabac en forme de ruche est exécuté par Ruelland en belle poterie gris mat ; les rayures irrégulières sont creusées en sépia. En 30 cm de haut. : 4.900 fr. **Aux Potiers de Vallauris,** 41, r. du Fg-Montmartre.

En décor Holbein, la garniture de fumeur appelée « Swing Star », automatique, est aussi décorative qu'agréable. Complète : 17.500 fr. **La Civette,** 157, r. St-Honoré.

Pour accrocher manteaux, chapeaux ou... cravaches et animer un hall ou un vestibule, un sujet sculpté — travail autrichien — dont les extrémités sont de véritables bois de chamois, 19.500 fr. la paire. **Air de Chasse,** 8, r. des St-Pères.

La veilleuse Directoire en bronze médaille et doré peut aussi tenir lieu de porte-fleurs. Elle vaut 18.000 fr. Chez **Robert Thibier,** 3, rue de Penthièvre.



Une table élégante et utile, qui trouve sa place dans des décors de style comme dans une pièce moderne. Les pieds griffes, ou Louis XVI, sont en bronze doré, les tubes en acier bleui canon de fusil, le dessus en glace épaisse. En 50 cm de hauteur : 37 000 fr. Vous la trouverez chez **Pierre Prud'hon,** 23, rue du Cherche-Midi.

Un cadre unique :

LES PARCS DE SAINT-TROPEZ

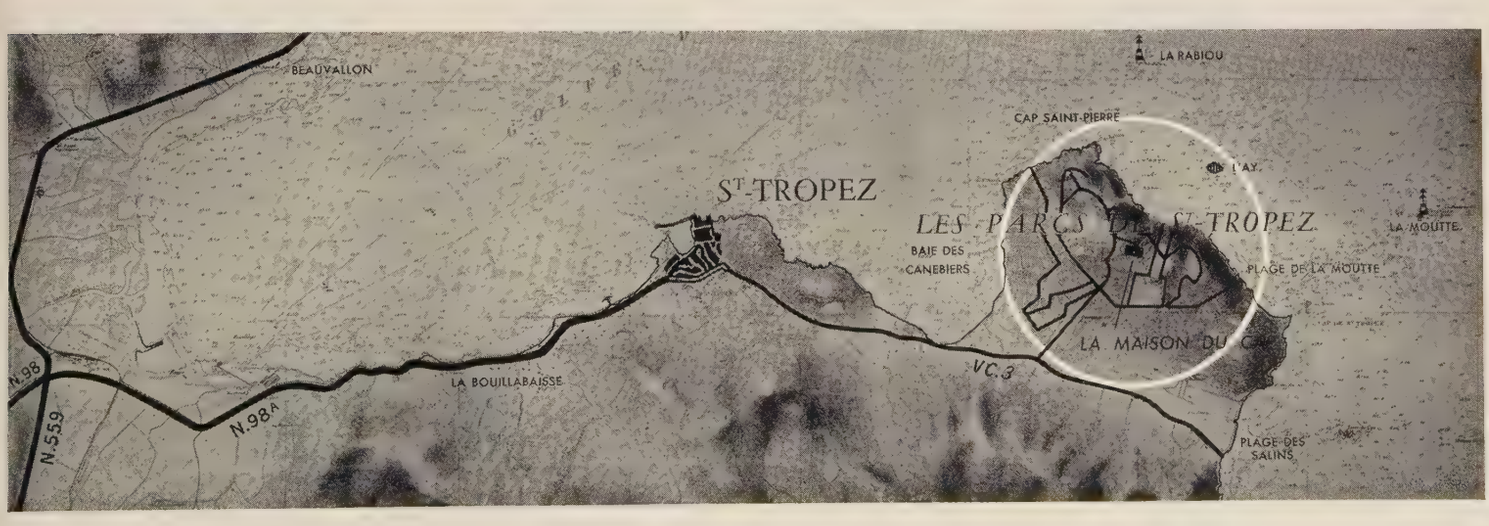
A 3 kilomètres de Saint-Tropez, la presqu'île du Cap Saint-Pierre est un des sites les plus pittoresques de la Côte d'Azur. Ses pentes, en pinèdes ou vignobles, d'un côté, dominent la campagne provençale et la pleine mer, et de l'autre, l'entrée du Golfe de Saint-Tropez, avec au loin la côte qui s'étend de Sainte-Maxime au Cap d'Antibes, devant les Maures et les Alpes.

Grâce à sa situation particulière, à l'écart de l'afflux estival, et à la faveur de vastes domaines qui l'ont rendu impénétrable, le Cap Saint-Pierre a miraculeusement gardé intacte la beauté de ses sites ; mais leur morcellement allait-il détruire le caractère de cette belle nature ?

A l'initiative de quelques propriétaires audacieux et entreprenants, avec le concours de la municipalité de Saint-Tropez, des services de l'Urbanisme et de la Préfecture, toutes les dispositions ont été prises pour que soient assurées la conservation du site et des meilleures conditions de résidence. La division des territoires de ces Parcs s'effectue par lots importants ; tous les raccordements électriques et téléphoniques seront souterrains. Les voies d'accès, larges avenues interdites à la circulation automobile publique et à tout parking de voitures, offrent un réseau de promenades variées et plusieurs plages seront réservées aux résidents. Pour le Parc de la Rabiou et le Parc des Canebiers notamment, une ravissante petite crique avec aménagement de mouillage de bateaux, d'accostage, de bains, etc., bordée par une pinède de pins parasols, constituera l'un des plus agréables bords de mer que l'on puisse souhaiter.

Enfin, au sommet du Cap, dans une ancienne ferme transformée, seront aménagés des appartements modernes et de grand confort ; ils jouiront du magnifique panorama, de l'entourage des Parcs, de ses promenades, de ses accès privés à la mer et de ses programmes d'aménagements sportifs, tels que piste hippique, tennis, etc.

Ainsi, un grand îlot de calme et de beauté est protégé contre la détérioration de ses sites et la cohue estivale, bien que situé sur le territoire même d'une des stations les plus mondaines de la Côte.



CHATELGUYON

Chatelguyon est une des stations françaises les plus complètes, en raison de ses ressources variées.

Située dans une région touristique, cette belle station thermale offre de nombreuses promenades dans la forêt, à travers de magnifiques sous-bois menant au « Manoir Fleuri », à Chazeron et à son château du XIIe siècle, à la vallée des Prades, au Roc Errant, aux gorges d'Enval et au château de Tournoël. A moins de 5 km se trouve l'une des plus intéressantes villes d'art du centre de la France : Riom, dont on connaît la valeur artistique.

En outre, le touriste pourra visiter la vallée de la Sioule, le viaduc des Fades et se rendre à Châteauneuf, à Vichy et à Thiers. Il ne manquera pas non plus de faire l'excursion du Puy-de-Dôme (1.406 m.) et du Sancy (1.890 m.).

Phot. Feher.

La Place Bresson.

Mais ce sont surtout les actions bienfaisantes de ses eaux thermales qui ont fait la réputation de Châtelguyon. Chacun sait, en effet, qu'elles sont particulièrement recommandées pour toutes les affections de l'intestin et du foie, de même que pour celles du rhino-pharynx. C'est aussi la station d'élection des asthéniques, des anémiés et des surmenés.

Les établissements thermaux, scientifiquement aménagés, mettent à la disposition du curiste tout le confort et le perfectionnement de leurs installations.

Mais Châtelguyon ne se contente pas de soigner les malades, elle leur propose aussi des distractions, heureux complément de la cure, grâce à son casino situé dans un cadre élégant, à son cinéma, à la salle des « Ambassadeurs », où sont organisés des galas, aux concerts de musique symphonique et moderne, enfin à son terrain de golf miniature et à ses courts de tennis.

Les curistes sont en outre assurés de trouver une gamme d'hôtels allant de la modeste pension de famille au palace de classe internationale où ils bénéficient non seulement du confort, mais encore des régimes qui leur sont recommandés, sans préjudice de la qualité des menus.

Pour tous renseignements complémentaires, on peut s'adresser au Syndicat d'Initiative de Châtelguyon, qui, sur demande, enverra la liste des hôtels et villas, avec prix.

UN VOYAGE CULTUREL « AU PAYS DE DESCARTES »

Pourquoi une croisière d'art en Hollande ?

★ Pour découvrir ce que les géographies ne disent pas : les berges de ses innombrables routes d'eau, les personnages, les maisons, les ciels si particuliers qui ont inspiré les grands maîtres du Siècle d'Or.

★ Pour comprendre l'âme d'un peuple qui n'a vécu qu'en luttant journellement, depuis des siècles, contre l'eau du ciel et l'eau de la mer. La grandeur inouïe de ses travaux étonne et conquiert.

★

C'est un voyage de grand confort, commenté par un conférencier qualifié.
(Programme détaillé adressé gracieusement sur demande.)

★

Durée du voyage : deux semaines. Deux départs seulement : 28 juillet et 4 août.
Prix, de Paris à Paris : 70.500 fr. De la frontière : 64.000 fr.

★

A bord d'un ravissant bateau-salon, vous quitterez le clocher d'une ville célèbre pour un château, un parc fleuri pour une ferme solitaire ou pour l'enchantement d'un musée. Sans fatigue ni hâte, vous voyagerez dans un calme réparateur, en toute sécurité. Vous logerez dans les meilleurs hôtels.

★

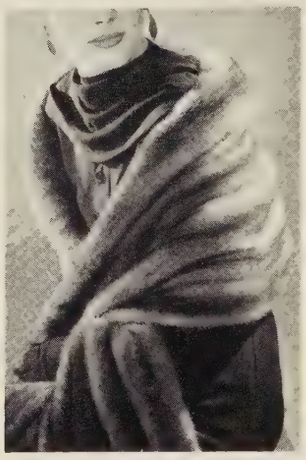
LE NOMBRE DES PLACES ÉTANT LIMITÉ, LES PERSONNES QUI DÉSIRENT PARTICIPER A CE VOYAGE EN HOLLANDE SONT PRIÉES D'EN AVISER LE PLUS TOT POSSIBLE : « *ARTS ET TECHNIQUES* », *174, BOUL. SAINT-GERMAIN, PARIS-VIe (TÉL. : BAB. 38-16)*, QUI LEUR FOURNIRA TOUS RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES.

SI VOUS ÉPROUVEZ DES DIFFICULTÉS A VOUS PROCURER NOS ARTICLES, DEMANDEZ-NOUS L'ADRESSE DE NOS DÉPOSITAIRES ET NOTRE CATALOGUE N° 8 EN ÉCRIVANT A KESTOS, BOITE POSTALE 15 - PARIS-18

en flânant dans Paris

Meubles époque Charles X
Bois clair, bois foncé incrusté
Fauteuils crapauds
Opalines
Lampes inédites

CRINOLINE
31, Boulevard Raspail, Paris 7e - Bab. 15-83



Etole de Vison

FOURRURES RENEL
LE SPÉCIALISTE DU VISON
5, Avenue Victor-Hugo, Paris - Kle. 70-61
ACTUELLEMENT PRIX D'ÉTÉ

" Régate ". Elégant blazer en flanelle spéciale;
Existe également en modèle croisé quatre boutons.
Se fait en marine, rouge et Roy. Prix : 13.500 frs.

HAUSSMANN COATS
109, Boulevard Haussmann, Paris 8e - Anj. 15-35
(St-Augustin)
Expédition contre remboursement France et Union Française

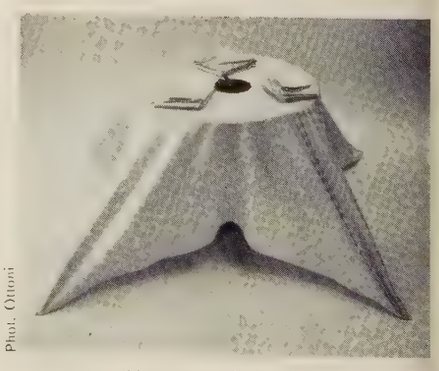
ROUARD
CÉRAMIQUE - VERRERIE
SERVICES DE TABLE - ORFÈVRERIE
LISTES DE CADEAUX DE MARIAGE
34, Avenue de l'Opéra, Paris 2e
CATALOGUE SUR DEMANDE

Guéridon en fer forgé (40 x 80 cm)
carreaux marbrés gris, bleu ou vert : 7.900 frs

NOHALÉ
88 bis, Rue Saint-Dominique
72, Avenue Kléber 16, Avenue Mozart
24, Avenue Mac-Mahon

UNE TRADITION...

LE GRAND DÉPOT
21, Rue Drouot, Paris 9e - Pro. 83-36
Spécialiste des porcelaines anglaises
depuis 1863, vous présente
" ANCESTRAL " de Minton
" The world's most beautiful China "
FESTIVAL DE LA PORCELAINE EUROPÉENNE
DU 10 AU 25 MAI



Phot. Ottoni

Nappe intachable qui a
le toucher de la soie

LES NOUVEAUTÉS DÉCORATIVES
TISSUS DE VERRE, RHOVYL, TERGAL
POUR VOILAGES ET AMEUBLEMENT
5, Rue de Penthièvre, Paris 8e - Anj. 60-41

en flânant dans Paris

Phot. Chevojon

VALISE box noir très légère
SACOCHE pouvant contenir appareil photo, guide Michelin, papiers voyage
SAC voyage orné de bagues métal, avec poche intérieure

LES TROIS SELLIERS
9, Boulevard Haussmann, Paris - Anj. 39-70

Lampadaire "cor de chasse" .... 29.200 fr.
Deux chevaux albâtre... ....pièce 9.500 fr.
Table X laque écaille sabots cuivre . . . . . 26.500 fr.
Ananas bonbonnière opaline ..... 1.200 fr.

GEORGE PESLE
CADEAUX - DÉCORATION
18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32
(entresol)

Les MÉDAILLES RELIGIEUSES

Signées A. AUGIS

***créateur de la* MEDAILLE D'AMOUR**

Très importante collection en or massif de 10 à 50 mm de diamètre

EN VENTE CHEZ LES CONCESSIONNAIRES BIJOUTIERS DE A. AUGIS

GLEIZES

Horloger - Joaillier - Bijoutier
depuis 1866
107, rue St-Lazare, Paris - Tri. 00-95

•

Très grand choix de cadeaux de Première Communion
Bagues de Fiançailles

•

Concessionnaire des grandes marques
ETERNA - JAEGER - LIP - LONGINES
OMEGA - TISSOT - ZÉNITH

Montre étanche
trotteuse centrale antichoc
Métal chromé 5.900 frs
Plaqué or 9.900 frs

Médaille or
de 7.300 frs à 30.000 frs
selon grosseur

Montre ancre 15 rubis :
Métal chromé 7.500 frs
Plaqué or 8.000 frs
Or 11.900 frs

Chevalière or
14.000 frs

Catalogue gratuit sur demande

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Depuis que l'an dernier les Editions de la Boîte à Musique ont découvert et lancé Romano, le jeune chanteur très doué qui ne quitte guère l'Escale, et que les Editions Vogue se sont annexé la marque Durium, le goût de l'Italie n'a cessé de croître chez toutes les grandes marques. Il fallait cela pour secouer l'apathie d'un public qui, lorsqu'on lui parlait de la jeune musique italienne, en était resté aux charmes douceâtres et contestables il est vrai de romances telles que : *O sole mio* et *Santa Lucia*. Il apparaît brusquement que l'Italie, elle aussi, a des compositeurs et des chefs d'orchestre susceptibles de présenter d'excellentes variétés, avec des recherches intéressantes dans les orchestres de grande formation, de l'humour et de la gaieté dans les arrangements de jazz comme dans le folklore interprété. La chance est que le charme n'a pas disparu pour autant de la chanson populaire. Mais sans doute les effets faciles sont-ils plus mesurés, la nostalgie plus discrète. Des chanteurs comme Roberto Murulo ne s'expriment plus heureusement comme dans des opéras-comiques, et tout y a gagné : la poésie, la mélodie, et la voix qui se contente d'être chaleureuse, assez pour qu'un disque nous transporte réellement à Naples ou à Milan. Pathé-Marconi a profité du passage à l'Olympia de Renatto Carozone pour enregistrer un grand 33 tours « Festival Carozone ». Pianiste, chef d'orchestre, compositeur, chanteur, ce dernier est une des plus grandes vedettes italiennes de la musique de variété. Il cherche et obtient des effets nouveaux, il a de l'humour et de l'entrain. La Boîte à Musique sort le second disque de Romano, encore en progrès, dans des chansons authentiquement folkloriques. A son tour, comme Cora Vaucaire, les Frères Jacques, Gordon Heath, Romano est connu maintenant et aborde d'autres marques ; ce sont les Editions du Chant du Monde qui présentent « Romano et son quartette », qui ont fait récemment leurs preuves à l'Olympia et à la Fontaine des Quatre-Saisons. Il s'agit là d'un genre tout différent, de variété pure. Il convenait toutefois de signaler le goût sûr et l'amour du métier qui conduisent les éditeurs de la B. A. M. — comme d'ailleurs Léo Noël à l'Ecluse — à découvrir et aider les jeunes talents, quitte à les voir s'échapper par la suite, pas toujours ingrats heureusement. Les Discophiles Français sortent le deuxième disque des Guarania, moins brillant que le premier.

Si la limonaire est partout dans les rues d'Espagne, son frère l'orgue de Barbarie se fait de plus en plus rare à Paris. Sur un instrument qui date de 1896, Pierre Bernard vient d'enregistrer pour la Boîte à Musique une série de charmants airs vieillots, sous le titre : « Amours, délices... et orgues de Barbarie ». C'est bien là notre folklore parisien.

Un Fernandel sans accent nous donne chez Decca un « Médecin malgré lui » excellent. A peine trouve-t-on, avec joie d'ailleurs, un peu de Provence dans une phrase comme : « Bo » nom à médicamenter, Lucinde ! » Il est merveilleusement entouré par J. Charon, G. Chamarrat et Béatrice Bretty.

Les enfants trouvent un bon disque chez Véga : « Bigre, bigre, voilà [le] tigre ». Le texte est dit et chanté, et sur l'album joint l'enfant pe[ut] suivre, puis apprendre lui-même les airs qu'il a aimés. Philips lance [un] disque-jeu « Les 45 tours de France », sorte de jeu de l'oie, avec un [...] et des cyclistes. Les ordres sont donnés par le disque, le jeu est sui[vi] sur l'album. « Partez... ceux qui occupent une case jaune reculent [de] deux places... attention ! le premier coureur passe un col..., etc. » Le j[eu] est amusant si l'on peut réunir trois enfants... et une grande personn[e]

Du bon jazz chez R. C. A. avec un Fats Waller enregistré en 1929, alo[rs] qu'il venait de rencontrer ses premiers succès. Qu'il s'agisse d'improv[i]sations sur des mélodies connues très chantantes, de blues ou de « ra[g]time », c'est le grand Fats dans sa meilleure forme. Dans la mêm[e] marque, un « Fletcher Henderson » vol. I, et des enregistrements data[nt] de 1922 à 1936, soit un des meilleurs et des premiers orchestres de jaz[z]. Armstrong et Benny Goodman lui doivent, on le sait, d'être ce qu'ils son[t]. La marque CID donne un très bon 45 tours « Bechet-Armstrong, duo » [et] quatre morceaux enregistrés en Amérique. Il est drôle de les entend[re] ensemble, chacun gardant son style. La Voix de son Maître a enregistr[é] intégralement l'opéra de la vie des noirs, présenté en 1935, et joué récem[ment] à Paris, *Porgy and Bess* de Gerswhin. Il y a maintenant dix a[ns] que celui-ci est mort, bien avant que Leslie Caron l'ait rendu célèb[re] avec le film *Un Américain à Paris*, et la tant jouée *Rapsodie in blu*[e].

Pour danser, le septième album de la série « Carnet de Bal » de Dec[ca]. Un très bon choix, avec des mouvements doublés, comme on ain[me] demander une reprise à un orchestre présent.

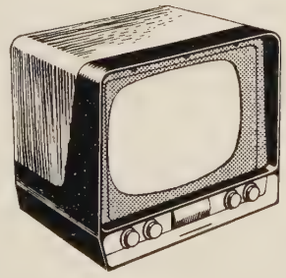
Des chansons dans toutes les marques : « Festival de la chanson de S[an] Remo », chez CID, dans la série Cetra. Angelini et son orchestre no[us] rendent tout le charme des soirées d'Italie qui ne finissent pas. Nicla [di] Bruno, chez R. C. A., a une belle voix grave non exclue d'humour, po[ur] interpréter 4 chansons populaires italiennes.

The Delta rythm Boys, de R. C. A., donnent envie de danser, ils ont d[es] aigus amusants ; comme d'ailleurs les *Three Jays*, enfants de dix ans a[ux] voix acides et aisées, qui rappellent, dans leur parodie, l'humour involo[n]taire des dessins animés. Chez Philips, les très drôles et inimitab[les] Jan et Rod, globe-trotters de la chanson, Yves Sandier qui, ap[rès] d'autres, s'essaie dans le style Brassens, « Zizi Jeanmaire à l'Alhambra » enregistrement public où elle s'essouffle un peu d'avoir dansé, moins b[ien] à notre avis que ce qu'elle a donné en studio il y a quelques semain[es]. Les très rares privilégiés qui ont vu en France le film *Carmen Jon[es]* aimeront le disque de son interprète, Harry Belafonte (R. C. A.) ; 12 cha[n]sons pleines d'humour et de rythme, sans concessions à la facilité [la] courante dans le folklore noir. Un disque d'humour enfin, avec « Fernan[del] Raynaud à Bobino » (Philips), dans lequel on retrouve les Orang[es] Restons Français, et le célèbre Balendar.

Anne Four[ier]

TELEAVIA

LE TÉLÉVISEUR LE PLUS MODERNE



the music shop

67, rue Pierre-Charron - Champs-Élysées - ÉLY. 05-30

DISQUES
ÉLECTROPHONES 3 et 4 VITESSES
RADIO - TÉLÉVISION

CHAINES HAUTE FIDÉLITÉ
A PARTIR DE
93.000 fr.

DEPUIS 21 ANS LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

Tourne-disques - Électrophones
THORENS
LA MARQUE RÉPUTÉE
CMP
Ets HENRI DIEDRICHS
54, RUE RENÉ-BOULANGER, PARIS-Xe - NOR. 10-77

Aux 24 violons du roy
LE DISQUAIRE DES TUILERIES
LE MEILLEUR CHOIX DES DISQUES CLASSIQUES ET VARIÉTÉS
•
INSTALLATION DE HAUTE FIDÉLITÉ
•
UNE SÉLECTION DES MEILLEURS ÉLECTROPHONES
5, rue Cambon, Paris 1er - Ope. 62-69

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1957

Avec la publication dans notre numéro d'avril de la troisième et dernière épreuve, s'est achevé notre concours touristique 1957. Si nous en jugeons par les nombreux renseignements ou précisions demandés par correspondance ou par téléphone, beaucoup de nos abonnés et lecteurs y ont cette année encore participé. Nous ignorons cependant, à l'heure où nous écrivons ces lignes, s'ils sont 3.000, 5.000 ou plus, puisque nous leur avons accordé — en raison des fêtes de Pâques — un délai supplémentaire (jusqu'au 7 mai pour la France et l'Europe et jusqu'au 20 mai pour les autres pays). Mais nous sommes persuadés que les réponses nous parviendront en grand nombre et que les facteurs de notre arrondissement vont être ces jours-ci lourdement chargés.

Nous remercions très sincèrement tous ceux qui se sont penchés sur notre texte, parfois un peu sibyllin, et qui ont triomphé, en totalité ou en partie, des difficultés accumulées, en particulier dans la troisième épreuve. Celle-ci a provoqué quelques remous parmi certains concurrents. Que ces derniers — qui seront peut-être les premiers ! — se rassurent et ne désespèrent pas s'ils n'ont pu répondre à toutes les questions : ils ne seront pas les seuls.

La nouvelle formule inaugurée, outre qu'elle apporte une variante souhaitable, a pour but principal de départager les ex æquo : il y en eut beaucoup les années précédentes tant nos lecteurs sont habiles, cultivés et ardents, et jusqu'à présent il nous a été bien difficile de les prendre en défaut : pour la plupart, ils se sont joués de toutes les embûches, de toutes les astuces et de tous les obstacles. Ils nous étonneront encore cette fois-ci, sans aucun doute.

Quoi qu'il en soit, nous accueillerons très volontiers leurs suggestions et leurs vœux au sujet de ce concours et nous en tiendrons compte pour le suivant s'ils souhaitent, bien entendu, qu'il y en ait un en 1958. Nous rappelons que les solutions des trois épreuves seront données dans notre numéro spécial de juin et la liste des gagnants, dans celui de juillet.

Sept Services Hebdomadaires

EUROPE — INDE

LUNDI — MERCREDI — SAMEDI
PARIS – BOMBAY
DELHI – HONGKONG – TOKIO

Les autres jours des correspondances rapides sont assurées à GENÈVE ou ROME

Correspondances à BOMBAY vers SYDNEY et NAIROBI

Tous nos Avions sont des Super-Constellations

Nos premières classes sont de luxueuses Slumberettes

Nous offrons à bord de nos avions un service digne de l'hospitalité légendaire de l'Inde

Votre Agence de voyages et notre bureau sont à votre disposition pour tous renseignements.

AIR-INDIA
International

7, rue Scribe, PARIS — OPÉ. 15-64

VIAREGGIO - LIDO DI CAMAIORE - FORTE DEI MARMI
MARINA DI PIETRASANTA
De Mai à Septembre une seule fête

20 kilomètres de plage — Plus de 1.000 cabines sur plage
Tous les sports nautiques — Canotage — Tennis — Equitation
Voile - Tir aux pigeons - Chasse - Pêche - Nombreuses excursions
Nombreux divertissements et mondanités : Casino, Kursaal, Théâtres, Cinémas, Dancings en plein air et Night Clubs.

PLUS DE 150 HOTELS ET PENSIONS

A 144 Km. de Gênes — A 53 Km. de Montecatini — A 100 Km. de Florence (autoroute) — A 24 Km., visitez LUCCA, ville d'art.

Renseignements :
OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME
Paris, 23, rue de la Paix — Nice, 14, avenue de Verdun
Marseille, 73, la Canebière
Ente Provinciale per il Turismo, Lucca — Azienda Autonoma Riviera della Versilia, Viareggio et toutes les Agences de Voyages.

AGENT DES GRANDES MARQUES

Spécialiste **paillard**

GAMME COMPLÈTE
D'ACCESSOIRES D'ORIGINE
OPTIQUES — STÉRÉO

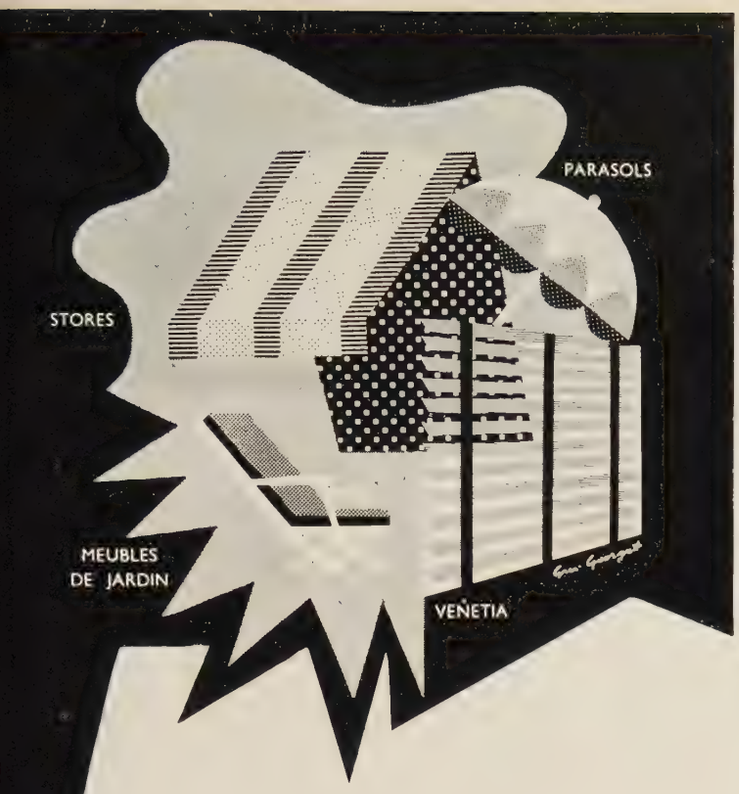
TOUTES NOS CAMERAS
SONT GARANTIES
TOUS RISQUES
VOL - PERTE - DÉGATS DE L'EAU

CONDITIONS DE RÈGLEMENT
DOCUMENTATION SUR DEMANDE

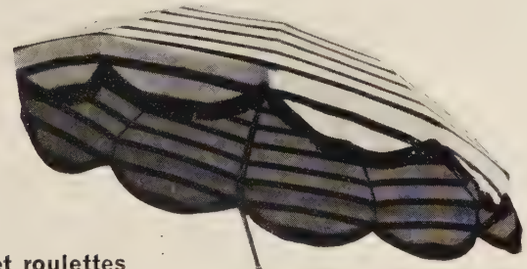
ARMA

Photo Ciné élection

24, BOULᴰ MALESHERBES
PARIS (8ᵉ) — ANJ. 64-61



Fauteuil « NABAB » remarquable par la souplesse de sa suspension, assurant une relaxation parfaite et, à volonté, un balancement agréable.



Longerons et roulettes caoutchoutées permettant un déplacement aisé. Coussins en toile spéciale, teintes et rayures « Décoration ».

PUB. ANDRÉ J. BAHRY - M.E.C.

A. Hugonet & Fils

CANNES 57, RUE D'ANTIBES — PARIS 65, RUE LA BOÉTIE — CASABLANCA 23, R. DE L'HORLOGE

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE.

visitez l'Inde fabuleuse...

Par la majesté de ses paysages, la splendeur de ses monuments, l'animation colorée de ses fêtes; par ses contrastes étonnants entre l'ancien et le moderne, l'Inde offre des vacances inoubliables.

Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à :

OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

TÉL. OPÉ. 00-84
ANJ. 83-86

8, Bd de la Madeleine - PARIS-8e

PUB.

SALLE DE SEJOUR TRAITÉE EN FRÊNE
MARQUETÉ ET VERNI NOIR
AGENCEMENT MURAL EN DALLES
SECURISEES AVEC ELEMENTS
INCORPORES

m.flachet
DÉCORATEUR
3, Bd MALESHERBES
PARIS

Mioland & Lelogeais

Tuerlinckx & C^ie^, successeurs
188, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris (10^e^) - NOR. 80-94

Reproduction de meubles français et étrangers
de musées et de collections particulières
du Moyen Age au XIX^e^ inclus.
Vente au négoce.

RAOUL GUIRAUD

Ensembles anglais et français des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles anciens ou interprétés dans l'esprit de l'époque. Installations complètes.
Lit. : 11-82 — 90, rue de Grenelle — Près rue du Bac

Suzanne Fontan
TISSUS IMPRIMÉS

JARDIN DE LA MARIE

29, RUE BONAPARTE
PARIS..VI^e^

ET CHEZ TOUS DÉCORATEURS ET TAPISSIERS
DE CLASSE

DAN. 94-95

NET-PUBLICITÉ

MAURICE
RINCK
signe tous ses meubles

CRÉATIONS
DE GRAND STYLE
ANCIEN ET MODERNE

exportation tous pays

ÉBÉNISTERIE D'ART, DÉCORATION
115, FAUB. SAINT-ANTOINE, PARIS-11e
TÉL. ROQ. 42-67, 45-60

AMEUBLEMENT
DÉCORATION
ANTIQUITÉS

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

I°

Collection

de

S. A. le Prince ALY KHAN

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES - DESSINS - GOUACHES

par Bourdelle, Corot, Derain, Dunoyer de Segonzac, Pascin, Renoir

PLAGES et MARINES par E. BOUDIN

Auto-Portrait par E. DEGAS

Suite d'œuvres de RAOUL DUFY, MAURICE UTRILLO, MAURICE de VLAMINCK

II°

TABLEAUX MODERNES

DESSINS - AQUARELLES

par Boudin, Buffet, Corot, Delacroix, Lebourg, Picasso, Pissarro, Utrillo

Sculpture de A. Rodin

appartenant à Divers Amateurs

VENTE GALERIE CHARPENTIER

Le Jeudi 23 Mai 1957, à 14 heures 30

Commissaire-Priseur : Me ÉTIENNE ADER, 6, rue Favart

Experts :
M. Jacques DUBOURG
M. André PACITTI

Exposition :
Mercredi 22 Mai
9 à 12 h., 14 à 18 h., 21 à 23 h.

VIENT DE PARAITRE

L'édition 1957-1959 du

GUIDE EMER

GUIDE ANNUAIRE EUROPÉEN

de L'ANTIQUAIRE

de L'AMATEUR D'ART

et du BIBLIOPHILE

Une documentation unique en Europe

15.000 ADRESSES ET RENSEIGNEMENTS SUR :

- LES ANTIQUAIRES, BROCANTEURS-ANTIQUAIRES, GALERIES D'ART classés par : RÉGIONS, LOCALITÉS, RUES, SPÉCIALITÉS.
- LES FOIRES D'ANTIQUITÉS, MARCHÉS AUX PUCES, etc.
- LES SPÉCIALITÉS RÉGIONALES FRANÇAISES D'ANTIQUITÉS.
- LES TECHNICIENS ET FOURNISSEURS FRANÇAIS : EXPERTS, COMMISSAIRES-PRISEURS, RESTAURATEURS D'ANCIEN, etc.

INDISPENSABLE pour le VOYAGE et la BIBLIOTHÈQUE

Envoi contre mandat ou chèque

France : 1.060 fr.

Étranger : 1.100 fr.

GUIDE EMER

10, rue Saint-Louis-en-l'Ile

PARIS - Dan. 82-75 C.C.P. Paris 6150-30

GALERIE

DAVID et GARNIER

ANDRÉ MARCHAND

UNIVERS MARIN

AQUARELLES

DU 3 AU 31 MAI 1957

6, av. Matignon - Paris-8e - Balzac 61-65

Les Coiffeurs inspirés

présentent la ligne 57

« CANDIDE MITSOU »

MARIO et LEO

130, Fg-Saint-Honoré - ÉLY. 78-65

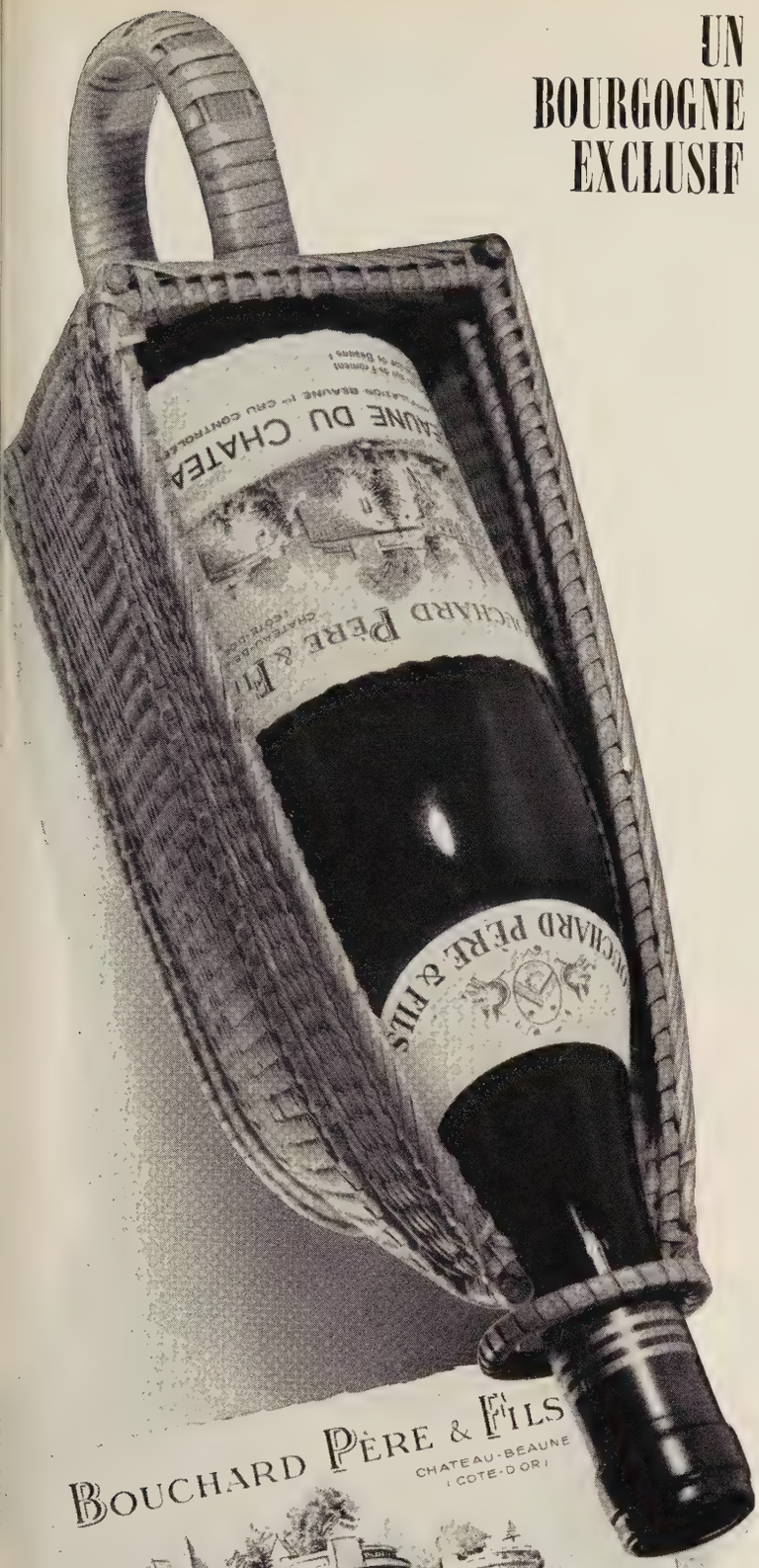
LEONARDO

119, Bd du Montparnasse - ODÉ. 75-56

JOSÉ et ARTURO

Gare de la Bastille - DOR. 96-69

UN BOURGOGNE EXCLUSIF



BOUCHARD PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES ET NÉGOCIANTS

Depuis 1731

LE CHATEAU-BEAUNE-COTE-D'OR

DOCUMENTATION
ET TARIF
SUR DEMANDE

Plus de 10.000 heures de vol !
Plus de 80 millions de km passagers,
telles sont ses références !

ILS ONT ÉPROUVÉ CETTE MONTRE POUR VOUS !

C'est la Polarouter UNIVERSAL-GENEVE que portent tous les chefs-pilotes de la SAS.

Le succès de la montre POLAROUTER commence le 15 Novembre 1954. La SAS ce jour-là inaugure ses vols polaires intercontinentaux. Ses chefs-pilotes étaient équipés de montres POLAROUTER pareilles en tous points à celle que nous vous proposons. Insensible aux influences du climat, précise en toutes circonstances et sous toutes les latitudes, elle se révèla d'une telle qualité que la SAS la choisit alors comme instrument auxiliaire de vol pour ses chefs-pilotes.

Une telle référence est votre garantie.

Demandez à votre horloger de vous la montrer, et de vous dire avec quel soin elle a été étudiée et construite dans les ateliers d'UNIVERSAL-GENEVE, dont la manufacture est l'une des plus modernes du monde.

1954

Le premier service transpolaire assuré par la SAS est inauguré le 15 Novembre, joignant l'Europe à la Californie en survolant le Groenland.

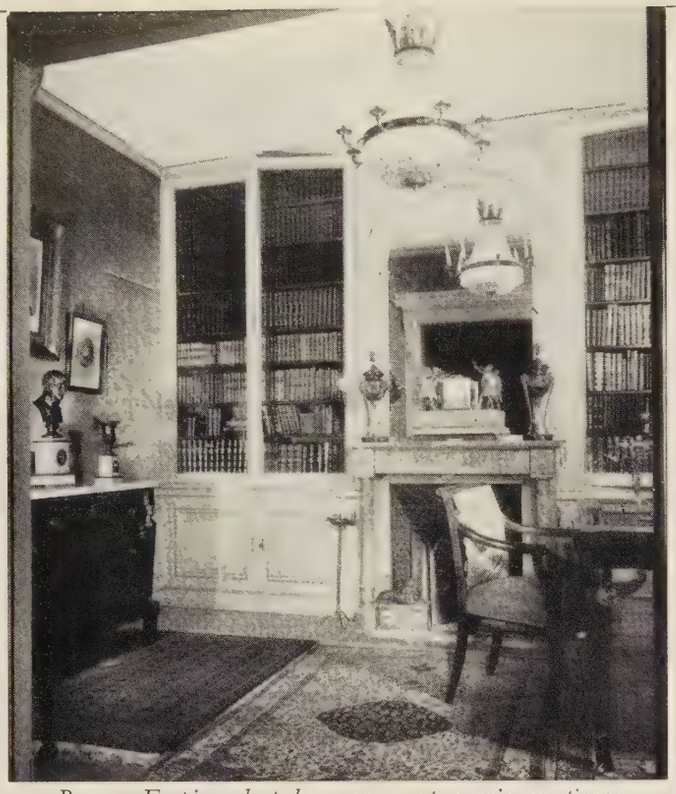
1957

Le premier service survolant le Pôle Nord joindra l'Europe à l'Extrême-Orient. Ce nouvel itinéraire ramènera de 52 à 30 heures la durée actuelle du trajet.

La montre qui contrôle officiellement les vols de la **SAS**
Scandinavian Airlines System

Protection totale !

La POLAROUTER est équipée du mouvement automatique UNIVERSAL-GENEVE. Anti-choc, anti-magnétique, étanche aux poussières et à l'eau, elle existe en 3 exécutions :
acier chromé inoxydable ; acier avec couverture or de 300 microns (1/3 de mm) ; or 18 ct.



Bureau Empire, dont les murs sont garnis en tissus avec porte secrète ; les bibliothèques sont en acajou, peintes en peinture patinée à réaux d'or.

G. CAILLARD
DÉCORATEUR
46, rue du Four, PARIS — Lit. 85-72

A LA POINTE
DU PROGRÈS

CHRYSALIA
ORFÈVRE

offre gratuitement
PENDANT UN MOIS SEULEMENT

UN SERVICE DE PLATERIE 7 PIÈCES

mêmes procédés de Fabrication que nos Ménageres en Métal blanc "RUOLZ" **bate et soudure orfèvre** d'une SUPER-CHARGE d'Argent Pur (**215 Grs**) comprenant : 1 plat à poisson de 60 cm. - 1 plat à gigot de 45 cm. - 1 plat ovale de 35 cm. - 1 plat rond de 30 cm. - 1 plat rond de 35 cm. - et 2 plats de 15 cm.

D'UNE VALEUR RÉELLE DE 94.095 Frs

A TOUT ACHETEUR

d'une MÉNAGÈRE de 184 PIÈCES de Fabrication Spéciale **Supérieure à ce qui se fait dans le commerce,** ORFEVRERIE DE GRAND LUXE, exécutée dans nos Ateliers **par des procédés d'usinage les plus modernes,** en Metal Blanc "RUOLZ" à haute teneur de nickel et Argentée a **464 Grs d'Argent Pur,** suivant des procédés SCIENTIFIQUES éprouvés, comprenant 12 cuillers - 12 fourchettes - 12 cuillers à café - 1 louche - 12 couteaux de table et 12 couteaux à dessert, manche orfèvre, lame riche en Acier Massif inoxydable spécialement montée plomb, **Garantis indémanchables** - 1 cuiller à ragoût - 12 couverts à entremets (24 P.) - 12 couverts à poisson (24 P.) 1 service à poisson (2 P.) - 12 fourchettes à gâteaux - 12 fourchettes à huitres - 12 fourchettes à escargots - 12 pelles a glace - 1 service à glace (2 P.) - 12 cuillers a moka - 1 pince à sucre - 1 pelle à tarte - 1 service à découper (2 P.) - 1 service à hors-d'œuvre (4 P.) - 1 service à salade (2 P.).

D'UNE VALEUR RÉELLE DE 255.700 Frs

Toutes ces opérations d'usinage, effectuées dans nos Usines, font l'objet de contrôles **excessivement rigoureux** qui nous permettent de garantir formellement la qualité de notre Orfèvrerie contre tout vice de fabrication **pendant 25 ANS.** Les charges d'Argent Pur deposées sont attestees par nos **poinçons de garantie** conformément à la Loi et figurant sur toutes les pieces.

LES 2 SERVICES VOUS SONT OFFERTS POUR 206.400 FRS PAYABLES DE LA FAÇON SUIVANTE :

51.600 Fr. à Réception et le Solde en 18 mensualités de 8.600 Fr.

CONDITIONS SPECIALES POUR PAIEMENT AU COMPTANT

Adressez dès maintenant votre commande à : CHRYSALIA - 31, rue des Mathurins - PARIS-8e ANJ. 90-54, et vous recevrez, sans engagement de votre part, la documentation qui vous est nécessaire pour fixer aux mieux votre choix (modèle de Couverts et de cadeaux, les différentes conditions et modalités de règlement, etc ..)

Un Coffre à tiroirs en Chêne Massif, gainé satin et velours d'une valeur de 40.000 Fr. est offert gracieusement aux CENT premiers clients se recommandant de cette Revue et dont la commande nous sera parvenue avant le 10 JUIN 1957.

1868

89 années d'expérience au service de la Qualité

Ajoutez une pièce à votre maison en meublant votre jardin

Clairitex

SUR DEMANDE : CATALOGUE D · 17, RUE BACHAUMONT, PARIS-2e · GUT. 95-42

PASSE-TEMPS AGRÉABLE

LA TAPISSERIE

embellira vos meubles

TOUS DOCUMENTS
TOUTES FOURNITURES

SIMONNE GENAY

2, rue de l'Échelle

UNE TRÈS BELLE VENTE SUR OFFRES DE

TIMBRES-POSTE

comprenant un superbe ensemble
de timbres de
FRANCE — SUISSE — ETATS-UNIS
PÉROU — ETATS ITALIENS etc.
prendra place dans

« SÉLECTION » 21

qui paraîtra le 3 Mai

Prix du n° 150 frs — Abonnement 3 nos 400 frs

L. MIRO, 15, rue Laffitte — PARIS (9e)
PRO. 58-89 — C. C. P. Paris 807.07

Opé. 53-32

Ameublement Décoration

5, Rue Boudreau, PARIS-9e

MAPLE

CATALOGUE sur demande

POUR LE **CONFORT** ET L'**AGRÉMENT** DE VOTRE INTÉRIEUR,
ERTON, LE PRODUCTEUR ÉDITEUR, PRÉSENTE :

Salon Marvel

Créations de
H Carillon
F Schall
G Jacquemard

Fauteuil Hop-Relax

Dans un cadre agreable de plus de 1500 m² vous trouverez, en application des merveilleuses techniques d'aujourd'hui, la gamme étendue de nos Salons, Fauteuils et Canapés transformables. Vous découvrirez tout le confort de la maison sous forme d'ensembles complètement installés par une equipe de décorateurs experimentés.

Vous y verrez aussi le prestigieux fauteuil "HOP-RELAX", expression des thérapeutiques de relaxation, dont la ligne élégante et les etonnantes possibilités de détente seront une révélation pour vous.

ERTON introduira dans votre intérieur une atmosphère de bien-être qui définira pour vous la douceur de vivre. Son bureau d'études dirigé par Henri CAILLON, Décorateur A. E. E. B., est gracieusement à votre disposition.

Fabrication contrôlée de haute réputation à des prix toujours très étudiés. Très larges facilités de paiement. Livraison franco dans toute la France. Documentation n° 28 sur demande. Exposition permanente de tapisseries et céramiques des meilleurs artistes contemporains.

ERTON

LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS : 16, r. Fabre-d'Eglantine XIIe
LILLE : 63, bd de la Liberté

Concessionnaires
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...

AGENCE DE LA TERRASSE

MAURICE DUSSÉQUÉ

45, Bd CARNOT — LE VÉSINET

Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

A 12 km à l'ouest de Paris, dans localité résidentielle bien desservie, voici une demeure ensoleillée, très confortable, implantée au fond d'un **parc de 2.000 m2**. Son charme est champêtre, sa décoration intérieure très luxueuse. La réception comporte 3 pièces ; le 1er : 5 chambres, 3 salles de bains. **Pavillon de gardiens** attenant.

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*
LA CROISETTE — CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

CAP D'ANTIBES

MAS PROVENÇAL AUTHENTIQUE

Grand living

4 chambres de maîtres. 2 bains + 2 douches

Tout confort

Chauffage mazout

Jardin 3.000 m2,
réputé un des plus beaux de la Côte

AFFAIRE INTÉRESSANTE

PRÈS D'ANTIBES

VIEUX MOULIN RESTAURÉ

Beaucoup de cachet

2 réceptions

4 chambres. Bains

Jardin 5.000 m2

Jolie vue

PRIX RAISONNABLE

A SOUSCRIRE

SAINT-CLOUD Val d'Or

vue imprenable sur Bois et Paris

Appartements 2 à 5 pièces

Cuisine - S. de B. - Dépendances - Balcons - Terrasses

•

PRIMES 600 fr. — POSSIBILITÉS DE CRÉDIT

•

Pour tous renseignements :

LA FRANCE IMMOBILIÈRE

continentale et d'outre-mer

9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

CHARMANTE DEMEURE RENAISSANCE

ET DÉBUT XVIIe

•

A 4 heures de PARIS et 1 h. de la MER

•

- Architecture d'une grande pureté. Très beaux intérieurs.
- Plafonds à caissons et boiseries polychromes Louis XIII d'époque.
- Confort = installations eau, électricité entièrement refaites 1953 et 1956.

L. BRIVES, 33, Av. MAC-MAHON, PARIS (17e)

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

68 pages, 60 francs

PÊCHEURS, CHASSEURS

LISEZ

Au Bord de l'Eau

PLAINE ET BOIS

La Revue de Pêche et de Chasse la plus lue d'Europe, la plus passionnante, la plus instructive.

Si vous ne la trouvez pas chez votre marchand habituel, nous vous l'enverrons franco, contre 60 francs en timbres-poste.

PÊCHEURS, CHASSEURS,

vous serez comblés en vous abonnant à la plus luxueuse et à la moins chère des revues de pêche et de chasse :

AU BORD DE L'EAU - PLAINE ET BOIS

Abonnement un an (12 numéros) : **600** francs

57, rue de Babylone, PARIS-VIIe — C.C.P. Paris 1959-56

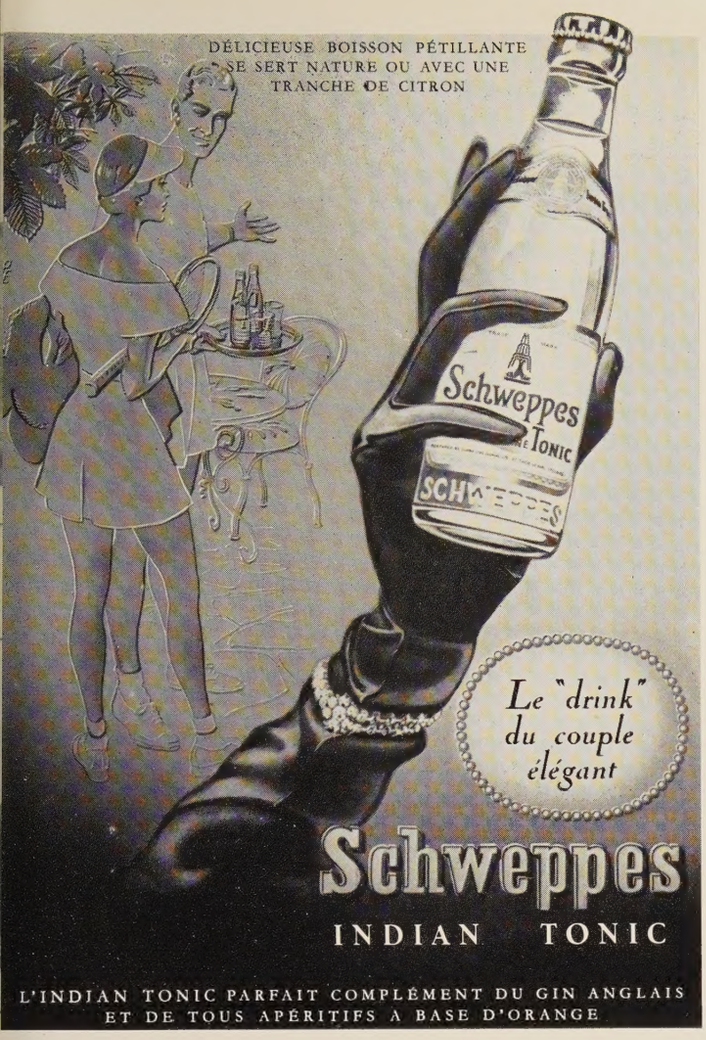
A nos abonnés :

DES CONSEILS GRATUITS

POUR VOS JARDINS

Nous rappelons à nos abonnés qu'il leur est toujours loisible de demander par notre intermédiaire une consultation gratuite par correspondance à l'architecte-paysagiste Jacques de Wailly. Nous prions ceux de nos abonnés qu'intéresse notre offre de vouloir bien se reporter au numéro Juillet-Août 1953, où ils trouveront tous les renseignements relatifs à ces consultations et aux avantages dont ils peuvent bénéficier.

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE
SE SERT NATURE OU AVEC UNE
TRANCHE DE CITRON



Le "drink" du couple élégant

Schweppes

INDIAN TONIC

L'INDIAN TONIC PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS
ET DE TOUS APÉRITIFS A BASE D'ORANGE

GRANDS BOURGOGNES

Expositions Universelles 1878-1889
Médaille d'Or.

Marque Déposée

LABAUME

aîné & fils

Eleveurs de Grands Bourgognes

A

BEAUNE

(CÔTE-D'OR)

DEPUIS 1734

Tradition de Haute Qualité

DOCUMENTATION SUR DEMANDE

MARCHAL

Isolant

BOUGIE

CORINDON

" SAVOIE "

Plus de Kilomètres
avec moins d'essence

CHAMPION du MONDE

Qualité Mondiale

Notice 2.03

"FULGOR"

à compresseur électrique
Le plus puissant avertisseur

"STRIDOR"

modèle réduit pour
voitures de petites cylindrées

Notice 4.01

Notice 4.02

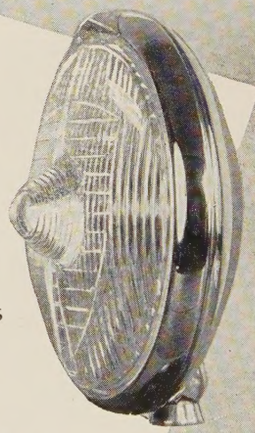
Ouvrent la Route

"FANTASTIC"

VIRAGES - BROUILLARD

SENIOR **660**
JUNIOR **670**

Notice 1.10 *et* 1.05



Lumière "Fantastic"

MARCHAL

INVESTIR... c'est CHOISIR

Mais ce n'est pas choisir n'importe quelle valeur à n'importe quel moment.

Les valeurs et le moment favorable vous seront régulièrement indiqués chaque semaine par

L'OPINION

Économique et Financière

« Le journal le mieux informé de la Bourse »

paraissant sur 16 et 20 pages.

Tirage strictement réservé à ses abonnés

Abonnement un an : **1.500 fr.** — 6 mois **875 fr.**
Essai un mois : **120 fr.**

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e — C. C. P. Paris 5110-71

ANNUAIRE INTERNATIONAL DES BEAUX-ARTS

Le mensuel mondial de valeur inestimable
s'étendant sur tous les domaines des Beaux-Arts
Plus de 50.000 adresses avec indications spéciales
Plus de 600 pages
Indispensable pour chaque savant, marchand et pour tous les amateurs d'Art
Prix : Fr. 3.600
Fondateur : Dr. W. Kaupert — Editeur : Dr. H. Rauschenbusch
Maison d'édition : Deutsche Zentralduckerei AG, Berlin
à Paris en vente chez
CLAUDE HERBOCHE
23, rue de Bruxelles, Paris (9e) - Tél. Trinité 13.40 - C.C.P. Paris 8889-24

PLAISIR DU SPECTACLE

CASINO DE PARIS
Super-Music-Hall des Revues à grand spectacle
SENSATIONS
Spectacle unique, ne pouvant être vu qu'à Paris

BAL DU MOULIN ROUGE
Place Blanche — Mon. 00-19
Le plus somptueux
SPECTACLE DE CABARET
au prix le plus modique
ATTRACTIONS INTERNATIONALES
French Cancan
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
Dimanches et Fêtes à 15 h.

UN ÉVÉNEMENT
L'OEUF
A L'ATELIER

THÉATRE MOGADOR
LA CROISIÈRE DU RIRE
LES AMOURS DE DON JUAN
L'Espagne - la Grèce - la Turquie
la Russie - l'Écosse
avec JACQUES JANSEN
EDDY RASIMI
ARLETTE PATRICE - FREDERIQUE
150 artistes - 800 costumes - 40 décors

DEUX ANES
Nouveau spectacle
TEL EST PARIS
PIERRE-JEAN VAILLARD

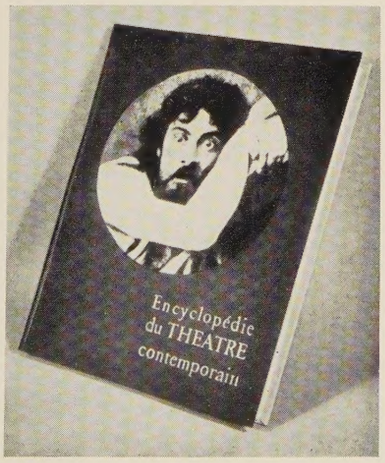
MICHODIÈRE
LES HOMMES DU DIMANCHE
de
JEAN-LOUIS RONCONI

A nos lecteurs

Vous trouverez, ci-dessous, le Bon de Commande de

L'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

dont des extraits sont publiés dans ce numéro (pages 58 à 61)



BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli, daté et signé, soit à PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS-IXe, soit à votre libraire, soit à notre représentant.

Je commande (1) _____ *exemplaires de* **ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN** 1er volume, au prix de 5.500 fr. l'exemplaire.

Je verse aujourd'hui la somme de _____ *francs par chèque bancaire, chèque postal* (PARIS 5070-63) *ou mandat postal* (2).

DATE : _____ SIGNATURE : _____

Nom : _____

Adresse : _____

(1) Indiquer le nombre d'exemplaires. — (2) Rayer la mention inutile.

C'EST UNE ÉDITION « PLAISIR DE FRANCE »

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL DE JUIN :

LA MAISON DE CAMPAGNE.

LA VALLÉE DE CHEVREUSE (prise comme exemple) :
— *Son histoire* : par Gérard Bauër, de l'Académie Goncourt.
— *Ses maisons* : cinq habitations, du château au bungalow.
— *Ses jardins* : solutions à trois problèmes :
1. - Comment habiller une façade de verdure ;
2. - Interprétation actuelle du parterre à la française...
3. - Et de la plantation à l'anglaise.

QUELQUES NOUVELLES PISCINES (complément de notre article de juillet 1952).

HEURS ET MALHEURS D'UN JEUNE MÉNAGE QUI ACHÈTE UNE CHAUMIÈRE.

TROIS MANIÈRES DE VIVRE A LA CAMPAGNE :
à la française, à l'américaine, à l'anglaise.

UN PROBLÈME BRULANT : le chauffage à la campagne.

SÉLECTIONNEZ LES OBJETS DESTINÉS A VOTRE MAISON DE CAMPAGNE :
1. - Chez l'antiquaire : le pittoresque ;
2. - Chez le décorateur : le pratique.

L'ALBUM DE MON PÈRE : Il y a cinquante ans. Comment était meublée une maison de campagne.

... ET LES CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.900	3.000	7.200	3.650	550
UNION FRANÇAISE (envoi recommandé).....	Fr. 6.200	3.150	7.500	3.800	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	600 envoi franco
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main.....	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney.....	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4º andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.350	—	—	—	—
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago.....	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres.....	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C.....	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth.....	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima.....	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720.....	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul.....	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY
Printed in France. — Dépôt légal 2e trimestre 1957.

Imprimeur nº 601.
Éditeur nº 6.

pub. Nacu